Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplete89volt

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-NEUVIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitas BIBLIOTHECA

PQ
2070
1715a
v.89

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1746-1764.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE correſpondance entre deux philoſophes illuſtres, liés pendant trente années par une amitié ſans nuages, n'eſt pas un monument moins précieux que celle de M. de *Voltaire* avec *Frédéric* et *Catherine II*. On y verra quelle ſuite et quel zèle ils ont réuni en faveur du progrès des lumières, leurs efforts toujours conſtans et ſouvent heureux; combien peu ils étaient occupés de leur amour propre, de leur gloire littéraire, qui diſparaiſſaient à leurs yeux devant les grands intérêts à la défenſe deſquels ils s'étaient conſacrés.

L'hiſtoire des lettres ne nous a point offert encore d'exemple ſi honorable pour elles. *Racine* et *Deſpréaux* furent amis; mais quelle différence entre leurs lettres et celles que nous publions aujourd'hui! Il n'eſt queſtion dans les lettres des deux poëtes que de leur amour propre, de

querelles d'auteurs; ils y paraiſſent au-deſſous d'eux-mêmes; la petiteſſe des objets qui les occupent, fait diſparaître leur génie.

On doit ſans doute attribuer, en partie, cette différence à celle des ſiècles. Sous le règne de *Louis XIV* on oſait à peine penſer, même dans le ſecret d'un commerce intime; le joug de l'autorité peſait ſur les eſprits; les vrais intérêts des hommes étaient étrangers à la plupart de ceux qui cultivaient les lettres; les querelles littéraires, la diſpute des anciens et des modernes occupaient les eſprits des académiciens plus que les dragonnades et l'émigration des proteſtans.

On voit dans ces lettres comment M. de *Voltaire* et M. d'*Alembert* allaient au même but par des moyens divers : l'un montrant plus de hardieſſe, parce que ſa retraite et ſon âge feſaient ſa ſureté; l'autre ſe découvrant moins, mais non moins utile par l'aſcendant que ſa réputation lui donnait

ſur l'eſprit des gens du monde et des jeunes littérateurs.

On trouvera peut-être, dans ce recueil, des jugemens ſévères ſur quelques ouvrages oubliés aujourd'hui, et ſur quelques perſonnes qui étaient alors en crédit; mais des éditeurs n'étant garans ni des opinions, ni des jugemens de l'auteur qu'ils impriment, nous n'avons d'autre tâche à remplir que de donner ces œuvres telles qu'elles ont été compoſées.

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 de décembre.

EN vous remerciant, Monſieur, de vos bontés et de votre ouvrage ſur la cauſe générale des vents. Du temps de *Voiture*, on vous aurait dit que vous n'avez pas le vent contraire en allant à la gloire. Madame *du Châtelet* eſt trop newtonienne pour vous dire de telles balivernes. Nous étudierons votre livre, nous vous applaudirons, nous vous entendrons même. Il n'y a point de maiſon où vous ſoyez plus eſtimé. 1746.

Partem aliquam venti divûm referatis ad aures.

—— J'ai l'honneur d'être, avec tous les ſenti-
1746. mens d'eſtime qui vous ſont dus,
Monſieur,
Votre très-humble et très-obéiſſant
ſerviteur, *Voltaire.*

LETTRE II.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 24 d'auguſte.

—— J'ai appris, Monſieur, tout ce que vous
1752. avez bien voulu faire pour l'homme de mérite auquel je m'intéreſſe, et qui eſt à Potſdam depuis peu de temps (*). J'avais prié madame *Denis* de vouloir bien vous écrire en ſa faveur, et on ne ſaurait être plus reconnaiſſant que je le ſuis des égards que vous avez eus à ma recommandation. Je me flatte qu'à préſent que vous connaiſſez la perſonne dont il s'agit, elle n'aura plus beſoin que d'elle-même pour vous intéreſſer en ſa faveur, et pour mériter vos bontés. Je ſais par expérience que c'eſt un ami sûr, un homme d'eſprit, un philoſophe digne de votre eſtime et de votre amitié, par ſes lumières et par ſes ſentimens.

(*) L'abbé de *Prades.*

Vous ne ſauriez croire à quel point il ſe loue de vos procédés, et combien il eſt étonné qu'agiſſant et penſant comme vous faites, vous puiſſiez avoir des ennemis. Il eſt pourtant payé pour en être moins étonné qu'un autre; car il n'a que trop bien appris combien les hommes ſont méchans, injuſtes et cruels. Mon collégue dans l'*Encyclopédie* ſe joint à moi pour vous remercier de toutes vos bontés pour lui, et du bien que vous avez dit de l'ouvrage, à la fin de votre admirable Eſſai ſur le ſiècle de *Louis XIV*. Nous connaiſſons mieux que perſonne tout ce qui manque à cet ouvrage. Il ne pourrait être bien fait qu'à Berlin, ſous les yeux et avec la protection et les lumières de votre prince philoſophe; mais enfin nous commencerons, et on nous en ſaura peut-être à la fin quelque gré. Nous avons eſſuyé cet hiver une violente tempête: j'eſpère qu'enfin nous travaillerons en repos. Je me ſuis bien douté qu'après nous avoir auſſi maltraités qu'on a fait, on reviendrait nous prier de continuer, et cela n'a pas manqué. J'ai refuſé pendant ſix mois, j'ai crié comme le *Mars* d'*Homère;* et je puis dire que je ne me ſuis rendu qu'à l'empreſſement extraordinaire du public. J'eſpère que cette réſiſtance ſi longue nous vaudra dans la ſuite plus de tranquillité. Ainſi ſoit-il! 1752.

1752. J'ai lu trois fois conſécutives, avec délices, votre Louis XIV : j'envie le ſort de ceux qui ne l'ont pas encore lu ; et je voudrais perdre la mémoire pour avoir le plaiſir de le relire. Votre Duc de Foix m'a fait le plus grand plaiſir du monde ; la conduite m'en paraît excellente, les caractères bien ſoutenus, et la verſification admirable. Je ne vous parle pas de *Liſois*, qui eſt ſans contredit un des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre ; mais je vous avouerai que le Duc de Foix m'enchante. Avec combien d'amour, de paſſion et de naturel il revient toujours à ſon objet, dans la ſcène entre lui et *Liſois*, au troiſième acte ! En écoutant cette ſcène et bien d'autres de la pièce, je diſais à M. de *Voltaire* comme la prêtreſſe de Delphes à *Alexandre : Ah ! mon fils, on ne peut te réſiſter*. On nous flatte de remettre Rome ſauvée après la Saint-Martin : vos amis et le public ſeront charmés de la revoir ; mais ils aimeraient encore mieux revoir votre perſonne. Je ſuis fâché, pour l'honneur de notre nation et de notre ſiècle, que vous n'ayez pu dire comme *Cicéron :*

Scipion, accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les Dieux et quitta les Romains.
Je puis en quelque choſe imiter ce grand-homme ;
Je rendrai grâce au ciel, et reſterai dans Rome.

Il ne me reſte de place que pour vous réitérer mes remercîmens, et vous prier de penſer quelquefois au plus ſincère de vos amis, et au plus zélé de vos admirateurs. 1752.

D'*Alembert.*

LETTRE III.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Potſdam, 5 de ſeptembre.

VRAIMENT, Monſieur, c'eſt à vous à dire :

Je rendrai grâce au ciel, et reſterai dans Rome.

Quand je parle de rendre grâce au ciel, ce n'eſt pas du bien qu'on vous a fait dans votre patrie, mais de celui que vous lui faites. Vous et M. *Diderot*, vous faites un ouvrage qui ſera la gloire de la France et l'opprobre de ceux qui vous ont perſécutés. Paris abonde de barbouilleurs de papier ; mais de philoſophes éloquens, je ne connais que vous et lui. Il eſt vrai qu'un tel ouvrage devait être fait loin des ſots et des fanatiques, ſous les yeux d'un roi auſſi philoſophe que vous ; mais les ſecours manquent ici totalement. Il y a prodigieuſement de baïonnettes, et fort

1752. peu de livres. Le roi a fort embelli Sparte, mais il n'a tranſporté Athènes que dans ſon cabinet ; et il faut avouer que ce n'eſt qu'à Paris que vous pouvez achever votre grande entrepriſe. J'ai aſſez bonne opinion du miniſtère, pour eſpérer que vous ne ſerez pas réduit à ne trouver que dans vous-même la récompenſe d'un travail ſi utile. J'ai le bonheur d'avoir chez moi M. l'abbé de *Prades*, et j'eſpère que le roi, à ſon retour de la Siléſie, lui apportera les proviſions d'un bon bénéfice. Il ne s'attendait pas que ſa thèſe dût le faire vivre du bien de l'Egliſe, quand elle lui attirait de ſi violentes perſécutions. Vous voyez que cette Egliſe eſt comme la lance d'*Achille*, qui guériſſait les bleſſures qu'elle avait faites.

Heureuſement les bénéfices ne ſont point en Siléſie à la nomination de *Boyer* ni de *Couturier*. Je ne ſais pas ſi l'abbé de *Prades* eſt hérétique, mais il me paraît honnête homme, aimable et gai. Comme je ſuis toujours très-malade, il pourra bien m'exhorter à mon agonie, il l'égayera et ne me demandera point de billet de confeſſion. Adieu, Monſieur; s'il y a peu de *Socrates* en France, il y a trop d'*Anitus* et de *Melitus*, et ſurtout trop de ſots; mais je veux faire comme DIEU qui pardonnait à Sodome en faveur de cinq juſtes. Je vous embraſſe de tout mon cœur. *Voltaire.*

LETTRE IV. 1755.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 9 d'octobre.

Nous avons été ſur le point, mon cher philoſophe univerſel, de ſavoir madame de *Fontaine* et moi ce que devient l'ame, quand ſon confrère eſt paſſé. Nous eſpérons reſter encore quelque temps dans notre ignorance. Toutes nos petites Délices vous font les plus tendres complimens. Les ridicules de *Conſtans* et l'aventure de *Pirna* feront une aſſez bonne figure un jour dans l'hiſtoire ; mais ce n'eſt pas là mon affaire, Dieu m'en préſerve ; je ſuis aſſez embarraſſé du paſſé ſans me mêler encore du préſent. Si vous avez quelques articles de l'*Encyclopédie* à me donner, ayez la bonté de vous y prendre un peu à l'avance. Un malade n'eſt pas toujours le maître de ſes momens. Je tâcherai de vous ſervir mieux que je n'ai fait. Je ſuis bien mécontent de l'article *Hiſtoire*. J'avais envie de faire voir quel eſt le ſtyle convenable à une hiſtoire générale ; celui que demande une hiſtoire particulière ; celui que des mémoires exigent. J'aurais voulu faire voir combien *Thoïras*

1755. l'emporte ſur *Daniel*, et *Clarendon* ſur le cardinal de *Retz*. Il eût été utile de montrer qu'il n'eſt pas permis à un compilateur des mémoires des autres de s'exprimer comme un contemporain ; que celui qui ne donne les faits que de la ſeconde main, n'a pas le droit de s'exprimer comme celui qui rapporte ce qu'il a vu et ce qu'il a fait ; que c'eſt un ridicule et non une beauté de vouloir peindre avec toutes leurs nuances les portraits des gens qu'on n'a point connus ; enfin il y avait cent choſes utiles à dire qu'on n'a point dites encore ; mais j'étais preſſé et j'étais malade : j'étais accablé de cette maudite Hiſtoire générale que vous connaiſſez. Je vous demande pardon de vous avoir ſi mal ſervi. S'il était temps, je pourrais vous donner quelque choſe de mieux, mais ne pouvant répondre d'un jour de ſanté, je ne peux répondre d'un jour de travail. Je ne connais point le dictionnaire. Je n'ai point ſouſcrit. Je courais le monde quand vous avez commencé ; je l'achèterai quand il ſera fini ; mais je fais réflexion qu'alors je ſerai mort : ainſi je vous prie de propoſer à *Briaſſon* de m'envoyer les volumes imprimés, je lui donnerai une lettre de change ſur mon notaire.

Ce qu'on m'a dit des articles de la théologie et de la métaphyſique me ſerre le cœur. Il

eſt bien cruel d'imprimer le contraire de ce qu'on penſe. 1755.

Je ſuis encore fâché qu'on faſſe des diſſertations, qu'on donne des opinions particulières pour des vérités reconnues. Je voudrais par-tout la définition et l'origine du mot avec des exemples.

Pardon, je ſuis un bavard qui dit ce qu'il aurait dû faire, et qui n'a rien fait qui vaille. Si on met votre nom dans un dictionnaire, il faudra vous définir le plus aimable des hommes ; c'eſt ainſi que penſe le ſuiſſe *V.*

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

J'AI obéi comme j'ai pu à vos ordres ; je n'ai ni le temps, ni les connaiſſances, ni la ſanté qu'il faudrait pour travailler comme je voudrais : je ne vous préſente ces eſſais que comme des matériaux que vous arrangerez à votre gré dans l'édifice immortel que vous élevez. Ajoutez, retranchez, je vous donne mes cailloux pour fourrer dans quelque coin de mur. J'oſe croire que tous les ſujets *in medio poſiti*, qui ſont ſi connus, ſi rebattus, ſur leſquels il y a ſi peu de doutes, ſur leſquels

1755. on a fait tant de volumes, doivent être, par ces raiſons-là même, traités un peu ſommairement. On pourrait faire un in-folio ſur ce ſeul mot *Littérature*. Si vous voulez que je parle des littérateurs italiens et eſpagnols, il faut donc que je m'étende ſur les français ; il faudrait encore que j'euſſe des livres eſpagnols et italiens, et je n'en ai pas un.

Muratori, outre ſes immenſes collections hiſtoriques, a écrit de la perfection de la poëſie italienne ; il a fait des obſervations ſur *Pétrarque*. L'*Hiſtoire de la poëſie italienne*, par *Creſcimbene*, m'a paru un ouvrage aſſez inſtructif. J'ai lu le comte *Orſi*, qui a juſtifié le *Taſſe* contre le père *Bouhours* : ſon livre eſt plus rempli, à ce qui m'a paru, d'éruditon que de bon goût. *Gravina* m'a paru écrire ſur la tragédie comme *Dacier*, et il a fait en conſéquence des tragédies comme *Dacier*, aidé de ſa femme, les aurait faites. Cette eſpèce de littérature commença, je crois, du temps de *Caſtelvetro* ; enſuite vint *Jules Scaliger*, mais qui n'a écrit qu'en latin. Si vous croyez devoir faire entrer ces rocailles dans votre grand temple, il n'y a point à Paris d'aide à maçon qui n'en ſache plus que moi, et qui ne vous ſerve mieux. D'ailleurs, ne ſuffit-il pas, dans un dictionnaire, de définir, d'expliquer, de donner quelques exemples ? faut-il diſcuter

les

les ouvrages de tous ceux qui ont écrit sur la matière dont on parle. 1755.

A l'égard des Eſpagnols, je ne connais que *Don Quichotte* et *Antonio de Solis*. Je ne ſais pas aſſez l'eſpagnol pour avoir lu d'autres livres, pas même le *Château de l'ame* de ſainte *Thérèſe*.

A propos d'ame, j'avais pris la liberté d'envoyer à une certaine perſonne certain petit mot ſur l'ame, non pas pour qu'on en fît uſage, mais ſeulement pour montrer que je m'étais intéreſſé à l'*Encyclopédie*.

Il eſt bien douloureux que des philoſophes ſoient obligés d'être théologiens. Ah! tâchez, quand vous en ſerez au mot de *Penſée*, de dire au moins que les docteurs ne ſavent pas plus comment ils font des penſées, qu'ils ne ſavent comment ils font des enfans : ne manquez pas au mot de *Réſurrection* de vous ſouvenir que St *François-Xavier* reſſuſcita onze perſonnes de compte fait ; mais à *Clavecin*, vous n'oublierez pas, ſans doute, le clavecin oculaire.

Adieu, Monſieur ; je crains d'abuſer de votre temps ; vous devez être accablé de travail. Mille complimens à votre compagnon. Adieu, *Atlas* et *Hercule*, qui portez le monde ſur vos épaules.

1755.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, près de Genève, 9 de décembre.

Le célèbre M. *Tronchin*, qui guérit tout le monde hors moi, m'avait parlé des articles *Goût* et *Génie;* mais ſi on en a chargé d'autres, ces articles en vaudront mieux. Si perſonne n'a encore cette beſogne, je tâcherai de la remplir. J'enverrai mes idées, et on les rectifiera comme on jugera à propos. Je me chargerais encore volontiers de l'article *Hiſtoire*, et je crois que je pourrais fournir des choſes aſſez curieuſes ſur cette partie, ſans pourtant entrer dans des détails trop longs ou trop dangereux. Je demande ſi l'article *Facile* (ſtyle) doit être reſtreint à la ſeule facilité du ſtyle, ou ſi on a entendu ſeulement qu'en traitant le mot *Facile* dans toute ſon étendue, on n'oubliât pas le ſtyle facile.

Je demande le même éclairciſſement ſur *Fauſſeté* (morale), *Feu*, *Fineſſe*, *Faibleſſe*, *Force* dans les ouvrages. Je demande ſi, en traitant l'article *Français* ſous l'acception de peuple, on ne doit pas auſſi parler des autres ſignifications de ce mot.

A l'égard de *Fornication*, je ſuis d'autant plus en droit d'approfondir cette matière, que j'y ſuis malheureuſement très-déſintéreſſé. 1755.

Tant que j'aurai un ſouffle de vie, je ſuis au ſervice des illuſtres auteurs de l'*Encyclopédie:* je me tiendrai très-honoré de pouvoir contribuer, quoique faiblement, au plus grand et au plus beau monument de la nation et de la littérature. Je fais mes très-ſincères complimens à tous ceux qui y travaillent. On m'a fort alarmé ſur la ſanté de M. *Rouſſeau;* je voudrais bien en ſavoir des nouvelles.

A propos de l'article *Fornication*, il y a encore un autre *f* qui a ſon mérite, mais je ne crois pas qu'il m'appartienne d'en parler.

Adieu, mon cher confrère; donnez-moi vos ordres. Je vous ſuis tendrement dévoué à plus d'un titre.

Le malingre V.

1755.

LETTRE VII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 28 de décembre.

VOILA *Figuré* plus correct, *Force* dont vous prendrez ce qu'il vous plaira, *Faveur* de même, *Franchiſe* et *Fleuri* item. Tout cela ne demande, à mon gré, que de petits articles. *Français* et *Hiſtoire* ſont terribles. Je n'ai point de livres dans ma ſolitude de Monrion; je demande un peu de temps pour ces deux articles.

J'ajoute *Fornication* : je ne peux ni faire ni dire beaucoup ſur ce mot. J'enverrai inceſſamment l'hiſtoire des flagellans. Que diable peut-on dire de *Formaliſte*, ſinon qu'un homme formaliſte eſt un homme inſupportable ?

En général, je ne voudrais que définitions et exemples ; définitions, je les fais mal ; exemples, je ne peux en donner, n'ayant point de livres et n'ayant que ma pauvre mémoire qui s'en va comme le reſte.

Mes maîtres encyclopédiques, eſt-ce que vous aimez les choſes problématiques ? Monſieur *Diderot* avait bien dit, à mon gré, que quand tout Paris viendrait lui dire qu'un mort eſt reſſuſcité, il n'en croirait rien. On vient

dire après cela que ſi tout Paris a vu reſſuſciter un mort, on doit en avoir la même certitude que quand tous les officiers de Fontenoi aſſurent qu'on a gagné le champ de bataille. Mais, révérence parler, mille perſonnes qui me content une choſe improbable, ne m'inſpirent pas la même certitude que mille perſonnes qui me diſent une choſe probable; et je perſiſte à penſer que cent mille hommes qui ont vu reſſuſciter un mort, pourraient bien être cent mille hommes qui auraient la berlue. 1755.

Adieu, mon cher confrère; pardonnez à un pauvre malade ſes ſottiſes et ſon impuiſſance. Ce malade vous aime de tout ſon cœur, et madame *Denis* auſſi.

1756.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 10 de février.

Je vous envoie, mon cher et illuſtre confrère, deux phénomènes littéraires ; l'un des deux vous regarde, et vous verrez quels remercîmens vous devez à M. *Formey*. ſecrétaire de votre académie de Berlin. Pour moi, j'en dois de très-ſincères au roi de Pruſſe. Vous voyez qu'il m'a fait l'honneur de mettre en opéra français ma tragédie de Mérope : en voici la première ſcène. J'ignore encore s'il veut qu'on mette en muſique ſes vers français, ou s'il veut les faire traduire en italien. Il eſt très-capable, comme vous ſavez, de faire la muſique lui-même ; ſans cela, je prierais quelque grand muſicien de Paris de travailler ſur ce canevas. Les vers vous en paraîtront fort lyriques, et paraiſſent faits avec facilité. Il ne m'a jamais fait un préſent plus galant. Dès que je ſerai de retour à mes petites Délices, je travaillerai à *Français* et à *Hiſtoire*, et je ſerai à vos ordres, ſauf à être réduit par le ſieur *Formey*. Mes complimens à tous les encyclopédiſtes.

LETTRE IX. 1756.

DE M. D'ALEMBERT.

A Lyon, ce 28 de juillet.

PUISQUE la montagne ne veut pas venir à *Mahomet*, il faudra donc, mon cher et illuſtre confrère, que *Mahomet* aille trouver la montagne. Oui, j'aurai dans quinze jours le plaiſir de vous embraſſer et de vous renouveler l'aſſurance de tous les ſentimens d'admiration que vous m'inſpirez. Je compte être à Genève au plus tard le 10 du mois prochain, et y paſſer le reſte du mois. Je vous y porterai les vœux de tous vos compatriotes, et leur regret de vous voir ſi éloigné d'eux. Je m'arrête ici quelques jours pour y voir un très-petit nombre d'amis qui veulent bien me montrer ce qu'il y a de remarquable dans la ville, et ſurtout ce qu'il peut être utile de connaître pour le bien de notre *Encyclopédie*. Je me refuſe à toute autre ſociété, parce que je penſe avec *Montagne*, *que d'aller de maiſon en maiſon faire montre de ſon caquet, eſt un métier très-meſſéant à un homme d'honneur*. Nous avons ici une comédie déteſtable et d'excellente muſique italienne médiocrement exécutée. Le

1756. bruit a couru ici que vous deviez venir entendre mademoiſelle *Clairon* dans la nouvelle ſalle, et voir jouer ce rôle d'*Idamé* qui a fait tourner la tête à tout Paris. Je craignais fort que vous ne vinſſiez à Lyon pendant que j'irais à Genève, et que nous ne jouaſſions aux barres; mais on me raſſure en m'apprenant que vous reſtez à Genève. La nouvelle ſalle eſt très-belle, et digne de *Soufflot* qui l'a fait conſtruire. C'eſt la première que nous ayons en France, et je ferais d'avis d'y mettre pour inſcription, *longo poſt tempore venit.* Adieu, mon cher et illuſtre confrère; rien n'eſt égal au déſir que j'ai de vous embraſſer, de vous remercier de toutes vos bontés pour nous, et de vous en demander de nouvelles. Permettez-moi d'aſſurer meſdames vos nièces des mêmes ſentimens. *Vale*, *vale.*

LETTRE

LETTRE X. 1756.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 d'auguſte.

Si j'avais quelque vingt ou trente ans de moins, il ſe pourrait à toute force, mon cher et illuſtre ami, que je me partageaſſe entre vous et mademoiſelle *Clairon;* mais, en vérité, je ſuis trop raiſonnable pour ne vous pas donner la préférence. J'avais promis, il eſt vrai, de venir voir à Lyon l'Orphelin chinois; et comme il n'y avait à ce voyage que de l'amour propre, le ſacrifice me paraît bien plus aiſé. Madame *Denis* devait être de la partie de l'Orphelin : elle penſe comme moi, elle aime mieux vous attendre. Ceci eſt du temps de l'ancienne Gréce où l'on préférait, à ce qu'on dit, les philoſophes.

Le bruit court que vous venez avec un autre philoſophe. Il faudrait que vous le fuſſiez terriblement l'un et l'autre, pour accepter les bouges indignes qui me reſtent dans mon petit hermitage; ils ne ſont bons tout au plus que pour un ſauvage comme *Jean-Jacques*, et je crois que vous n'en êtes pas à ce point de ſageſſe iroquoiſe. Si pourtant vous pouviez

1756. pouſſer la vertu juſque-là, vous honoreriez infiniment mes antres des Alpes, en daignant y coucher. Vous me trouverez bien malade ; ce n'eſt pas la faute du grand *Tronchin* : il y a certains miracles qu'on fait, et d'autres qu'on ne peut faire. Mon miracle eſt d'exiſter, et ma conſolation ſera de vous embraſſer. Ma champêtre famille vous fait les plus ſincères complimens.

LETTRE XI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, où nous voudrions bien vous tenir, 13 de novembre.

MON cher maître, je ſerai bientôt hors d'état de mettre des points et des virgules à votre grand tréſor des connaiſſances humaines. Je tâcherai pourtant, avant de rejoindre l'archimage *Yebor* (*) et ſes confrères, de remplir la tâche que vous voulez bien me donner.

Voici *Froid* et une petite queue à *Français* par un *a*, *Galant* et *Garant* ; le reſte viendra ſi je ſuis en vie.

Je ſuis bien loin de penſer qu'il faille s'en tenir aux définitions et aux exemples ; mais

(*) *Boyer* le théatin, évêque de Mirepoix.

je maintiens qu'il en faut par-tout. et que c'eſt l'eſſence de tout dictionnaire utile. J'ai vu par haſard quelques articles de ceux qui ſe font, comme moi, les garçons de cette grande boutique ; ce ſont, pour la plupart, des diſſertations ſans méthode. On vient d'imprimer dans un journal l'article *Femme*, qu'on tourne horriblement en ridicule. Je ne peux croire que vous ayez ſouffert un tel article dans un ouvrage ſi ſérieux : *Chloé preſſe du genou un petit maître, et chiffonne les dentelles d'un autre.* Il ſemble que cet article ſoit fait par le laquais de *Gil-blas*. 1756.

J'ai vu *Enthouſiaſme* qui eſt meilleur; mais on n'a que faire d'un ſi long diſcours pour ſavoir que l'enthouſiaſme doit être gouverné par la raiſon. Le lecteur veut ſavoir d'où vient ce mot, pourquoi les anciens le conſacrèrent à la divination, à la poëſie, à l'éloquence, au zèle de la ſuperſtition ; le lecteur veut des exemples de ce tranſport ſecret de l'ame appelé enthouſiaſme ; enſuite il eſt permis de dire que la raiſon, qui préſide à tout, doit auſſi conduire ce tranſport. Enfin je ne voudrais dans votre *Dictionnaire* que vérité et méthode. Je ne me ſoucie pas qu'on me donne ſon avis particulier ſur la *Comédie*, je veux qu'on m'en apprenne la naiſſance et les progrès chez chaque nation : voilà ce qui plaît, voilà ce qui inſtruit.

1756. On ne lit point ces petites déclamations dans lesquelles un auteur ne donne que ses propres idées qui ne sont qu'un sujet de dispute. C'est le malheur de presque tous les littérateurs d'aujourd'hui. Pour moi, je tremble toutes les fois que je vous présente un article. Il n'y en a point qui ne demande le précis d'une grande érudition. Je suis sans livres, je suis malade, je vous sers comme je peux. Jetez au feu ce qui vous déplaira.

Pendant la guerre des parlemens et des évêques, les gens raisonnables ont beau jeu, et vous aurez le loisir de farcir l'*Encyclopédie* de vérités qu'on n'eût pas osé dire il y a vingt ans ; quand les pédans se battent, les philosophes triomphent.

S'il est temps encore de souscrire, j'enverrai à *Briasson* l'argent qu'il faut ; je ne veux pas de son livre autrement. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens ; je vous en accable. Je suis fâché que le philosophe *Duclos* ait imaginé que j'ai autrefois donné une préférence à un prêtre sur lui ; j'en étais bien loin, et il s'est bien trompé. Adieu, achevez le plus grand ouvrage du monde.

LETTRE XII. 1756.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de novembre.

J'ENVOIE, mon cher maître, au bureau qui inſtruit le genre-humain, *Gazette*, *Généreux*, *Genres de ſtyle*, *Gens de lettres*, *Gloire* et *Glorieux*, *Grandeur* et *Grand*, *Goût*, *Grâce* et *Grave*.

Je m'aperçois toujours combien il eſt difficile d'être court et plein, de diſcerner les nuances, de ne rien dire de trop, et de ne rien omettre. Permettez-moi de ne traiter ni *Généalogie* ni *Guerre littéraire;* j'ai de l'averſion pour la vanité des généalogies; je n'en crois pas quatre d'avérées avant la fin du treizième ſiècle, et je ne ſuis pas aſſez ſavant pour concilier les deux généalogies abſolument différentes de notre divin Sauveur.

A l'égard des *Guerres littéraires*, je crois que cet article, conſacré au ridicule, ferait peut-être un mauvais effet à côté de l'horreur des véritables guerres. Il conviendrait mieux au mot *Littéraire*, ſous le nom de *Diſputes littéraires;* car en ce cas le mot guerre eſt impropre, et n'eſt qu'une plaiſanterie.

1756. Je me ſuis preſſé de vous envoyer les autres articles, afin que vous euſſiez le temps de commander *Généalogie* à quelqu'un de vos ouvriers. On a encore mis ce maudit article *Femme* dans la *Gazette littéraire* de Genève, et on l'a tourné en ridicule tant qu'on a pu. Au nom de Dieu, empêchez vos garçons de faire ainſi les mauvais plaiſans : croyez que cela fait grand tort à l'ouvrage. On ſe plaint généralement de la longueur des diſſertations ; on veut de la méthode, des vérités, des définitions, des exemples : on ſouhaiterait que chaque article fût traité comme ceux qui ont été maniés par vous et par M. *Diderot*.

Ce qui regarde les belles-lettres et la morale, eſt d'autant plus difficile à faire que tout le monde en eſt juge, et que les matières paraiſſent plus aiſées ; c'eſt-là ſurtout que la prolixité dégoûte le lecteur.

Voudra-t-on lire dans un dictionnaire ce qu'on ne lirait pas dans une brochure détachée ? J'ai fait ce que j'ai pu pour n'être point long ; mais je vous répète que je crains toujours de faire mal, quand je ſonge que c'eſt pour vous que je travaille. J'ai tâché d'être vrai ; c'eſt-là le point principal.

Je vous prie de me renvoyer l'article *Hiſtoire* dont je ne ſuis point content, et que je veux refondre, puiſque j'en ai le temps. Vous

pourriez me faire tenir ce paquet, contre-ſigné *chancelier*, à la première occaſion. 1756.

Vous ou M. *Diderot*, vous ferez ſans doute *Idée* et *Imagination*; ſi vous n'y travaillez pas, et que la place ſoit vacante, je ſuis à vos ordres. Je ne pourrai guère travailler à beaucoup d'articles, d'ici à ſix ou ſept mois; j'ai une tâche un peu différente à remplir; mais je voudrais employer le reſte de ma vie à être votre garçon encyclopédiſte. La calomnie vient de Paris, par la poſte, me perſécuter au pied des Alpes. J'apprends qu'on a fait des vers ſanglans contre le roi de Pruſſe, qu'on a la charité de m'imputer. Je n'ai pas ſujet de me louer du roi de Pruſſe; mais, indépendamment du reſpect que j'ai pour lui, je me reſpecte aſſez moi-même pour ne pas écrire contre un prince à qui j'ai appartenu. On dit que *la Beaumelle* a fait imprimer une Pucelle de ſa façon, où tous ceux qui m'honorent de leur amitié ſont outragés; cela eſt digne du ſiècle. Il y aura un bel article de *Siècle* à faire, mais je ne vivrai pas juſque-là. Je me meurs; je vous aime de tout mon cœur, et autant que je vous eſtime. Madame *Denis* vous en dit autant.

1756.

LETTRE XIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 de décembre.

Vous avez, mon cher et illuſtre maître, très-grande raiſon ſur l'article *Femme* et autres; mais ces articles ne ſont pas de mon bail; ils n'entrent point dans la partie mathématique dont je ſuis chargé; et je dois d'ailleurs à mon collégue la juſtice de dire qu'il n'eſt pas toujours le maître ni de rejeter ni d'élaguer les articles qu'on lui préſente. Cependant le cri public nous autoriſe à nous rendre ſévères, et à paſſer dorénavant par-deſſus toute autre conſidération; et je crois pouvoir vous promettre que le ſeptième volume n'aura pas de pareils reproches à eſſuyer.

J'ai reçu les articles que vous m'avez envoyés, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je vous ferai parvenir inceſſamment l'article *Hiſtoire* contre-ſigné. Nos libraires vous prient de vouloir bien leur adreſſer dorénavant vos paquets, ſous l'enveloppe de M. de *Malesherbes*, afin de leur en épargner le port qui eſt aſſez conſidérable. Quelqu'un s'eſt chargé du mot *Idée*. Nous vous demandons l'article *Imagination*. Qui peut mieux s'en

acquitter que vous? Vous pouvez dire comme M. *Guillaume : Je le prouve par mon drap.* 1756.

Le roi tient actuellement ſon lit de juſtice pour cette belle affaire du parlement et du clergé,

Et l'Egliſe *triomphe ou fuit en ce moment.*

Tout Paris eſt dans l'attente de ce grand événement qui me paraît à moi bien petit en comparaiſon des grandes affaires de l'Europe. Les prêtres et les robins aux priſes pour les ſacremens *vis-à-vis* les grands intérêts qui vont ſe traiter au parlement d'Angleterre, *vis-à-vis* la guerre de Bohême et de Saxe, tout cela me paraît des coqs qui ſe battent *vis-à-vis* des armées en préſence.

Perſonne ne croit ici que les vers contre le roi de Pruſſe ſoient votre ouvrage, excepté les gens qui ont abſolument réſolu de croire que ces vers ſont de vous, quand même ils ſeraient d'eux. J'ai vu auſſi cette petite édition de la Pucelle; on prétend qu'elle eſt de l'auteur du *Teſtament politique d'Alberoni ;* mais comme on ſait que cet auteur eſt votre ennemi, il me paraît que cela ne fait pas grand effet. D'ailleurs les exemplaires en ſont fort rares ici ; et cela mourra, ſelon toutes les apparences, en naiſſant. Je vous exhorte cependant là-deſſus au déſaveu le plus authentique, et

1756. je crois que le meilleur eſt de donner enfin vous-même une édition de la Pucelle, que vous puiſſiez avouer. Adieu, mon cher et illuſtre maître; nous vous demandons toujours pour notre ouvrage vos ſecours et votre indulgence.

Mon collégue vous fait un million de complimens. Permettez que madame *Denis* trouve ici les aſſurances de mon reſpect. Vous recevrez au commencement de l'année prochaine l'*Encyclopédie :* quelques circonſtances qui ont obligé à réimprimer une partie du troiſième volume, ſont cauſe que vous ne l'avez pas dès à préſent. *Iterum vale et nos ama.*

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, où l'on vous regrette, 22 de décembre.

MON cher maître, mon aimable philoſophe, vous me raſſurez ſur l'article *Femme*, vous m'encouragez à vous repréſenter en général qu'on ſe plaint de la longueur des diſſertations vagues et ſans méthode que pluſieurs perſonnes vous fourniſſent pour ſe faire valoir; il faut ſonger à l'ouvrage et non à ſoi. Pourquoi n'avez-vous pas recommandé une eſpèce

de protocole à ceux qui vous ſervent, étymologies, définitions, exemples, raiſons, clarté et briéveté? Je n'ai vu qu'une douzaine d'articles, mais je n'y ai rien trouvé de tout cela. On vous ſeconde mal; il y a de mauvais ſoldats dans l'armée d'un grand général. Je ſuis du nombre; mais j'aime le général de tout mon cœur. 1756.

Si j'étais à Paris, je paſſerais ma vie dans la bibliothéque du roi, pour mettre quelques pierres à votre grand et immortel édifice. Je m'y intéreſſe pour l'honneur de ma patrie, pour le vôtre, pour l'utilité du genre-humain. Si j'avais eu l'honneur de voir M. *Duclos* quand il vous donna l'article *Etiquette*, je l'aurais détrompé de l'idée vague où l'on eſt que *Charles-Quint* établit, dans ſes autres Etats, l'étiquette de la maiſon de Bourgogne. Celles de Vienne et de Madrid n'y ont aucun rapport. Mais ſurtout, ſi je travaillais à Paris, je ferais bien mieux que je ne fais; je n'ai ici aucun livre néceſſaire.

Les tracaſſeries civiles de France ſont triſtes, mais les guerres civiles d'Allemagne ſont affreuſes. La campagne prochaine ſera probablement bien ſanglante. Continuez à inſtruire ce monde que tant de gens déſolent.

L'édition infame de la Pucelle m'afflige; mais la juſtice que vous me rendez, ainſi

1756. que tous les gens d'honneur et de goût, me conſole.

Madame *Denis* et moi, nous vous embraſſons de tout notre cœur.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de décembre.

Je vous renvoie *Hiſtoire*, mon cher grand-homme; j'ai bien peur que cela ne ſoit trop long: c'eſt un ſujet ſur lequel on a de la peine à s'empêcher de faire un livre. Vous aurez inceſſamment *Imagination* qui ſera plus court, plus philoſophique, et par conſéquent moins mauvais. Avez-vous *Idole* et *Idolâtre*? c'eſt un ſujet qui n'a pas encore été traité depuis qu'on en parle. Jamais on n'a adoré les idoles; jamais culte public n'a été inſtitué pour du bois et de la pierre: le peuple les a traitées comme il traite nos ſaints. Le ſujet eſt délicat, mais il comporte de bien bonnes vérités qu'on peut dire.

Comment pouvez-vous avoir du temps de reſte, avec le dictionnaire de l'univers ſur les bras?

Madame *Denis* et moi, nous vous ſouhaitons la bonne année tout ſimplement.

LETTRE XVI. 1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, 3 de janvier.

Le peu que je viens de lire du ſeptième tome, mon cher grand-homme, confirme bien ce que j'avais dit quand vous commençâtes : que vous vous tailliez des ailes pour voler à la poſtérité. Comptez que je vous révère, vous et M. *Diderot*.

Il y a encore quelques gens d'un grand mérite qui ont mis de belles pierres à vos pyramides. Pour moi chétif et mes compagnons, nous devons vous demander pardon pour nos petits cailloux ; mais vous les avez exigés. En voici trois pour le commencement de votre huitième volume. Je me ſuis hâté, parce qu'après *Habacuc*, *Habile* doit venir. Je vous demande en grâce de ne pas retrancher un mot de la fin ; il me ſemble que ce que j'ai dit doit être dit.

L'article *Hémiſtiche* que vous m'avez confié, ſera plus long, quoiqu'il ſemble devoir être plus court. Je voudrais y donner en vers de petits préceptes et de petits exemples de la manière dont on peut varier l'uniformité des

1757. hémiſtiches ; j'aurais peut-être encore quelques nouveautés à dire, mais je ne ſuis qu'un vieux ſuiſſe. Vous autres Pariſiens, vous jetterez mes hémiſtiches au feu, s'ils ne vous plaiſent pas.

Quand aurai-je le *Père de famille* ? On m'a dit que cela eſt extrêmement touchant. L'auteur prouve que les géomètres et les métaphyſiciens ont un cœur.

Pour les prêtres, ils n'en ont point. J'ignore ſi l'hérétique de *Prades* a conſpiré contre le roi de Pruſſe. Je ne le crois pas ; mais les prêtres hérétiques de Genève conſpirent contre nous ; il n'y a ſorte d'atrocité que quelques-uns d'eux n'aient faite contre le mot *Atroce ;* mais je les attends à l'article *Servet.* En attendant, ils doivent vous écrire. Je vous prie très-inſtamment de leur mander, pour toute réponſe, que vous avez reçu leur lettre, que vous leur rendrez ſervice autant que vous le pourrez, et que vous me chargez de leur ſignifier vos intentions et de finir cette affaire. Je vous aſſure que, mes amis et moi, nous les mènerons beau train ; ils boiront le calice juſqu'à la lie. Faites ce que je vous demande, et laiſſez agir nos amis : vous ſerez content. J'attends à Lauſane *Hiſtoire* contre ſignée. Je ſuis un peu incommodé des mouches dont mon appartement eſt plein, vis-à-vis des glaces éternelles des Alpes. Il y a toujours dans ce

monde quelque mouche qui me pique ; mais cela ne m'empêchera pas de vous ſervir. 1757.

On dit Breſlau repris par le roi de Pruſſe ; cela pourrait bien être, car il y a plus d'un mois qu'il ne m'a envoyé de vers. Je le crois très-occupé et vous auſſi. Ainſi je finis en vous embraſſant de tout mon cœur, ainſi fait madame *Denis*.

Le ſuiſſe V.

LETTRE XVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, 8 de janvier.

On ſe vante à Genève que vous êtes obligé de quitter l'*Encyclopédie*, non-ſeulement à cauſe de l'article *Genève*, mais pour d'autres raiſons que les prêtres n'expliquent pas à votre avantage. Si vous avez quelque dégoût, mon cher philoſophe, mon cher ami, je vous conjure de le vaincre ; ne vous découragez pas dans une ſi belle carrière. Je voudrais que vous et M. *Diderot*, et tous vos aſſociés, proteſtaſſent qu'en effet ils abandonneront l'ouvrage, s'ils ne ſont libres, s'ils ne ſont à l'abri de la calomnie, ſi on n'impoſe pas ſilence,

—— par exemple, aux nouveaux *Garaſſes* qui vous
1757. appellent des *kakouacs :* mais que vous ſeul renonciez à ce grand ouvrage, tandis que les autres le continueront, que vous fourniſſiez ce malheureux triomphe à vos indignes ennemis, que vous laiſſiez penſer que vous avez été forcé de quitter, c'eſt ce que je ne ſouffrirai jamais ; et je vous conjure inſtamment d'avoir toujours du courage. Il eût fallu, je le ſais, que ce grand ouvrage eût été fait et imprimé dans un pays libre, ou ſous les yeux d'un prince philoſophe ; mais, tel qu'il eſt, il aura toujours des traits dont les gens qui penſent vous auront une éternelle obligation.

Que veulent dire ceux qui vous reprochent d'avoir trahi le ſecret de Genève ? eſt-ce en ſecret que *Vernet*, qui vient d'établir une commiſſion de prêtres contre vous, a imprimé que la révélation *eſt utile ?* eſt-ce en ſecret que le mot de *Trinité* ne ſe trouve pas une fois dans ſon catéchiſme ? eſt-ce en ſecret que les autres impertinens prêtres d'Hollande ont voulu le condamner ? Vous n'avez dit que ce que ſavent toutes les communions proteſtantes ; votre livre eſt un regiſtre public des opinions publiques. Ne vous rétractez jamais, et ne paraiſſez pas céder à ces miſérables en renonçant à l'*Encyclopédie*. Vous ne pourriez faire

faire une plus mauvaiſe démarche, et ſurement vous ne la ferez pas. On vous écrira une lettre emmiellée ; ne vous y laiſſez pas attraper, de quelque part qu'elle vienne : on écrira à M. de *Malesherbes ;* c'eſt à lui de vous ſoutenir, et vous n'avez beſoin d'être ſoutenu de perſonne. 1757.

Enfin, au nom des lettres et de votre gloire, ſoyez ferme, et travaillez à l'*Encyclopédie*.

Voici *Hémiſtiche* et *Heureux*. J'ai tâché de rendre ces articles inſtructifs ; je déteſte la déclamation. Bonſoir ; expliquez-moi, je vous en prie, toutes vos intentions, et comptez que vous n'avez ni de plus grand admirateur ni d'ami plus attaché que le vieux ſuiſſe *V.*

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 16 de janvier.

Je vous envoie, mon cher maître, l'article *Imagination*, comme un boiteux qui a perdu ſa jambe la ſent encore un peu. Je vous demande en grâce de me dire ce que c'eſt qu'un livre contre ces pauvres déiſtes, intitulé *la Religion vengée*, et dédié à monſeigneur le

1757. dauphin, dont le premier tome paraît déjà, et dont les autres ſuivront de mois en mois, pour mieux frapper le public.

Savez vous quel eſt ce mauvais citoyen qui veut faire accroire à monſieur le dauphin que le royaume eſt plein d'ennemis de la religion? Il ne dira pas au moins que *Pierre Damiens*, *François Ravaillac* et ſes prédéceſſeurs étaient des déiſtes, des philoſophes. *Pierre Damiens* avait dans ſa poche un très-joli petit teſtament de Mons. Je crois l'auteur parent de *Pierre Damiens*.

Mandez-moi le nom du coquin, je vous prie, et le ſuccès de ſon pieux libelle. Votre France eſt pleine de monſtres de toute eſpèce. Pourquoi faut il que les fanatiques s'épaulent tous les uns les autres, et que les philoſophes ſoient déſunis et diſperſés? Réuniſſez le petit troupeau; courage. J'ai bien peur que *Pierre Damiens* ne nuiſe beaucoup à la philoſophie.

Madame *Denis* et le ſolitaire *Voltaire* vous embraſſent tendrement.

LETTRE XIX. 1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, 19 de janvier.

Je reçois, mon cher philoſophe, votre lettre du 11. Je vous dirai que je viens de lire votre article *Géométrie*. Quoique je ſois un peu rouillé ſur ces matières, j'ai eu un plaiſir très-vif, et j'ai admiré les vues fines et profondes que vous répandez par-tout.

Je vous ai envoyé *Hémiſtiche* et *Heureux* que vous m'avez demandés. *Hémiſtiche* n'eſt pas une commiſſion bien brillante. Cependant, en ornant un peu la matière, j'en aurai peut-être fait un article utile pour les gens de lettres et pour les amateurs. Rien n'eſt à dédaigner, et je ferai le mot *Virgule* quand vous le voudrez. Je vous répète que je mettrai toujours, avec grand plaiſir, des grains de ſable à votre pyramide; mais ne l'abandonnez donc pas, ne faites donc pas ce que vos ridicules ennemis voulaient; ne leur donnez donc pas cet impertinent triomphe.

Il y a quarante ans et plus que je fais le malheureux métier d'homme de lettres, et il y a quarante ans que je ſuis accablé d'ennemis. Je ferais une bibliothéque des injures qu'on

1757. a vomies contre moi, et des calomnies qu'on a prodiguées. J'étais seul, sans aucun partisan, sans aucun appui, et livré aux bêtes comme un premier chrétien. C'est ainsi que j'ai passé ma vie à Paris. Vous n'êtes pas assurément dans cette situation cruelle et avilissante, qui a été l'unique récompense de mes travaux. Vous êtes des deux académies, pensionné du roi. Ce grand ouvrage de l'*Encyclopédie*, auquel la nation doit s'intéresser, vous est commun avec une douzaine d'hommes supérieurs qui doivent s'unir à vous. Que ne vous adressez-vous en corps à monsieur de *Malesherbes?* que ne prescrivez-vous les conditions? On a besoin de votre ouvrage; il est devenu nécessaire : il faudra bien qu'on vous facilite les moyens de le continuer avec honneur et sans dégoût. La gloire de monsieur de *Malesherbes* y est intéressée. On doit vous supplier d'achever un ouvrage qui doit toujours se perfectionner, et qui devient meilleur à mesure qu'il avance.

Je ne conçois pas comment tous ceux qui travaillent ne s'assemblent pas, et ne déclarent pas qu'ils renonceront à tout, si on ne les soutient; mais après la promesse d'être soutenus, il faut qu'ils travaillent. Faites un corps, Messieurs; un corps est toujours respectable. Je sais bien que ni *Cicéron* ni *Locke*

n'ont été obligés de ſoumettre leurs ouvrages aux commis de la douane des penſées ; je ſais qu'il eſt honteux qu'une ſociété d'eſprits ſupérieurs, qui travaille pour le bien du genre-humain, ſoit aſſujettie à des cenſeurs indignes de vous lire ; mais ne pouvez-vous pas choiſir quelques réviſeurs raiſonnables ? monſieur de *Malesherbes* ne peut-il pas vous aider dans ce choix ? Ameutez-vous, et vous ſerez les maîtres. Je vous parle en républicain ; mais auſſi il s'agit de la république des lettres. O la pauvre république ! 1757.

Venons à l'article *Genève*. Un miniſtre me mande *qu'on vous doit des remercîmens :* je crois vous l'avoir déjà dit ; d'autres ſe fâchent, d'autres font ſemblant de ſe fâcher ; quelques-uns excitent le peuple, quelques autres veulent exciter les magiſtrats. Le théologien *Vernet*, qui a imprimé que *la révélation eſt utile*, eſt à la tête de la commiſſion établie *pour voir ce qu'on doit faire ;* le grand médecin *Tronchin* eſt ſecrétaire de cette commiſſion, et vous ſavez combien il eſt prudent. Vous n'ignorez pas combien on a crié ſur *l'ame atroce* de *Calvin*, mot qui n'était pas dans ma lettre à *Thiriot*, imprimée dans le *Mercure galant*, et très-fautivement imprimée. J'ai une maiſon dans le voiſinage qui me coûte plus de cent mille francs aujourd'hui : on n'a point démoli ma

maiſon. Je me ſuis contenté de dire à mes
1757. amis que *l'ame atroce* avait été en effet dans *Calvin*, et n'était point dans ma lettre. Les magiſtrats et les prêtres ſont venus dîner chez moi comme à l'ordinaire. Continuez à me laiſſer, avec *Tronchin*, le ſoin de la plaiſante affaire des *ſociniens* de Genève; vous les reconnaiſſez pour chrétiens, comme M. *Chicaneau* reconnaît madame de *Pimbêche pour femme très-ſenſée et de bon jugement*. Il ſuffit. Je ſuis ſeulement très-fâché que deux ou trois lignes vous empêchent de revenir chez nous. Je vous embraſſe tendrement.

P. S. Permettez-moi ſeulement les politeſſes avec ces ſociniens honteux; ce n'eſt pas le tout de ſe moquer d'eux, il faut encore être poli. Moquez-vous de tout, et ſoyez gai.

LETTRE XX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 23 de janvier.

La Religion vengée, mon cher et illuſtre philoſophe, eſt l'ouvrage des anciens maîtres de *François Damiens*, des précepteurs de *Châtel* et de *Ravaillac*, des confrères du martyr *Guignard*,

du martyr *Oldecorn*, du martyr *Campian*, &c. Je ne connais comme vous cette rapſodie que par le titre ; elle ne fait ici aucune ſenſation, quoiqu'il en ait déjà paru pluſieurs cahiers. Le jéſuite *Berthier*, grand et célèbre directeur du *Journal de Trévoux*, eſt à la tête de cette belle entrepriſe, qui tend à décrier, auprès du dauphin, les plus honnêtes gens et les plus éclairés de la nation. Ces gens-là ſont le contraire d'*Ajax ;* ils ne cherchent que la nuit pour ſe battre ; mais laiſſons-les dire et faire ; la Raiſon finira par avoir raiſon : malheureuſement vous et moi nous n'y ferons plus, quand ce bonheur arrivera au genre-humain. Quelqu'un qui lit le *Journal de Trévoux* (car pour moi je rends juſtice à tous ces libelles périodiques en ne les liſant jamais) me dit hier que dans le dernier *Journal* vous étiez nommément et indécemment attaqué ; *ce poëte*, dit-on, *qui s'appelle l'ami des hommes, et qui eſt l'ennemi du Dieu que nous adorons*. Voilà comme ils vous habillent, et voilà ce que M. de *Malesherbes*, le protecteur déclaré de toute la canaille littéraire, laiſſe imprimer avec approbation et privilége. 1757.

Le malheureux aſſaſſin (*) n'a point encore parlé ; il perſifle ſes juges et ſes gardes ; il demande la queſtion, et je crois qu'il ne

(*) *Damiens.*

—— ſollicitera pas long-temps. C'eſt un myſtère
1757. d'iniquité effroyable, dont peut-être on ne ſaura jamais les vrais auteurs.

Votre Hiſtoire fait beau et grand bruit comme elle le mérite; le chapitre d'*Henri IV* ſurtout a charmé tout le monde. J'ai reçu *Imagination*, et je vous en remercie. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; vous devriez bien nous donner quelque ouvrage digne de vous, ſur l'attentat commis en la perſonne du roi. En attendant, je vous recommande, à vos momens perdus, les auteurs de *la Religion vengée. Vale et nos ama.*

LETTRE XXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 28 de janvier.

Je ſuis infiniment flatté, mon très-cher et illuſtre philoſophe, du ſuffrage que vous accordez à l'article *Géométrie*. J'en ai fait beaucoup d'autres pour ce ſeptième volume, dont je déſirerais fort que vous fuſſiez content, et où j'ai tâché de mettre de l'inſtruction ſans verbiage, tels que *Force*, *Fondamental*, *Gravitation*, *Gravité*, *Forme ſubſtantielle*, *Fortuit*, *Fornication*, *Formulaire*, *Futur contingent*, *Frères de*

de la charité, *Fortune*, &c. Vous trouverez auſſi, à la fin de l'article *Goût*, des réflexions ſur l'application de l'eſprit philoſophique aux matières de goût, où j'ai tâché de mettre de la vérité ſans déclamation; car je déteſte la déclamation, à votre exemple: mais vous avez bien mieux à faire que de lire tout cela. Envoyez-nous de quoi nous faire lire, et ne nous liſez point. 1757.

Oui, ſans doute, mon cher maître, l'*Encyclopédie* eſt devenue un ouvrage néceſſaire, et ſe perfectionne à meſure qu'elle avance; mais il eſt devenu impoſſible de l'achever dans le maudit pays où nous ſommes. Les brochures, les libelles, tout cela n'eſt rien; mais croiriez-vous que tel de ces libelles a été imprimé par des ordres ſupérieurs, dont M. de *Malesherbes* n'a pu empêcher l'exécution? croiriez-vous qu'une ſatire atroce contre nous, qui ſe trouve dans une feuille périodique, qu'on appelle les *Affiches de province*, a été envoyée de Verſailles à l'auteur avec ordre de l'imprimer; et qu'après avoir réſiſté autant qu'il a pu, juſqu'à s'expoſer à perdre ſon gagne-pain, il a enfin imprimé cette ſatire, en l'adouciſſant de ſon mieux. Ce qui en reſte, après cet *adouciſſement*, fait par *la diſcrétion du préteur*, c'eſt que nous formons une ſecte qui a juré la ruine de toute ſociété, de tout gouvernement et de toute

—— morale. Cela eſt gaillard ; mais vous ſentez,
1757. mon cher philoſophe, que ſi on imprime aujourd'hui de pareilles choſes par *ordre exprès* de ceux qui ont l'autorité en main, ce n'eſt pas pour en reſter là ; cela s'appelle *amaſſer les fagots* au ſeptième volume, pour nous jeter dans le feu au huitième. Nous n'avons plus de cenſeurs raiſonnables à eſpérer, tels que nous en avions eu juſqu'à préſent ; M. de *Malesherbes* a reçu là-deſſus les ordres les plus précis, et en a donné de pareils aux cenſeurs qu'il a nommés. D'ailleurs, quand nous obtiendrions qu'ils fuſſent changés, nous n'y gagnerions rien ; nous conſerverions alors le ton que nous avons pris, et l'orage recommencerait au huitième volume. Il faudrait donc quitter de nouveau, et cette comédie-là n'eſt pas bonne à jouer tous les ſix mois. Mon avis eſt donc, et je perſiſte, qu'il faut laiſſer là l'*Encyclopédie*, et attendre un temps plus favorable (qui ne reviendra peut-être jamais) pour la continuer. S'il était poſſible qu'elle s'imprimât dans le pays étranger en continuant, comme de raiſon, à ſe faire à Paris, je reprendrais demain mon travail ; mais le gouvernement n'y conſentira jamais ; et quand il le voudrait bien, eſt-il poſſible que cet ouvrage s'imprime à cent ou deux cents lieues des auteurs ? *Par toutes ces raiſons je perſiſte en ma thèſe.*

Parlons un peu de Genève et de vos miniſtres. Je n'ai garde, monſieur le plénipotentiaire de l'*Encyclopédie*, de vous interdire les *politeſſes* avec ces ſociniens honteux ; mais ſurtout ne paſſez pas les *politeſſes* et vos pouvoirs ; point de rétractation ni directe ni indirecte. Dites-leur bien de ma part que je n'ai point violé leur ſecret, que je n'ai rien dit qui ne ſoit connu de toute l'Europe, et ſur quoi ils ſe juſtifieraient vainement ; qu'enfin j'ai cru leur faire beaucoup d'honneur en les repréſentant comme les prêtres du monde qui ont le plus de logique. Propoſez-leur à ſigner cette petite profeſſion de foi de deux lignes : *Je ſouſſigné crois comme article de foi que les peines de l'enfer ſont éternelles, et que* JESUS-CHRIST *eſt* Dieu, *égal en tout à ſon père.* Vous verrez les phariſiens aux priſes avec les ſaducéens, et nous aurons les rieurs pour nous. 1757.

La commiſſion établie, *pour ſavoir ce qu'il faut faire*, reſſemble au grand conſeil qui ſe tint à Dreſde le lendemain du jour que *Charles XII* y paſſa ; et je crois qu'elle aura la même iſſue.

Je reviens à l'*Encyclopédie* ; je doute fort que votre article *Hiſtoire* puiſſe paſſer avec les nouveaux cenſeurs, et je vous renverrai cet article, quand vous voudrez, pour y faire les changemens que vous avez en vue : mais rien

1757. ne preſſe; je doute que le huitième volume ſe faſſe jamais. Voyez donc la foule d'articles qu'il eſt impoſſible de faire : *Héréſie*, *Hiérarchie*, *Indulgence*, *Infaillibilité*, *Immortalité*, *Immatériel*, *Hébreux*, *Hobbiſme*, *Jéſus-Chriſt*, *Jéſuites*, *Inquiſition*, *Janſéniſtes*, *Intolérance*, &c. et tant d'autres. Encore une fois, il faut nous en tenir là. A vos momens perdus jetez les yeux, je vous prie, ſur *Figure de la terre*, au ſixième volume.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, de mon lit, d'où je vois dix lieues de lac, 29 de janvier.

N'APPELEZ point vos lettres du bavardage, mon digne et courageux philoſophe; il faut, s'il vous plaît, s'entendre et parler de ſes affaires.

On fait une grande profeſſion de foi à Genève; vous aurez le plaiſir d'avoir réduit les hérétiques à publier un catéchiſme. On ſe plaint de l'article des *Comédiens* inſéré dans celui de *Genève ;* mais vous avez joint ce petit mot de la comédie à la requête des citoyens

qui vous en ont prié. Ainſi d'un côté vous n'avez fait que céder à l'empreſſement des bourgeois, et de l'autre, vous n'avez fait que répéter le ſentiment des prêtres, ſentiment publié dans le catéchiſme d'un de leurs théologiens, et débité publiquement devant vous dans toutes les converſations. 1757.

Quand je vous ai ſupplié de reprendre l'*Encyclopédie*, j'ignorais à quel excès de brutalité on avait pouſſé les libelles, et j'étais bien loin de ſoupçonner qu'ils fuſſent autoriſés. Je vous ai écrit une grande lettre par madame de *Fontaine ;* elle eſt votre voiſine ; ne pourriez-vous pas paſſer chez elle ?

Il ſerait triſte qu'on crût que vous quittez l'*Encyclopédie* à cauſe de l'article *Genève*, comme on affecte d'en faire courir le bruit ; mais il ſerait encore plus triſte de continuer en étant expoſé à des dégoûts qui doivent vous révolter autant qu'ils déshonorent la nation. Êtes-vous bien uni avec M. *Diderot* et les autres aſſociés ? *Funiculus triplex difficillimè rumpitur.* Quand vous ſignifierez tous enſemble que vous ne travaillerez qu'avec l'aſſurance de la liberté honnête qu'il vous faut, et de la protection qu'on vous doit, il faudra bien qu'on en vienne à vous prier de ne pas priver la France d'un monument devenu néceſſaire. Les criailleries paſſeront, et l'ouvrage reſtera.

1757 Il eſt beau de quitter tous enſemble et de donner des lois ; il ſerait déſagréable pour vous de quitter ſeul : il ne faut point que la tête ſe ſépare du corps.

Quand vous donnerez le premier volume, faites rougir, dans une préface, les lâches qui ont permis qu'on inſultât à ceux qui ſeuls aujourd'hui travaillent pour la gloire de la nation ; et, pour Dieu, ne ſouffrez plus les inſipides déclamations qu'on insère dans votre *Encyclopédie*. Ne donnez pas à nos ennemis le droit de ſe plaindre. Banniſſez la morale triviale dont on enfle certains articles. Le lecteur veut ſavoir les différentes acceptions d'un mot, et déteſte un fade lieu commun ſur ce mot. Qui vous force à déshonorer l'*Encyclopédie* par cet entaſſement de fadeurs et de fadaiſes, qui donne un ſi beau champ aux critiques ? et pourquoi joindre du velours de gueux à vos étoffes d'or ? Rendez-vous les maîtres abſolus, ou abandonnez tout. Malheureux enfans de Paris, il fallait faire cet ouvrage dans un pays libre. Vous avez travaillé pour des libraires, ils ont recueilli le profit, et vous recueillez les perſécutions. Tout cela me fait trouver ma retraite charmante. Je vous y regrette de tout mon cœur. Plût à Dieu que vous n'euſſiez point vu de prêtres quand vous vîntes chez nous ! Mettez-moi au fait de tout, je vous en prie.

LETTRE XXIII. 1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 4 de février.

Je vous envoie *Idole*, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, mon cher maître; vous pourriez, vous ou votre illuſtre confrère, corriger ce que vous trouverez de mal, de trop ou de trop peu.

Un prêtre hérétique, de mes amis, ſavant et philoſophe, vous deſtine *Liturgie*. Si vous agréez ſa bonne volonté, mandez-le-moi, et il vous ſervira bien.

Il s'élève, à ce que je vois, bien des partis fanatiques contre la raiſon; mais elle triomphera, comme vous le dites, au moins chez les honnêtes gens; la canaille n'eſt pas faite pour elle.

Je ne ſais quel prêtre de *Calvin* s'eſt aviſé d'écrire depuis peu un livre contre le déiſme, c'eſt-à-dire contre l'adoration pure d'un Etre ſuprême, dégagée de toute ſuperſtition. Il avoue franchement que, depuis ſoixante ans, cette religion a fait plus de progrès que le chriſtianiſme n'en fit en deux cents années; mais il devait auſſi avouer que ce progrès ne

1757. s'étend pas encore chez le peuple et chez les excrémens de collége. Je penſe comme vous, mon cher et grand philoſophe, qu'il ne ſerait pas mal de détruire les calomnies que *Garaſſe Berthier* oſe dédier à monſeigneur le dauphin, contre la partie la plus ſage de la nation.

Ce n'eſt pas aux précepteurs de *Jean Châtel*, ce n'eſt pas à des conſpirateurs et à des aſſaſſins à s'élever contre les plus pacifiques de tous les hommes, contre les ſeuls qui travaillent au bonheur du genre-humain.

Je vous dois des remercîmens, mon cher maître, ſur l'inattention que vous m'avez fait apercevoir touchant l'expérience de *Molineux* et de *Bradley*.

Ils appelaient leur inſtrument parallactique, et ils nommaient parallaxe de la terre la diſtance où elle ſe trouve d'un tropique à l'autre, &c. J'ai tranſporté, de ma grâce, aux étoiles fixes, ce qui appartient à notre coureuſe de terre.

Vous me feriez grand plaiſir de me mander ce qu'on reprend dans cette Hiſtoire générale. Je voudrais ne point laiſſer d'erreurs dans un livre qui peut être de quelque utilité, et qui met tout doucement ſous les yeux les abominations des *Campians*, des *Oldecorns*, des *Guignards* et conſorts, dans l'eſpace de dix ſiècles. Je me flatte que vous favoriſez cet

ouvrage qui peut faire plus de bien que des controverſes. Uniſſez, tant que vous pourrez, tous les philoſophes contre les fanatiques. 1757.

LETTRE XXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 8 de février.

Vous m'écrivez, mon cher et grand philoſophe, de votre lit où vous voyez dix lieues de lac, et moi je vous réponds de mon trou où je vois le ciel long de trois aunes. Ce trou ſuffirait pourtant à mon bonheur, ſi la perſécution ne venait pas m'y chercher; mais la violence à laquelle elle eſt montée, et l'autorité de ceux qui l'exercent, me font envier le ſort de ceux qui peuvent avoir un trou ailleurs. J'ai découvert encore de nouvelles atrocités, depuis ma dernière lettre. Il eſt très-certain que l'on a forcé M. de *Malesherbes* à laiſſer imprimer *les Cacouacs;* il eſt très-certain que la ſatire plus que violente, inſérée contre nous dans les *Affiches de province*, vient des bureaux d'un miniſtre, auſſi cacouac pour le moins que nous, mais qui a cru pouvoir faire ſa cour au redoutable protecteur des cacouacs, par un

—— 1757. ſacrifice *in anima vili*. Jugez à préſent, mon cher et illuſtre maître, s'il eſt poſſible d'achever, dans cette terre de perdition, le monument que nous avions commencé d'élever à la gloire des lettres. *Diderot* ſe borne à dire qu'il ne peut pas continuer ſans moi. J'ignore quel parti il prendra en dernière inſtance, mais je ſais que s'il continue, il ſe prépare des chagrins de toute eſpèce; Dieu veuille l'en préſerver! mais c'eſt ſon affaire. Il me paraît d'ailleurs impoſſible, d'un côté, que cet ouvrage ſe continue ſur le même pied qu'auparavant; de l'autre, qu'il puiſſe ſe continuer ſur un autre pied, et il vaut mieux le laiſſer imparfait que d'en faire une eſpèce de ſatyre à tête d'homme et à pieds de bête. Je ſuis plus fâché que vous des déclamations et des trivialités qu'on a inſérées dans l'*Encyclopédie*, mais croyez que je n'en ai pas été le maître; comme je n'ai proprement de juridiction que ſur la partie mathématique, la voie de repréſentation eſt la ſeule dont je puiſſe uſer ſur le reſte : d'ailleurs M. *Diderot* a été ſouvent dans l'impoſſibilité de faire autrement. Tel auteur qui nous eſt utile par un grand nombre de bons articles, exige ſouvent, pour prix de ce qu'il nous donne de bon, qu'on admette auſſi ce qu'il fournit de mauvais; nous nous ſerions trouvés tout ſeuls, ſi nous avions voulu tyranniſer

nos collégues. C'eſt un petit ou un grand mal, ſi vous voulez, que l'on a été forcé d'endurer pour un plus grand bien. Vous ne me parlez plus de votre diſciple; en avez-vous des nouvelles? le voilà plus couvert de gloire que jamais. J'oubliais de vous dire que *les Cacouacs* ſont de l'auteur d'une mauvaiſe brochure intitulée : *L'Obſervateur hollandais*, qui, n'oſant plus tourner le roi de Pruſſe en ridicule depuis ſes victoires, s'eſt jeté ſur l'*Encyclopédie*. Envoyez-moi, je vous prie, par monſieur de *Malesherbes* ou autrement, la profeſſion de foi de vos miniſtres. J'ai propoſé à M. de *Cubières* de leur en faire ſigner une fort courte : *Je reconnais que* JESUS-CHRIST *eſt Dieu, égal et conſubſtantiel à ſon père. Ils ne ſigneront pas cela*, me dit M. de *Cubières*. *Si cela eſt*, lui répondis-je, *j'ai eu raiſon;* car vous ſavez que le *conſubſtantiel* eſt le grand mot, *l'homoouſios* du concile de Nicée, à la place duquel les Ariens voulaient *l'homoiouſios*. Ils étaient hérétiques pour ne s'écarter de la foi que d'un *iota*. *O miſeras hominum mentes!* Adieu, mon cher et illuſtre maître; je vous embraſſe de tout mon cœur. 1757.

1757.

LETTRE XXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de février.

VOICI une paperaſſe qu'un ſavant ſuiſſe me donne pour l'article *Iſis*. Si l'article n'eſt pas fait à Paris, ſi celui-ci eſt paſſable, faites-en uſage, ſinon au rebut. Voici encore le mot *Liturgie* qu'un ſavant prêtre m'a apporté et que je vous dépêche, à vous, illuſtre et ingénieux fléau des prêtres. J'ai eu toutes les peines du monde à rendre cet article chrétien. Il a fallu corriger, adoucir preſque tout : et enfin, quand l'ouvrage a été tranſcrit, j'ai été obligé de faire des ratures. Vous voyez, mon cher et ſublime philoſophe, quel progrès a fait la raiſon. C'eſt moi qui ſuis forcé de modérer la noble liberté d'un théologien, qui, étant prêtre par état, eſt incrédule par ſens commun.

On dit, mon très-cher philoſophe, qu'il y a dans la canaille de Paris une ſecte de *margouilliſtes :* ce devrait être le nom de toutes les ſectes.

Ces margouilliſtes, dérivés des janſéniſtes, leſquels ſont engendrés des auguſtiniſtes, ont-

ils produit *Pierre Damiens?* Portez-vous bien, éclairez et mépriſez le genre-humain. N'oubliez pas de faire mes complimens à votre immortel confrère. Sans vous deux et quelques-uns de vos amis, que reſterait-il en France? *V.* 1757.

LETTRE XXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, avril.

J'AI reçu et lu, mon cher et illuſtre philoſophe, l'article *Liturgie*. Il faudra changer un mot dans les pſaumes, et dire, *ex ore* ſacerdotum *perfeciſti laudem*, *Domine*. Nous aurons pourtant bien de la peine à faire paſſer cet article, d'autant plus qu'on vient de publier une déclaration qui inflige la *peine de mort* à tous ceux qui auront publié des écrits *tendans* à attaquer la religion; mais avec quelques adouciſſemens tout ira bien, perſonne ne ſera pendu, et la vérité ſera dite. J'ai fait vos complimens à mon camarade, qui vous remercie de tout ſon cœur, et qui compte vous faire lui-même les ſiens, en vous écrivant inceſſamment. Je ſuis charmé que vous ayez quelque

1757. satisfaction de notre ouvrage ; vous y trouverez, je crois, presque en tout genre d'excellens articles. Il y en a dont nous ne sommes pas plus contens que vous ne le ferez ; mais nous n'avons pas toujours été les maîtres de leur en substituer d'autres. A tout prendre, je crois que l'ouvrage gagne à la lecture, et je compte que le volume septième, auquel nous travaillons, effacera tous les précédens. Je renverrai aujourd'hui à *Briasson* sa *Religion vengée*, et je n'aurai pas le même reproche à me faire que vous ; car je ne l'ouvrirai pas. Je vous recommande *Garasse Berthier* qui, à ce qu'on m'a assuré, vous a encore harcelé dans son dernier journal. Voilà les ouvrages qui auraient besoin d'être réprimés par des *déclarations*. Je gage que le nouveau règlement contre les libelles n'empêchera pas la gazette janséniste de paraître à son jour. A propos de jansénistes, savez-vous que l'évêque de Soissons vient de faire un mandement où il prêche ouvertement la tolérance, et où vous lirez ces mots : *Que la religion ne doit influer en rien dans l'état civil, si ce n'est pour nous rendre meilleurs citoyens, meilleurs parens, &c. ; que nous devons regarder tous les hommes comme nos frères, païens ou chrétiens, hérétiques ou orthodoxes, sans jamais persécuter pour la religion qui que ce soit, sous quelque prétexte que ce soit.* Je vous

laiſſe à penſer ſi ce mandement a réuſſi à Paris. Adieu, mon cher confrère; je vous embraſſe de tout mon cœur. 1757.

LETTRE XXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 24 de mai.

VOICI, mon cher et illuſtre philoſophe, l'article *Mages* de mon prêtre. Ce premier paſteur de Lauſane pourrait bien être condamné par la ſorbonne. Il traite l'étoile des mages fort cavalièrement. Il me ſemble que ſon article eſt entièrement tiré des prolégomènes de dom *Calmet*, et que mon prêtre n'y ajoute guère qu'un ton goguenard. Vous en ferez l'uſage qu'il vous plaira. Il y a quelques articles dans le *Dictionnaire* qui ne valent pas celui de mon prêtre.

Je ſuis fâché de voir que le chevalier de *Jaucourt*, à l'article *Enfer*, prétende que l'enfer était un point de la doctrine de *Moïſe;* cela n'eſt pas vrai, de par tous les diables. Pourquoi mentir? L'enfer eſt une fort bonne choſe; mais il eſt bien évident que *Moïſe* ne l'avait pas connu. C'eſt ce monde-ci qui eſt l'enfer;

—— Prague en eſt actuellement la capitale, la Saxe
1757. en eſt le faubourg, les Délices ſeront le paradis quand vous y reviendrez. Vous avez des articles de théologie et de métaphyſique qui me font bien de la peine ; mais vous rachetez ces petites orthodoxies par tant de beautés et de choſes utiles, qu'en général le livre ſera un ſervice rendu au genre-humain.

Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

6 de juillet.

VOICI encore ce que mon prêtre de Lauſane m'envoie. Un laïque de Paris qui écrirait ainſi, riſquerait le fagot ; mais ſi, par apoſtille, on certifie que les articles ſont du premier prêtre de Lauſane, qui prêche trois fois par ſemaine, je crois que les articles pourront paſſer pour la rareté. Je vous les envoie écrits de ſa main, je n'y change rien : je ne mets pas la main à l'encenſoir.

Je vous conſeille, mon illuſtre ami, de faire tranſporter, ſur le tréſor royal de Paris, votre penſion de Berlin. Si les choſes continuent du même

même train, je compte faire une penſion au roi de Pruſſe; mais il me ſemble qu'on chante trop tôt victoire. 1757.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 8 de juillet.

VOILA encore de l'érudition orientale de mon prêtre; il eſt infatigable. Vous avez ſans doute quelque correcteur hébraïque? Si tous les articles étaient dans ce goût, les libraires n'y trouveraient pas leur compte.

Il faut que je vous diſe, mon cher et illuſtre philoſophe, que j'ai fait la recrue d'un jéſuite: il eſt venu à Genève pour ſe faire guérir ſon eſtomac par *Tronchin;* il ferait tout auſſi bien de ſe faire guérir de la rage de ſon fanatiſme. Ne vous ai-je déjà pas parlé de ce vieux fou? Il s'appelle *Maire*, il était théologien de l'évêque de Marſeille, *Belzunce.* Je crois vous avoir déjà mandé tout cela, Dieu me pardonne. Vous ai-je dit que ce capelan m'a donné un mandement contre les déiſtes, compoſé par lui *Maire*, ſous le nom de ſon évêque? vous ai-je dit avec quelle fureur il déclame contre

1757. tous ceux qui croient un Dieu ? Il attaque en cent endroits M. *Diderot*, il lui reproche de croire en DIEU, avec une amertume, avec un fiel ſi étrange ! il exhorte tous les Marſeillois à n'y point croire. Je ne ſais encore ſi l'abſurdité de ces gens-là doit me faire pouffer de rire ou d'indignation. Rire vaut mieux ; mais il y a encore tant de ſots que cela met en colère.

On prétend les affaires du roi de Pruſſe pires que jamais. On dit qu'il lève, en Siléſie, ce qu'ils appellent le quatrième homme, et que ce quart des habitans ne veut pas ſe faire tuer pour lui ; que les officiers déſertent ; qu'il en a fait arquebuſer quarante. Quel diable de *Salomon !* mais peut-être que tout cela n'eſt pas vrai. *Interim vale.*

LETTRE XXX. 1757.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 21 de juillet.

J'AI reçu, il y a déjà quelque temps, mon cher et très-illuſtre confrère, les articles *Magie*, *Magicien* et *Mages* de votre prêtre de Lauſane; j'ai en même temps envoyé votre lettre à *Briaſſon*, qui m'a fait dire que vos commiſſions étaient déjà faites avant qu'il la reçût.

Les articles que vous nous envoyez de ce prédicateur hétérodoxe ſont peut-être une des plus grandes preuves des progrès de la philoſophie dans ce ſiècle. Laiſſez-la faire, et dans vingt ans la ſorbonne, toute ſorbonne qu'elle eſt, enchérira ſur Lauſane. Nous recevrons, avec reconnaiſſance, tout ce qui nous viendra de la même main. Nous demandons ſeulement permiſſion à votre hérétique de faire *patte de velours* dans les endroits où il aura un peu trop montré la griffe : c'eſt le cas de reculer pour mieux ſauter. A propos, vous faites injure au chevalier de *Jaucourt* de mettre ſur ſon compte l'article *Enfer;* il eſt de notre théologien, docteur et profeſſeur de Navarre, qui eſt mort depuis à la peine, et qui ſait

1757. actuellement si l'enfer de la nouvelle loi est plus réel que celui de l'ancienne. Au reste, cet article *Enfer* n'est pas sans mérite ; l'auteur y a eu le courage de dire qu'on ne pouvait pas prouver l'éternité des peines par la raison : cela est fort pour un sorboniste.

Sans doute nous avons de mauvais articles de théologie et de métaphysique ; mais, avec des censeurs théologiens et un privilége, je vous défie de les faire meilleurs. Il y a d'autres articles moins au jour, où tout est réparé. Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé d'avec ce que nous avons dit. Vous serez, je crois, content de notre septième volume, qui paraîtra dans deux mois au plus tard.

Les affaires de Bohême ont bien changé de face depuis un mois. Voilà, je crois, ma pension à tous les diables ; mais j'en suis d'avance tout consolé. Si la guerre dure, je ne réponds pas que celles du trésor royal soient mieux payées.

LETTRE XXXI. 1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 23 de juillet.

VOICI encore de la beſogne de mon prêtre. Je ne me ſoucie guère de *Moſaïm*, pas plus que de *Chérubim*. Si mon prêtre vous ennuie, brûlez ſes guenilles, mon illuſtre ami.

Le maréchal de *Richelieu* a l'air d'aller couper le poing du payeur de la penſion berlinoiſe. Prenez vos meſures, tout ceci va mal. Il n'y a que quelque énorme ſottiſe autrichienne ou françaiſe qui puiſſe ſauver mon ancien diſciple. Je lui ai écrit ſur la mort de ſa mère. J'ai peur qu'il ne ſoit dans le cas de recevoir plus d'un compliment de condoléance. Pour vous, mon cher philoſophe, il ne faudra jamais vous en faire; vous ſerez heureux par vous-même; et voilà ce que les philoſophes ont au-deſſus des rois. Mes complimens à l'autre conſul, M. *Diderot*.

1757.

LETTRE XXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

Et toujours mon prêtre ! et moi je ne donne rien, mais c'eſt que je ſuis devenu ruſſe : on m'a chargé de *Pierre le grand;* c'eſt un lourd fardeau.

Je prie l'honnête homme, qui fera *Matière*, de bien prouver que le je ne ſais quoi qu'on nomme *Matière* peut auſſi bien penſer que le je ne ſais quoi qu'on appelle *Eſprit.*

Bonſoir, grand et aimable philoſophe; le ſuiſſe *Voltaire* vous embraſſe.

LETTRE XXXIII. 1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Chênes, 29 d'auguſte.

Me voici, mon cher et illuſtre philoſophe, à Lauſane; j'y arrange une maiſon où le roi de Pruſſe pourra venir loger quand il viendra à Neuchâtel, s'il va dans ce beau pays, et s'il eſt toujours philoſophe. Il m'a écrit, en dernier lieu, une lettre héroïque et douloureuſe. J'aurais été attendri, ſi je n'avais ſongé à l'aventure de ma nièce et à ſes quatre baïonnettes.

Je recommande à mon prêtre moins d'hébraïſme et plus de philoſophie; mais il eſt plus aiſé de copier le *Targum* que de penſer. Je lui ai donné *Meſſie* à faire; nous verrons comme il s'en tirera.

Je n'ai point vu votre théologal de l'*Encyclopédie;* ce prêtre eſt allé à Elian en Savoie. Il déménage; Dieu le conduiſe. Il eſt impoſſible que dans la ville de *Calvin*, peuplée de vingt-quatre mille raiſonneurs, il n'y ait pas encore quelques calviniſtes; mais ils ſont en très-petit nombre et aſſez bafoués. Tous les honnêtes gens ſont des déiſtes par *Chriſt*. Il y a

des fots, il y a des fanatiques et des fripons ;
1757. mais je n'ai aucun commerce avec ces animaux, et je laiſſe braire les ânes ſans me mêler de leur muſique.

On dit que vous viendrez leur donner une petite leçon ; n'oubliez pas alors les Délices, et venez faire un petit tour aux Chênes, c'eſt le nom de mon hermitage lauſanais. Les uns ont leurs Chênes, les autres ont leurs Ormes (*) ; mais il faut être dans les lieux qu'on a choiſis, et non pas dans ceux où l'on vous envoie. J'aimerais mieux être à Tobolsk de mon gré, qu'au vatican par le gré d'un autre. J'ai encore de la peine à concevoir qu'on ne prenne pas de l'aconit quand on n'eſt pas libre. Si vous avez un moment de loiſir, mandez-moi comment vont les organes penſans de *Rouſſeau*, et s'il a toujours mal à la glande pinéale. S'il y a une preuve contre l'immatérialité de l'ame, c'eſt cette maladie du cerveau ; on a une fluxion ſur l'ame comme ſur les dents. Nous ſommes de pauvres machines. Adieu, vous et M. *Diderot*, vous êtes de belles montres à répétition, et je ne ſuis plus qu'un vieux tournebroche ; mais ce tournebroche eſt monté pour vous eſtimer et vous aimer plus que perſonne au monde : ainſi penſe la machine de ma nièce.

(*) Les Ormes, terre de M. d'*Argenſon*.

Je

Je rouvre ma lettre ; je me ſuis à grand'-peine ſouvenu de ma face ; j'en ai ſi peu ! Si vous voulez me fourrer à côté de *Campiſtron* et de *Crébillon*, ma face eſt à vos ordres. Madame de *Fontaine* fera tout ce que vous ordonnerez. J'aimerais mieux avoir la vôtre aux Délices. 1757.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 de décembre.

Du Marſais n'a commencé à vivre, mon cher philoſophe, que depuis qu'il eſt mort ; vous lui donnez l'exiſtence et l'immortalité. Vous faites à jamais votre éloge par les éloges que vous faites. On m'apprend que celui de Genève ſe trouve dans le nouveau tome de l'*Encyclopédie* ; mais on prétend que vous y louez la modération de certaines gens. Hélas ! vous ne les connaiſſez point ; les Génevois ne diſent point leur ſecret aux étrangers. Les agneaux que vous croyez tolérans, ſeraient des loups, ſi on les laiſſait faire. Ils ont, en dernier lieu, joué ſaintement un tour abominable à un citoyen philoſophe, qu'ils ont

—— empêché d'entrer dans la magiſtrature, par
1757. une calomnie trop tard reconnue et trop peu punie. *Tutto 'l mondo è fatto come la noſtra famiglia.*

Je ſuis perſuadé que vous êtes toujours exactement payé de votre penſion brande-bourgeoiſe. J'ai conſolé, pendant deux mois, le roi de Pruſſe; à préſent il faut le féliciter. Il eſt vrai que ſes Etats ne ſont pas encore en ſureté, mais il y a mis ſa gloire, et il eſt encore en état de payer douze cents francs. Courage: continuez, vous et vos confrères, à renverſer le fantôme hideux, ennemi de la philoſophie et perſécuteur des philoſophes. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 6 de décembre.

Je reçois, mon très-cher et très-utile philoſophe, votre lettre du premier de décembre. Je ne ſais ſi je vous ai aſſez remercié de l'excellent ouvrage dont vous avez honoré la mémoire de *du Marſais*, qui ſans vous n'aurait point laiſſé de mémoire; mais je ſais

que je ne pourrai jamais vous remercier assez de m'avoir appuyé de votre éloquence et de vos raisons, comme on dit que vous l'avez fait, à propos du meurtre infame de *Servet*, et de la vertu de la tolérance, dans l'article *Genève*. J'attends ce volume avec impatience. Des misérables ont été assez du sixième siècle, pour oser dans celui-ci justifier l'assassinat de *Servet*: ces misérables sont des prêtres. Je vous jure que je n'ai rien lu de ce qu'ils ont écrit; je me suis contenté de savoir qu'ils étaient l'opprobre de tous les honnêtes gens. L'un de ces coquins a demandé, au conseil des vingt-cinq de Genève, communication de ce procès qui rendra *Calvin* à jamais exécrable. Le conseil a regardé cette demande comme un outrage. Des magistrats détestent le crime auquel le fanatisme entraîna leurs pères, et des prêtres veulent canoniser ce crime! Vous pouvez compter que ce dernier trait les rend aussi odieux qu'ils doivent l'être. J'en ai reçu des complimens de tous les honnêtes gens du pays. 1757.

Quel est donc cet autre jeune prêtre qui veut vous faire passer pour usurier? Est-ce que vous auriez emprunté à usure à la bataille de Kollin, lorsque votre prussien paraissait devoir mal payer les pensions? Mais vous m'avouerez qu'à la bataille du 5 tout le monde

1757. dut vous avancer de l'argent. Voici un nouveau rabat-joie pour les penſions, arrivé le 22 devant Breſlau.

Les Autrichiens nous vengent et nous humilient terriblement. Ils ont fait à la fois treize attaques aux retranchemens pruſſiens, et ces attaques ont duré ſix heures : jamais victoire n'a été plus ſanglante et plus horriblement belle. Nous autres drôles de Français, nous ſommes plus expéditifs ; notre affaire eſt faite en cinq minutes.

Le roi de Pruſſe m'écrit toujours des vers, tantôt en déſeſpéré, tantôt en héros ; et moi, je tâche d'être philoſophe dans mon hermitage. Il a obtenu ce qu'il a toujours déſiré, de battre les Français, de leur plaire et de ſe moquer d'eux ; mais les Autrichiens ſe moquent ſérieuſement de lui. Notre honte du 5 lui a donné de la gloire ; mais il faudra qu'il ſe contente de cette gloire paſſagère, trop aiſément achetée. Il perdra ſes Etats avec ceux qu'il a pris, à moins que les Français ne trouvent encore le ſecret de perdre toutes leurs armées, comme ils firent dans la guerre de 1741.

Vous me parlez d'écrire ſon hiſtoire ; c'eſt un ſoin dont il ne chargera perſonne ; il prend ce ſoin lui-même. Oui, vous avez raiſon, c'eſt un homme rare. Je reviens à vous,

homme auſſi célèbre dans votre eſpèce que lui dans la ſienne; j'ignorais abſolument la ſottiſe dont vous me parlez; je vais m'en informer, et vous me ferez lire le *Mercure*. 1757.

Je fais comme *Caton*, je finis toujours ma harangue en diſant: *Deleatur Carthago*. Comptez qu'il y a des traits dans l'éloge de *du Marſais* qui font un grand bien. Il ne faut que cinq ou ſix philoſophes qui s'entendent, pour renverſer le coloſſe. Il ne s'agit pas d'empêcher nos laquais d'aller à la meſſe ou au prêche; il s'agit d'arracher les pères de famille à la tyrannie des impoſteurs, et d'inſpirer l'eſprit de tolérance. Cette grande miſſion a déjà d'heureux ſuccès. La vigne de la vérité eſt bien cultivée par des d'*Alembert*, des *Diderot*, des *Bolingbroke*, des *Hume*, &c. Si votre roi de Pruſſe avait voulu ſe borner à ce ſaint œuvre, il eût vécu heureux, et toutes les académies de l'Europe l'auraient béni. La vérité gagne, au point que j'ai vu, dans ma retraite, des eſpagnols et des portugais déteſter l'inquiſition comme des français.

Macte animo, generoſe puer; ſic itur ad aſtra.

Autrefois on aurait dit: *Sic itur ad ignem.*

Je ſuis fâché des ſimagrées de *du Marſais* à ſa mort. On a imprimé que ce provincial *Deſlandes*, qui a écrit d'un ſtyle ſi provincial

1757. l'*Hiſtoire de la philoſophie*, avait recommandé, en mourant, qu'on brûlât ſon livre *Des grands-hommes morts en plaiſantant*. Et qui diable ſavait qu'il eût fait ce livre? Madame *Denis* vous fait mille complimens. Le bavard vous embraſſe de tout ſon cœur. Voyez-vous quelquefois l'aveugle clair-voyante (*)? Si vous la voyez, dites-lui que je lui ſuis toujours très-attaché.

LETTRE XXXVI.

DE M DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 12 de décembre.

Vous ſavez, mon cher philoſophe, tous les murmures de la ſynagogue. M. de *Cubières* a dû vous en parler. Ces drôles oſent ſe plaindre de l'éloge que vous daignez leur donner, de croire un Dieu, et d'avoir plus de raiſon que de foi.

Quelques-uns m'accuſent d'une confédération impie avec vous. Vous ſavez mon innocence. Ils diſent qu'ils proteſteront contre votre article. Laiſſez-les proteſter, et moquez-vous d'eux. Ils auront beau jurer qu'ils croient la Trinité, leurs camarades de Hollande, de

(*) Madame *du Deffant*.

Suiſſe et d'Allemagne, ſavent bien qu'il n'en eſt rien ; ils n'auront que la honte d'avoir renié inutilement leur créance ; mais vous à qui quelques-uns ſe ſont ouverts, vous qui êtes inſtruit de leur foi par leur bouche, ne vous rétractez pas ; il y va de votre ſalut : votre conſcience y eſt engagée. Ces gens-là vont ſe couvrir de ridicule ; chaque démarche qu'ils font depuis le tombeau du diacre *Pâris*, la place où ils ont aſſaſſiné *Servet*, et juſqu'à celle où ils ont aſſaſſiné *Jean Hus*, les rend tous également l'opprobre du genre-humain. Fanatiques papiſtes, fanatiques calviniſtes, tous ſont pétris de la même boue détrempée de ſang corrompu. Vous n'avez pas beſoin de mes ſaintes exhortations pour ſoutenir la galle que vous avez donnée au troupeau de Genève. Vous ſerez ferme, je n'en ſuis pas en peine ; mais je ne peux m'empêcher de vous parler de leurs criailleries. 1757.

A l'égard de *Luc* (*), tantôt mordant, tantôt mordu, c'eſt un bien malheureux mortel ; et ceux qui ſe font tuer pour ces meſſieurs-là, ſont de terribles imbécilles. Gardez-moi ce ſecret avec les rois et avec les prêtres, et croyez que je vous ſuis attaché avec l'eſtime infinie et la reconnaiſſance que je vous dois.

Le vieux ſuiſſe V.

(*) Le roi de Pruſſe.

1757.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, 29 de décembre.

Tibi ſoli.

MON cher et courageux philoſophe, je viens de lire et de relire votre excellent article *Genève*. Je penſe que le conſeil et le peuple vous doivent des remercîmens ſolennels : vous en méritez des prêtres mêmes ; mais ils ſont aſſez lâches pour déſavouer leurs ſentimens que vous avez manifeſtés, et aſſez inſolens pour ſe plaindre de l'éloge que vous leur avez donné d'approcher un peu de la raiſon. Ils ſe remuent, ils aboient, ils voudraient engager les magiſtrats à ſolliciter à la cour un déſaveu de votre part ; mais aſſurément la cour ne ſe mêlera pas de ces huguenots, et vous ſoutiendrez noblement ce que vous avez avancé en connaiſſance de cauſe. *Vernet*, ce *Vernet* convaincu d'avoir volé des manuſcrits, convaincu d'avoir ſuppoſé une lettre de feu *Giannone*, *Vernet* qui fit imprimer à Genève les deux déteſtables premiers volumes

de cette prétendue *Hiſtoire univerſelle*, *Vernet* qui reçut trois livres par feuille du libraire, *Vernet*, le profeſſeur de théologie, n'a-t-il pas imprimé, dans je ne ſais quel catéchiſme qu'il m'a donné et que j'ai jeté au feu, n'a-t-il pas imprimé, dis-je, que *la révélation peut être de quelque utilité?* n'avez-vous pas vingt fois entendu dire à tous les miniſtres qu'ils ne regardent pas JESUS-CHRIST comme DIEU? Vous avez donc déclaré la vérité, et nous verrons s'ils auront l'audace et la baſſeſſe de la trahir. 1757.

Quelque choſe qu'il arrive, il demeurera conſigné dans un livre immortel qu'il y a eu des prêtres, ou ſoi-diſant tels, qui ont oſé ne croire qu'un Dieu, et encore un Dieu qui pardonne, un Dieu *pardonneur*, comme diſent les Turcs.

Vous me donnez l'article *Hiſtoriographe* à traiter, mes chers maîtres. Je n'ai point ici la minute de l'article *Hiſtoire*. Il me ſemble que je le fis bien vîte, et que je le corrigeai encore plus vîte et plus mal. Il ſerait néceſſaire que je le reviſſe, afin que je ne plaçaſſe point au mot *Hiſtoriographe* ce que j'aurais mis au mot *Hiſtoire*, et que je puſſe mieux meſurer ces deux articles.

Si donc vous avez quinze jours devant vous, renvoyez-moi *Hiſtoire*. Cela eſt ridicule,

1757. je le fais bien ; mais je ferais plus ridicule de donner un mauvais article. Je vous renverrai le manuscrit, trois jours après l'avoir reçu. Ayez la bonté de l'envoyer contre-signé à Lausane.

Je cherche, dans les articles dont vous me chargez, à ne rien dire que de nécessaire, et je crains de n'en pas dire assez ; d'un autre côté, je crains de tomber dans la déclamation.

Il me paraît qu'on vous a donné plusieurs articles remplis de ce défaut ; il me revient toujours qu'on s'en plaint beaucoup. Le lecteur ne veut qu'être instruit, et il ne l'est point du tout par ces dissertations vagues et puériles, qui pour la plupart renferment des paradoxes, des idées hasardées, dont le contraire est souvent vrai, des phrases ampoulées, des exclamations qu'on sifflerait dans une académie de province, qui sont bien indignes de figurer avec tant d'articles admirables.

M. le ministre *Vernes* vous a, je crois, donné l'article *Humeur ;* mais si vous ne l'aviez pas de sa main, je me serais proposé. Il me semble, par exemple, qu'on doit d'abord définir ce qu'on entend par ce mot, ensuite rechercher la cause de l'humeur, faire voir qu'elle ne vient que d'un mécontentement secret, d'une tristesse dans les hommes les plus heureux, en montrer les inconvéniens ; cela ne demande,

à mon avis, qu'une demi-page; mais chacun veut étendre ſes articles. On oublie, comme dit *Paſcal*, qu'on eſt ligne, et on ſe fait centre. On veut occuper une grande niche dans votre panthéon; on oſe dire *je* et *moi* dans votre *Dictionnaire*. Ah, que je ſuis fâché de voir tant de ſtras avec vos beaux diamans! mais vous répandez votre éclat ſur les ſtras. J'attends, avec impatience, *le Père de famille*. Je ſalue et j'embraſſe l'illuſtre auteur. 1757.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 11 de janvier.

Je reçois, preſque en même temps, vos deux dernières lettres, mon très-cher et très-illuſtre philoſophe, et je me hâte d'y répondre. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre du docteur *Tronchin*, qui m'écrit au nom de vos miniſtres, pour me porter leurs plaintes; mais la manière dont ils ſe plaignent ſuffirait pour faire connaître la vérité de ce que j'ai dit, et l'embarras où ils ſont. Ils prétendent que je les ai accuſés de *n'être pas chrétiens*, et ſe 1758.

1758. taiſent ſur le reſte. Ma réponſe a été bien ſimple ; ſi M. *Tronchin* veut vous la communiquer, je me flatte que vous la trouverez raiſonnable et meſurée. Je réponds donc à l'ambaſſadeur que je n'ai pas dit un mot, dans l'article *Genève*, qui puiſſe faire croire que les miniſtres de Genève ne *ſont pas chrétiens*, que j'ai dit, au contraire, qu'ils reſpectaient JESUS-CHRIST et les écritures ; ce qui ſuffit, *ſelon leurs propres principes*, pour être réputé chrétien : du reſte, comme M. *Tronchin* ne m'a dit mot ni ſur le ſocinianiſme, ni ſur l'enfer, ni ſur la divinité du verbe, je ne lui réponds rien non plus ſur tous ces objets, et je feins d'ignorer leurs cris. Comme je ne doute pas que ma réponſe à M. *Tronchin* ne m'attire une ſeconde lettre, je ferai ce que vous me conſeillez, et je leur répondrai que vous voulez bien vous charger de finir cette affaire. Je vous prie donc, en cas de nouvelles plaintes de leur part, de leur ſignifier 1° que je n'ai rien avancé dans l'article *Genève* que je n'aye recueilli de leurs converſations, et de l'opinion qui m'a paru générale à Genève, ſur la manière actuelle de penſer du clergé ; 2° que ce n'eſt point par conſéquent un ſecret que j'ai violé, puiſque c'eſt une choſe avouée de tout le monde, et que d'ailleurs ce n'eſt point tête-à-tête, mais en préſence de témoins que

j'ai eu des converſations avec eux ; 3° que, bien loin d'avoir eu deſſein de les offenſer par ce que j'ai dit, j'ai cru au contraire leur faire honneur, perſuadé comme je ſuis que, de toutes les ſociétés ſéparées de l'Egliſe romaine, les ſociniens ſont les plus conſéquens ; et que quand on ne reconnaîtra, comme font les proteſtans, ni tradition ni autorité de l'Egliſe, la religion chrétienne doit ſe réduire à l'adoration d'un ſeul Dieu, par la médiation de JESUS-CHRIST. 1758.

On m'aſſure que ces meſſieurs vont envoyer une députation à la cour de France, pour m'obliger de me rétracter. Je ne ſais ſi la cour leur fera l'honneur de les écouter, ni ce qu'elle exigera de moi ; mais je ſais bien que je ne répondrai jamais autre choſe que ce que vous venez de lire. Savez-vous, pour comble de ſottiſe, que cet article *Genève* a penſé être dénoncé au parlement, à ce parlement plus intolérant et plus ridicule encore que le clergé qu'il perſécute ? On prétend que je loue les miniſtres de Genève d'une manière injurieuſe à l'Egliſe catholique. Ce qui doit pourtant me raſſurer, c'eſt que j'ai trouvé d'honnêtes prêtres de paroiſſe qui regardent ce même article comme fort avantageux à l'Egliſe romaine, parce que j'y prouve, diſent-ils, par les faits, ce que *Boſſuet* a

1758. démontré par le raiſonnement, que le proteſtantiſme mène au ſocinianiſme. Tout cela n'eſt-il pas bien plaiſant ?

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

J'ai reçu vos deux articles *Habile* et *Hauteur* avec leurs dérivés ; je vous en remercie de tout mon cœur, et je vous enverrai au premier jour, ſous enveloppe, l'article *Hiſtoire ;* mais vous pouvez ne vous pas preſſer ſur le reſte. J'ignore ſi l'*Encyclopédie* ſera continuée : ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle ne le ſera pas par moi. Je viens de ſignifier à M. de *Malesherbes* et aux libraires qu'ils pouvaient me chercher un ſucceſſeur. Je ſuis excédé des avanies et des vexations de toute eſpèce que cet ouvrage nous attire. Les ſatires odieuſes et même infames qu'on publie contre nous, et qui ſont non-ſeulement tolérées, mais protégées, autoriſées, applaudies, commandées même par ceux qui ont l'autorité en main ; les ſermons, ou plutôt les tocſins qu'on ſonne à Verſailles contre nous en préſence du roi, *nemine reclamante ;* l'inquiſition nouvelle et intolérable qu'on veut exercer contre l'*Encyclopédie*, en nous donnant de nouveaux cenſeurs plus abſurdes et plus intraitables qu'on n'en pourrait trouver à Goa ; toutes ces raiſons, jointes à pluſieurs

autres, m'obligent de renoncer pour jamais à ce maudit travail. 1758.

Rien n'eſt plus vrai ni plus juſte que ce que vous me mandez ſur l'*Encyclopédie*. Il eſt certain que pluſieurs de nos travailleurs y ont mis bien des choſes inutiles, et quelquefois de la déclamation; mais il eſt encore plus certain que je n'ai pas été le maître que cela fût autrement. Je me flatte qu'on ne jugera pas de même de ce que pluſieurs de nos auteurs et moi avons fourni pour cet ouvrage, qui vraiſemblablement demeurera à la poſtérité, comme un monument de ce que nous avons voulu et de ce que nous n'avons pu faire.

Oui, vraiment, votre diſciple a repris Breſlau, avec une armée toute entière qui était dedans, et des magaſins de toute eſpèce: on dit même aujourd'hui que Schweidnitz s'eſt rendue le 30. Ainſi voilà les Autrichiens hors de Siléſie, et ſans armée. J'ai bien peur que, nous autres Français, nous ne ſoyons auſſi bientôt ſans armée, et ſur le Rhin. Que je ſuis fâché que le plus grand prince de notre ſiècle ait contriſté celui qui était ſi digne d'écrire ſon hiſtoire! Pour moi, comme français et comme philoſophe, je ne puis m'affliger de ſes ſuccès. Nos Pariſiens ont aujourd'hui la tête tournée du roi de Pruſſe.

1758. Il y a cinq mois qu'ils le traînaient dans la boue; et voilà les gens dont on ambitionne le ſuffrage! Je n'ai point de nouvelles de notre hérétique de *Prades;* mais j'ai peine à croire, comme vous, qu'il ait trahi ſon bienfaiteur. Voilà un long bavardage, mon cher philoſophe; mais je ceſſe de vous ennuyer en vous embraſſant de tout mon cœur.

LETTRE XXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 20 de janvier.

C'EST à tort, mon cher et illuſtre philoſophe, que vous vous plaignez de mon ſilence; vous avez dû recevoir, il y a pluſieurs jours, une longue lettre de moi, dont le bavardage vous aura ſans doute ennuyé. Je vous y feſais part de mes diſpoſitions par rapport à l'article *Genève;* ces diſpoſitions ſont toujours les mêmes, et aucune autorité divine ni humaine ne pourra les changer. Tant que ces meſſieurs ſe borneront à ſe plaindre (comme ils l'ont fait par la lettre que le docteur *Tronchin* m'a écrite) que je les ai taxés, dans l'article *Genève*,

Genève, de n'être pas chrétiens, ma réponſe ſera bien ſimple ; elle ſe bornera à leur repréſenter, comme j'ai fait dans ma réponſe, que je n'ai pas dit un mot de ce dont ils m'accuſent ; mais s'ils portent leurs plaintes plus loin, s'ils diſent que j'ai trahi leur ſecret, et que je les ai repréſentés comme ſociniens, je leur répondrai, et je répondrai à toute la terre, s'il le faut, que j'ai dit la vérité, et une vérité notoire et publique, et que j'ai cru, en la diſant, faire honneur à leur logique et à leur judiciaire. Voilà tout ce qu'ils auront de moi ; et ſoyez sûr, quelque choſe qu'ils faſſent, qu'homme, dieu, ange ni diable ne m'en feront pas dire davantage. 1758.

A l'égard de l'*Encyclopédie*, quand vous me preſſez de la reprendre, vous ignorez la poſition où nous ſommes, et le déchaînement de l'autorité contre nous. Des brochures et des libelles ne ſont rien en eux-mêmes ; mais des libelles protégés, autoriſés, commandés même par ceux qui ont l'autorité en main, ſont quelque choſe, ſurtout quand ces libelles vomiſſent contre nous les perſonnalités les plus odieuſes et les plus infames. Obſervez d'ailleurs que ſi nous avons dit juſqu'à préſent, dans l'*Encyclopédie*, quelques vérités hardies et utiles, c'eſt que nous avons eu affaire à des cenſeurs raiſonnables, et que les docteurs n'ont

1758. cenſuré que la théologie qui eſt faite pour être abſurde, et qui cependant l'eſt moins encore dans l'*Encyclopédie* qu'elle ne pourrait l'être. Mais qu'on établiſſe aujourd'hui ces mêmes docteurs pour réviſeurs généraux de tout l'ouvrage, et qu'on nous donne par ces moyens des entraves intolérables, c'eſt à quoi je ne me ſoumettrai jamais. Il vaut mieux que l'*Encyclopédie* n'exiſte pas, que d'être un répertoire de capucinades. Je ne ſais quel parti *Diderot* prendra ; je doute qu'il continue ſans moi ; mais je ſais que s'il continue, il ſe prépare des tracaſſeries et du chagrin pour dix ans. En un mot, il faut qu'on diſe de nous :

Non ſibi, ſed patriæ ſcripſerunt ;
Nec plus ſcripſerunt quàm illa voluit.

C'eſt une parodie de l'épitaphe du maréchal de *Catinat*, où il y a *vicit* au lieu de *ſcripſerunt*.

Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe ; je vous embraſſe de tout mon cœur. Voilà votre *Alcibiade* qui revient plus couvert de gale que de gloire, et votre diſciple qui traite le Meckelbourg comme il a fait la Saxe. On dit que l'armée autrichienne eſt détruite par l'affaire du 5 et la priſe de Breſlau.

P. S. Les libraires n'ont plus d'exemplaires de mes *Mélanges ;* il faut que je les réimprime. 1758. Je tâcherai, en attendant, de vous les trouver ; mon exemplaire eſt trop raturé pour que je vous l'envoye.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de février.

A la réception de votre lettre du 28, j'ai lu vîte les articles dont vous parlez, homme ſelon mon cœur. Mon vrai, mon courageux philoſophe, ces articles augmentent mes regrets. Non, il n'eſt pas poſſible que la ſaine partie du public ne vous redemande à grands cris ; mais il faut abſolument que tous ceux qui ont travaillé avec vous quittent avec vous. Seront-ils aſſez indignes du nom de philoſophes, aſſez lâches pour vous abandonner ? J'écrivis d'abord à M. *Diderot*, et je lui dis ce que je penſe ; je lui ai écrit encore. J'ai redemandé mes articles, et je n'ai point eu de réponſe : ce procédé eſt rare.

La profeſſion de foi des ſociniens honteux eſt ſous preſſe et preſque finie. Les prêtres qui la font, ont voulu parler au nom des

1758. magiſtrats comme au leur, et les magiſtrats ne l'ont pas ſouffert. Ils ont conſumé un grand mois à ce bel ouvrage. Voilà qui eſt bien long, diſait-on; il faut un peu de temps répondit *Hubert*, quand il s'agit de donner un état à JESUS-CHRIST. La ſeule politeſſe que je faſſe, conſiſte à dire que vous avez fait beaucoup d'honneur à la ville, que votre article eſt l'éloge de la liberté, et que le gouvernement doit être très-flatté; que d'ailleurs vous n'avez certainement voulu bleſſer perſonne.

Qui donc a eu la baſſeſſe d'envoyer un libelle en province? eſt-ce quelque confeſſeur de quelque dame du palais?

Madame de *Pompadour* ſemblait faite pour protéger l'*Encyclopédie*. L'abbé de *Bernis* doit chérir cet ouvrage, s'il a le temps de le lire. Ne ſe feront-ils pas tous deux honneur d'en être le ſoutien? je n'en ſais rien; je vois tout de trop loin. Mettez-moi au fait, je vous en prie; point tant de cachets quand vous m'écrirez; quatre donnent un ſoupçon, un n'en donne pas.

Je ne me conſole point que les fanatiques vous rendent Paris déſagréable, et vous empêchent de revoir les Délices. Mais pourquoi n'y pas revenir? Quand la profeſſion de foi eſt faite, la paix l'eſt auſſi.

Que Paris eſt encore bête ! *Cicéron* et *Lucrèce* paſsèrent-ils par les mains des cenſeurs de livres ? pourquoi cette rage contre la philoſophie ? Je ne m'accoutume point à voir les ſages écraſés par les ſots. J'ai le cœur navré. 1758.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Laufane, 13 de février.

Je vous demande en grâce, mon cher et grand philoſophe, de me dire pourquoi *Duclos* en a mal uſé avec vous. Eſt-ce là le temps où les ennemis de la ſuperſtition devraient ſe brouiller ? ne devraient-ils pas, au contraire, ſe réunir tous contre les fanatiques et les fripons ? Quoi ! on oſe dans un ſermon, devant le roi, traiter de dangereux et d'impie un livre approuvé, muni d'un privilége du roi, un livre utile au monde entier, et qui fait l'honneur de la nation (je ne parle que d'une bonne moitié du livre) ! et tous ceux qui ont mis la main à cet ouvrage ne mettent pas la main à l'épée pour le défendre ! ils ne compoſent pas un bataillon carré ! ils ne demandent pas juſtice ! M. de

1758. *Malesherbes* n'a-t-il pas été attaqué comme vous et vos confrères dans ce discours d'harangère, appelé sermon, prononcé par *Garasse-Chapelain*, qui prêche comme *Chapelain* faisait des vers ?

Je vous ai déjà mandé que j'avais écrit à *Diderot*, il y a plus de six semaines ; premièrement, pour le prier de vous encourager sur l'article *Genève*, en cas que l'on eût voulu vous intimider ; secondement, pour lui dire qu'il faut qu'il se joigne à vous, qu'il quitte avec vous, qu'il ne reprenne l'ouvrage qu'avec vous. Je vous le répète, c'est une chose infame de n'être pas tous unis comme des frères dans une occasion pareille. J'ai encore écrit pour que *Diderot* me renvoye mes lettres, mon article *Histoire*, les articles *Hauteur*, *Hautain*, *Hémistiche*, *Heureux*, *Habile*, *Imagination*, *Idolâtrie*, &c. Je ne veux pas dorénavant fournir une ligne à l'*Encyclopédie*. Ceux qui n'agiront pas comme moi sont des lâches, indignes du nom d'hommes de lettres ; et je vous prie de leur signifier cela de ma part : mais je veux absolument que *Diderot* remette mes lettres et mes articles chez M. d'*Argental*, en un paquet bien cacheté.

Je ne sais pas ce qui peut autoriser son impertinence de ne me point répondre ; mais rien ne peut justifier le refus de me restituer

mes papiers. Il faut avoir un ſtyle net et un procédé net. 1758.

Les Ruſſes ſont à Kœnisberg. L'année 1758 vaudra bien la dernière : d'ailleurs on ne fait que mentir. La feſſade et le carcan de l'abbé de *Prades* ſont des contes ; mais il eſt triſte qu'on les faſſe. Quiconque eſt là, s'expoſe au moins à faire dire qu'il eſt feſſé. *Feliciter vivit, qui liberè vivit.*

Que fait *Jean-Jacques* chez les Bataves ? que va-t-il imprimer ? ſa rentrée dans le giron de l'Egliſe de Genève ?

Ce n'eſt point *Hubert* qui a dit que les prédicans étaient occupés à donner un état à JESUS-CHRIST, c'eſt madame *Cramer ;* elle en dit quelquefois de bonnes. La lenteur et l'embarras de ces gens-là vous juſtifient à jamais.

1758.

LETTRE XLII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 15 de février.

DIDEROT ne vous traite pas mieux, mon cher maître, que ſes meilleurs et ſes plus anciens amis. Pendant tout le temps que j'ai été à Lyon et à Genève, je n'en ai pas eu ſigne de vie. Il faut lui pardonner comme à *Criſpin*, *à cauſe de l'habitude*. Je ne ſais quel parti il prendra, mais je ſais bien celui qu'il aurait dû prendre. Juſqu'à préſent il ſe borne à dire qu'il ne peut pas continuer ſans moi : il me ſemble qu'il devrait dire plus ; mais ce ſont ſes affaires. Il ne ſait pas tous les dégoûts et toutes les tracaſſeries qui l'attendent. Au reſte, nous n'en ſommes pas moins bons amis, et nous le ſommes aſſez pour que je lui faſſe les reproches qu'il mérite de ſon ſilence à votre égard. Vos papiers ſont entre mes mains, et n'en ſont pas ſortis ; je vous les renverrai, ſi vous le jugez à propos ; mais vous pouvez être sûr que je ne les laiſſerai ſortir de mes mains que par votre ordre exprès.

Vous me demandez ſi monſieur et madame une

une telle ne nous protégent pas. Pauvre républicain que vous êtes ! ſi vous ſaviez de quel bureau partent quelques-unes des ſatires dont nous nous plaignons ; ſi vous ſaviez que l'auteur des *Cacouacs* eſt le même que celui de l'*Obſervateur hollandais*, cette inſipide ſatire de nos ennemis et du roi de Pruſſe en particulier ; ſi vous ſaviez enfin que l'auteur des *Affiches de province*, où nous ſommes à peu-près traités de *cartouchiens*, eſt le même que celui de la *Gazette de France*, et reçoit l'ordre des mêmes miniſtres, vous ſentiriez combien vous avez raiſon quand vous dites que vous voyez tout de trop loin. Qu'ils s'adreſſent aux feſeurs de *Cacouacs*, d'*Obſervateur* très-*hollandais*, de *libelles* et de *gazettes* pour faire l'*Encyclopédie*, s'ils veulent que cet ouvrage ſe continue. 1758.

Il faut que je vous divertiſſe un moment au ſujet de l'article *Fornication*. Quatre évêques ſe trouvèrent, il y a peu de jours, chez un prince de l'Egliſe romaine, mon double confrère ; l'article fut mis ſur le bureau, lu et peſé avec attention ; on n'y trouva à redire que ces paroles : *En feſant abſtraction de la religion, de la probité même*, &c. qui furent vivement défendues par un des aſſiſtans comme irrépréhenſibles ; mais ce même aſſiſtant, homme de tête, comme vous allez voir,

1758. trouva un venin bien caché dans la fin de cet article, ſur ce que j'y dis du peu de pouvoir de la religion pour ſervir de frein aux crimes. D'autre part, un vieux cacouac de mes amis m'a dit qu'il avait lu cet article ſur le bruit qu'on en feſait, et qu'il le trouvait très-édifiant et très-favorable à la religion. Cela eſt un peu fort, mais à la bonne heure ; tout cela prouve que nos fanatiques ſentent les coups, ſans ſavoir de quel côté ils viennent.

J'attends, avec la plus grande impatience, la profeſſion de foi : le mot de votre ami *Hubert* eſt excellent. Je crois bien que nos ſociniens honteux y auront été fort embarraſſés ; et j'imagine que cette profeſſion de foi me donnera bien gain de cauſe : car on dit qu'il n'y a là-dedans non plus de *conſubſtantiel* ni d'*homoouſios* que dans mon œil, et vous ſavez que le *conſubſtantiel* eſt en cette matière *res prorſùs ſubſtantialis*, comme diſait *Newton* de quelque choſe de mieux. Enfin nous la verrons ; *Cubières* m'a promis de me l'apporter dès qu'il la recevrait. Il ne m'a pas trop caché que cet article de la *Divinité* de qui vous ſavez, embarraſſe un peu les miniſtres, et qu'ils étaient au fond pour le père. Ce qu'il y a de certain, lui dis-je, c'eſt qu'*Arius* et *Eusèbe* de Nicomédie auraient ſigné le catéchiſme de *Vernet*, ſur cet article, ou plutôt

l'auraient condamné ; car leur héréſie conſiſtait uniquement à dire que le fils était *ſemblable* au père, mais non le *même ;* et voilà pourquoi les pères de Nicée les ont anathématiſés. Il eſt vrai qu'ils ont eu leur revanche à Sirmich et à Rimini ; je crois que ces deux conciles auraient retranché *Vernet* de leur communion. *Cubières* finit par me dire qu'aſſurément on était fort trompé à Genève ſur mon compte, qu'on m'y croyait fort en peine, et qu'on ne ſavait pas combien je me réjouiſſais à leurs dépens. 1758.

Adieu, mon très-cher et très-illuſtre philoſophe. On dit que vous jouez la comédie à Lauſane tant que vous pouvez : celle que nous jouons ici n'eſt pas ſi bonne que la vôtre. L'année 1758 ſera remarquable par deux époques un peu différentes, la déroute de l'*Encyclopédie* et de la ſorbonne. Cette dernière eſt aux abois ; elle refuſe de garder le ſilence ſur la conſtitution, et ne veut plus ſe taire ſur ce qu'on a eu tant de peine à lui faire dire. Il y a déjà des exilés ; la théologie eſt perdue.

Universitäts

1758.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, 19 de février.

ON doit avoir envoyé la profeſſion de foi à M. de *Malesherbes* pour M. d'*Alembert :* il doit être content. Les hérétiques ſe plaignent modeſtement qu'on diſe qu'ils ont du reſpect pour JESUS-CHRIST ; ils prétendent que ce mot de reſpect eſt beaucoup trop faible ; ils ont de la paſſion, du goût pour lui. A l'égard des peines éternelles, ils diſent qu'on en menace. Cela peut être regardé comme comminatoire; cela peut auſſi avoir ſon effet. Ainſi tout le monde doit être content. Moi je ne le ſuis pas, et je redemande tous mes articles et les lettres écrites par moi à M. *Diderot.*

Je regarderai comme une lâcheté infame la faibleſſe de travailler encore au *Dictionnaire encyclopédique*, à moins qu'on n'obtienne une ſatisfaction authentique.

LETTRE XLIV. 1758.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, 25 de février.

DIEU merci, mon cher philoſophe, *turpiter allucinaris, et magis magnos clericos non ſunt magis magnos ſapientes* ſur les petites intrigues de ce monde. Soyez très-sûr que madame de *Pompadour* et M. l'abbé de *Bernis* ſont très-loin de ſe déclarer contre l'*Encyclopédie*. L'un et l'autre, je vous en réponds, penſent en philoſophes, et agiront hautement dans l'occaſion, quand on le pourra, ſans ſe compromettre. Je ne réponds pas de deux commis dont l'un eſt un fanatique imbécille qui, grâces au ciel, eſt beaucoup plus vieux que moi, et l'autre un..... dont je ne veux rien dire.

Il y a quatre ou cinq barbouilleurs de papier, et l'auteur de la gazette en eſt un. C'eſt un miſérable petit bel eſprit, ennemi de tout mérite. Quelques coquins de cette trempe ſe ſont aſſociés, et les auteurs de l'*Encyclopédie* ne s'aſſocieraient pas! et ils ne ſeraient pas animés du même eſprit! et ils auraient la baſſeſſe de travailler en eſclaves à l'*Encyclopédie*, et de ne pas attendre qu'on

——— leur rende juſtice, et qu'on leur promette
1758. l'honnête liberté dont ils doivent jouir ! N'y a-t-il pas trois mille ſouſcripteurs intéreſſés à crier vengeance avec eux ? Dès que je fus informé de l'article *Genève* et du bruit qu'il excitait, j'écrivis à *Diderot*, et je lui mandai qu'il y allait de votre honneur à tout jamais ſi vous vous rétractiez ; je lui écrivis auſſi un petit billet au ſujet du malheureux libelle des *Cacouacs*. Je n'ai point eu de réponſe. Ce n'eſt point pareſſe, il a écrit au docteur *Tronchin*, qui tenait la plume du comité des prédicans de Genève. Je ne ſuis pas content de ſa lettre à *Tronchin ;* mais je ſuis indigné de ſon impoliteſſe groſſière avec moi. Vous pouvez lui montrer cet article de ma lettre. (*)

Je veux abſolument qu'il me rende tout ce que je lui ai écrit ſur l'article *Genève* et ſur les *Cacouacs*, et qu'il remette ces papiers à madame de *Fontaine* ou à M. d'*Argental*, ou à vous que je ſupplie de les rendre à madame de *Fontaine*.

Au reſte, je n'ai point de terme pour vous exprimer combien je ſerai affligé et indigné ſi vos confrères continuent à écrire ſous la potence. Attendez ſeulement un an, et il

(*) Je reçois enfin, ce 26, une lettre de *Diderot*. Quel procédé, après un mois ! et quelle misère de mollir ! lui, eſclave des libraires ! quelle honte !

n'y aura qu'un cri dans le public pour vous engager à continuer en hommes libres et reſpectés. 1758.

M. de *Malesherbes* vous a, je crois, donné la profeſſion *ſervetine* qu'on lui a envoyée pour vous. *Servet*, ſans doute, aurait ſigné cette confeſſion. C'eſt-là une des belles contradictions de ce monde. Ceux qui ont fait brûler *Servet*, penſent abſolument comme lui, et le diſent. On vient d'imprimer le ſocinianiſme tout cru à Neuchâtel; il triomphe en Angleterre; la ſecte eſt nombreuſe à Amſterdam. Dans vingt ans DIEU aura beau jeu.

Tout ce qu'on a écrit ſur des officiers généraux pruſſiens et ſur l'abbé de *Prades* eſt faux; on ne dit que des ſottiſes. L'abbé de *Prades* eſt aux arrêts, pour avoir mandé des nouvelles aſſez indifférentes, les ſeules qu'il pouvait ſavoir. On traite à Paris les hommes comme des ſinges, ailleurs comme des ours, *Fortunatus et ille deos qui novit agreſtes*. J'attends les beaux jours pour aller voir mes Délices. En attendant, nous jouons la comédie, et mieux qu'à Paris. *Vana abſit gloria. Vive liber et felix*. Il faut que vous faſſiez encore un voyage à Genève.

1758.

LETTRE XLV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 26 de février.

DIDEROT doit vous avoir répondu, mon cher maître. Je ne sais ce qu'il a fait ni ce qu'il fera de vos lettres. A l'égard de vos articles, ils sont tous entre mes mains, n'en sont pas sortis, et, comme je vous l'ai mandé, n'en sortiront que par votre ordre exprès. Si vous persistez à vouloir qu'on vous les renvoye, j'en ferai un paquet que je remettrai à M. d'*Argental*. J'y suis d'autant plus disposé que je persiste dans la résolution de ne plus travailler à l'*Encyclopédie*. Au reste, *Diderot* ne m'avait rien dit de votre lettre, et je n'ai su que par vous que vous redemandiez vos papiers. Encore une fois, soyez sûr que vous les aurez au premier mot que vous direz; mais soyez sûr en même temps qu'ils ne courent aucun risque d'être jamais remis à d'autres qu'à vous.

Il est vrai que j'ai fort lieu de me plaindre de *Duclos*. Dispensez-moi du détail. L'origine de notre brouillerie vient de ce qu'il a voulu faire mettre, dans l'*Encyclopédie*, des choses

auxquelles je me ſuis oppoſé. Du reſte, on a fait ſur notre déſunion beaucoup d'hiſtoires qui ne ſont pas vraies. On n'oublie rien pour ſemer la zizanie entre nous. Ne dit-on pas dans Paris que vous avez lu, approuvé et conſeillé d'imprimer une des brochures qu'on a faites en dernier lieu contre nous ? J'ai ſoutenu que cela n'était pas vrai, et je le ſoutiendrai contre tous. 1758.

M. de *Cubières* vient de m'envoyer la profeſſion de foi de Genève. Comme il ſerait facile d'embarraſſer ces gens-là avec quatre lignes de réponſe ! mais je veux bien me taire, pourvu que les choſes en reſtent là, et que cette profeſſion de foi ne ſoit pas un nouveau prétexte d'injures.

Je ne ſais ce que c'eſt que le prétendu voyage de *Jean-Jacques* en Hollande. Il eſt toujours à Montmorenci, haïſſant, comme de raiſon, la nature humaine.

Adieu, mon cher et grand philoſophe ; je ſuis auſſi dégoûté de la France que de l'*Encyclopédie*. Je trouve bien heureux ceux qui ſont à Genève, ſurtout quand ils ne ſont pas obligés de dire que les miniſtres croient la divinité de JESUS-CHRIST et les peines éternelles. *Vale.*

1758.

LETTRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Lauſane, 7 de mars.

EN réponſe de votre lettre du 26 de février, homme au-deſſus de votre ſiècle et de votre pays, renvoyez-moi mes guenilles. Monſieur d'*Argental* me les fera tenir comme il pourra, à moins que vous ne puiſſiez encore les faire contre-ſigner *Malesherbes*. Si on reprend la charrue mal attelée de l'*Encyclopédie*, et qu'on veuille de ces articles, je les renverrai corrigés. Je ne ceſſe d'exhorter à tout quitter, à déclarer qu'on ne veut point ramer aux galères. Je ſuis convaincu que trois mille ſouſcripteurs vous redemanderont à grands cris, et que la voix publique ſera votre protection. Si vous êtes unis, ſi on tient ferme, vous ſerez maîtres abſolus; ſinon on ſera eſclave des libraires, des cenſeurs et des ſots.

Diderot parle de ſes engagemens avec les libraires; c'eſt à eux à recevoir vos ordres et les ſiens. Il parle d'une trentaine de mille livres. Vous en auriez eu deux cents mille, ſi vous aviez voulu ſeulement entreprendre

l'ouvrage à Lauſane ; et peut-être, ſi on s'entendait, ſi on avait du courage, ſi on oſait prendre une réſolution, on pourrait très-bien finir ici l'*Encyclopédie*, l'imprimer ici auſſi bien qu'à Paris, envoyer les tomes à *Briaſſon*, qui enſuite donnerait aux ſouſcripteurs les volumes des planches qu'on peut graver à Paris, ſans que la ſorbonne et les jéſuites s'en mêlent. Si on était aſſez peu de ſon ſiècle et de ſon pays pour prendre ce parti, j'y mettrais la moitié de mon bien. J'aurais de quoi vous loger tous, et très-bien. Je voudrais venir à bout de cette affaire, et mourir gaiement. 1758.

Berne, Zurich et la Batavie crient que la vénérable compagnie qui *s'eſt fait rendre compte de votre article*, et qui, *ouï le rapport*, a donné *ſon édit*, eſt plus que ſocinienne ; mais cela ne fait aucune ſenſation. Nous jouons la comédie à Lauſane, et pardieu mieux qu'à Paris, et on la joue dans tous les cantons, dans tous les villages. Nous avons établi l'empire des plaiſirs, et les prêtres ſont oubliés.

Plût à Dieu que les encyclopédiſtes puſſent s'établir parmi nous ! ils ſeraient reçus à bras ouverts ; mais ils n'en ſauront jamais juſque là ; ils reſteront à Paris, perſécutés et mal payés.

Quels ſont les cuiſtres, les faquins, les miſérables, les théologiens qui oſent dire que

1758. j'ai approuvé ce qu'on a vomi contre l'*Encyclopédie*, c'eſt à-dire contre moi? Que tout me fait aimer mon lac! et que je ſens mon bonheur dans toute ſon étendue! A propos, vous avez dit, je ne ſais où, dans l'*Encyclopédie*, ou du moins fait entendre que les lettres de *Leibnitz*, produites par *Kœnig*, n'étaient pas de *Leibnitz*. *Wolf* les avait vues et reconnues, et il me l'a écrit. Comptez qu'on ne vaut pas mieux à Berlin qu'à Paris, et qu'il n'y a de bon que la liberté. Qu'eſt-ce qu'un citoyen de Genève qui ſe dit libre, et qui va ſe mettre au pain d'un fermier général, dans un bois, comme un blaireau, *Vale, et me ama. V.*

LETTRE XLVII. 1758.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 de mars.

Vous m'apprenez que je ſuis mort,
Je le crois et j'en ſuis bien aiſe ;
Dans mon tombeau fort à mon aiſe,
De vos vivans je plains le ſort.
Loin du ſéjour de la folie,
Des rois ſagement ſéqueſtré,
J'apprends à jouir de la vie,
Du jour que je fus enterré.

Me voilà revenu à mes Délices. Je ne peux pas ôter de la tête des prêtres l'idée que j'ai été votre complice. Je me recommande contre eux à DIEU *le père*, car pour *le fils*, vous ſavez qu'il a auſſi peu de crédit que *ſa mère* à Genève. Au reſte, on peut fort bien n'être pas l'intime ami de ces meſſieurs, et vivre tout doucement. Je ſuis très-fâché que vous ne veniez pas voir vos *ſociniens* en allant en Italie, très-fâché que vous ayez abandonné l'*Encyclopédie*, et encore plus fâché que *Diderot* et conſorts ne l'aient pas abandonnée avec

1758. vous. Si vous vous étiez tenus unis, vous donneriez des lois. Tous les *cacouacs* devraient compoſer une meute ; mais ils ſe ſéparent, et le loup les mange. J'ai reçu, depuis peu, une lettre du *cacouac* roi de Pruſſe ; mais j'ai renoncé à lui comme à Paris, et je m'en trouve à merveille. Allez voir le pape, et tâchez de repaſſer par les Délices : j'en ai fait un ſéjour qui mérite le nom qu'elles portent. Je ne crois pas qu'il y ait ſur la terre un être plus libre que moi. Voilà comme vous devriez vivre. Vous avez déjà la plus grande réputation que mortel puiſſe avoir ; mais le roi de Pruſſe en a auſſi, et n'en eſt pas plus heureux. Je prie DIEU qu'il n'en ſoit pas ainſi de vous. Mon grand philoſophe, ſoyez à jamais libre et heureux ; je vous aime autant que je vous eſtime.

LETTRE XLVIII. 1758.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 7 de juin.

PAR ma foi, mon grand et aimable et indépendant philoſophe, vous devriez apporter votre *Dinamique* à Genève. Qui vous empêche de paſſer par le mont Cénis? Quoi, parce que quelques marmottes du pays, en manteau noir, ont ſigné qu'ils ſont d'accord avec vous dans le fond, et ont un peu biaiſé ſur la forme, vous éviteriez de paſſer par une ville où tous les honnêtes gens vous eſtiment et vous conſidèrent comme ils doivent! Qui vous empêche de venir coucher chez M. *Necker* à la ville, et chez moi à la campagne? Pour moi, je penſe que rien ne ſerait mieux pour vous et pour les Génevois. Vous feriez voir hardiment que, dans le ſiècle où nous ſommes, les diſputes ſur la conſubſtantiabilité n'altèrent point l'union des gens ſages, et qu'on commence à devenir plus humain que théologien; en un mot, pour la rareté du fait, pour l'édification publique et pour mon plaiſir, je vous prie de paſſer hardiment par chez nous. S'il y a des ſots, il faut les braver; et

1758. d'ailleurs un ſujet, un penſionnaire du roi de France, un académicien doit être reſpecté dans une ville qui eſt ſous la protection du roi, et qui ne ſubſiſte que par l'argent qu'elle gagne avec la France, argent dont elle fait cent fois plus de cas que de l'*omoïouſios*.

Vous avez fait en digne philoſophe de dédier la *Dinamique* à un diſgracié. Ce n'eſt pas qu'il entende un mot de votre livre; mais il ſera plus flatté de votre attention qu'il ne l'eût été quand il donnait des audiences.

Je vous remercie de la bonté que vous avez de me faire parvenir votre ouvrage. J'en entendrai ce que je pourrai; car j'ai bien renoncé à la phyſique, depuis qu'aucune académie n'a pu m'apprendre le ſecret de ſe laver les mains dans du plomb fondu, ſans ſe faire de mal, ſecret connu de tous les charlatans; et celui de chaſſer les mouches d'une maiſon comme font les bouchers de Strasbourg. Si vous ſavez ces grandes choſes, je vous prie de m'en faire part.

Allez voir faire un pape, vous ne verrez pas grand'choſe; un bel opéra eſt plus agréable.

Je ſuis perſuadé que vos voyages ne vous feront pas oublier l'*Encyclopédie*. Vous l'embellirez aux articles *Rome*, et *Pape*, et *Moines*, et vous leur direz tout doucement leurs vérités.

J'ai changé *Hiſtoire*; j'en ai fait un article

outrecuidant.

outrecuidant. S'il paſſe, à la bonne heure ; ſinon je me paſſerai bien qu'on l'imprime. Mes nièces et l'oncle ſuiſſe vous aiment de tout leur cœur. 1758.

LETTRE XLIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de juillet.

CETTE lettre vous ſera rendue, mon cher et très-illuſtre confrère, par M. l'abbé *Morellet*, qui, quoique théologien et preſque docteur, fait le voyage de Lyon à Genève, tout exprès pour vous voir, et pour aller de là s'en vanter à Rome où il compte ſe rendre pour le conclave, qui probablement ne tardera pas à ſe tenir. Je ſuis ſeulement fâché qu'il n'ait pas à vous demander des lettres de recommandation pour votre ami *Benoît XIV*. Vous ſerez moins étonné de l'empreſſement qu'un théologien a de vous voir, quand vous ſaurez que ce théologien eſt celui de l'*Encyclopédie*, mais non pas l'auteur de l'article *Enfer* qui vous a tant ſcandaliſé. M. l'abbé *Morellet* eſt une nouvelle et excellente acquiſition que nous avons faite ; il eſt le quatrième théologien auquel nous

1758. avons eu recours, depuis le commencement de l'*Encyclopédie*. Le premier a été excommunié, le ſecond expatrié, et le troiſième eſt mort. Nous ne ſaurions en élever un; DIEU veuille que cela ne porte point de préjudice à notre nouveau collégue! J'oſe vous aſſurer que vous en ſerez fort content. Vous le trouverez auſſi tolérant, et probablement beaucoup plus aimable que votre prêtre de Lauſane; et je crois que vos miniſtres de Genève, en le voyant, prendront aſſez bonne opinion de la ſorbonne depuis que l'*Encyclopédie* ſe l'eſt aſſociée. Je me flatte que, par amitié pour moi, et par l'eſtime que vous prendrez bientôt pour lui, vous voudrez bien lui procurer, dans le pays où vous êtes, tous les agrémens qui dépendront de vous. Adieu, mon cher confrère; je vous embraſſe de tout mon cœur, et j'eſpère que vous voudrez bien préſenter notre théologien à madame *Denis*. Celui-là lui permettrait bien de jouer la comédie à Genève; il ſerait même homme à y prendre un rôle.

LETTRE L. 1758.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 de septembre.

Vous vouliez, mon cher philoſophe, aller voir le ſaint-père, et vous reſtez à Paris. Je ne voulais point aller en Allemagne, et j'en reviens. Je trouve en arrivant votre *Dinamique*. Je lis le diſcours préliminaire, je vous admire toujours, et je vous remercie de tout mon cœur.

Comment va l'*Encyclopédie?* eſt-il vrai que *Jean-Jacques* écrit contre vous, et qu'il renouvelle la querelle de l'article de Genève? On dit bien plus, on dit qu'il pouſſe le ſacrilége juſqu'à s'élever contre la comédie, qui devient le troiſième ſacrement de Genève. On eſt fou du ſpectacle dans le pays de *Calvin*.

Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos lois.

On a donné trois pièces nouvelles faites à Genève même, en trois mois de temps, et de ces pièces je n'en ai fait qu'une.

Voilà l'autel du Dieu inconnu à qui cette nouvelle Athènes ſacrifie. *Rouſſeau* en eſt le *Diogène;* et, du fond de ſon tonneau, il

1758. s'aviſe d'aboyer contre nous. Il y a en lui double ingratitude.

Il attaque un art qu'il a exercé lui-même, et il écrit contre vous qui l'avez accablé d'éloges. En vérité, *magis magnos clericos non ſunt magis magnos ſapientes.*

N'êtes-vous pas à Paris dans la conſternation ? Le roi de Pruſſe eſt dans l'embarras, *Marie-Thérèſe* eſt aux expédiens, tout le monde eſt ruiné. *Rouſſeau* n'eſt pas le plus grave fou de ce monde. Ah, quel ſiècle ! quel pauvre ſiècle ! Répondez à mes queſtions, et aimez un ſolitaire qui regrette peu d'hommes et peu de choſes, mais qui vous regrettera toujours, qui vous admire et qui vous aime.

LETTRE LI. 1759.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Tourney, 19 de février.

J'AI beſoin de ſavoir, mon cher et grand philoſophe, ſi frère *Berthier*, de la ſociété de JESUS, continue encore à farcir ſes menſtrues de Trévoux d'injures et de ſottiſes contre d'honnêtes gens qui ne penſent point à lui, tandis que douze de ſes confrères ſont dans les fers à Lisbonne, accuſés et convaincus, dit-on, d'avoir encouragé les conjurés au parricide, au nom de la vierge *Marie* et de ſon fils JESUS, conſubſtantiel au père.

J'ai beſoin de ſavoir ce que c'eſt qu'un monſtre bavard qui a juſtifié la révocation de l'édit de Nantes et la Saint-Barthelemi.

Il me faut auſſi le nom de l'avocat ſans cauſe qui a griffonné des lettres hollandaiſes contre le roi de Pruſſe, juſqu'au moment du ſilence impoſé par la bataille de Rosbac, et qui depuis s'eſt acharné contre la raiſon.

Et quel eſt le malheureux qui a engagé le parlement de Paris à ſe faire géomètre, mécanicien, métaphyſicien, médecin, théologien, &c. pour juger vingt volumes in-folio de l'*Encyclopédie ?*

1759. Vous qui ſavez tant de belles et bonnes choſes, ne pourriez-vous point ſavoir auſſi quelque choſe des odieuſes bêtiſes ſur leſquelles je voudrais être inſtruit ?

J'avoue que j'aimerais bien mieux ſavoir à quoi vous vous occupez, et quelles vérités vous voulez apprendre aux hommes qui ne le méritent pas, dans un temps où la vérité eſt perſécutée par les fripons et par les ſots. Vous n'avez pas daigné revoir nos *ſociniens* de Genève ; mais ſi vous allez jamais dans le pays du pape, des châtrés et des proceſſions, paſſez par chez nous. Vous verrez que les prédicans de Genève reſpectent les tours de Ferney, les foſſés de Tourney, et même les jardins des Délices. Dites-moi ſi *Jean-Jacques* eſt devenu tout-à-fait fou ; dites-moi ſi *Diderot* ne l'eſt pas d'avoir voulu continuer l'*Encyclopédie* en France ; et moi, j'avouerai que vous êtes très-ſage de vous être tiré de ce bourbier. Mon Dieu ! que de bavarderies ſur la population, ſur le commerce, &c. Eh, *Jeans f.....*, parlez moins de population, et peuplez.

Que dites-vous du roi de Pruſſe qui m'envoie deux cents vers de Breſlau, pendant qu'il aſſemble près de deux cents mille hommes ? que dites-vous d'*Helvétius* et de l'honneur qu'on lui a fait ? mais que dites-vous de moi qui vous ennuie et qui vous aime ?

LETTRE LII. 1759.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 24 de février.

Il y a plus de six ans, mon cher et illustre maître, que je ne lis point les sottises menstruelles du *Garasse* de Trévoux ; mais j'entends dire qu'elles n'ont point dégénéré. Ce que je sais, c'est que le frère *Berthier* et ses complices n'osent paraître actuellement dans les rues, de peur qu'on ne leur jette des oranges de Portugal à la tête. Dieu et M. de *Carvallho* nous feront raison de cette canaille.

L'apologiste de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthelemi est un abbé de *Caveirac*, protecteur et protégé de cet évêque du Puy, *Pompignan*, dont nous avons la *Dévotion réconciliée avec l'esprit*, ou la réconciliation normande, et qui nous a aussi donné des *Questions sur l'incrédulité*, dont la première est pour prouver qu'il n'y a point d'incrédules, et le reste du livre pour les réfuter.

L'avocat sans cause qui prouvait, il y a deux ans, que le roi de Prusse serait anéanti dans trois mois, et qui entre les batailles de Rosbac et de Lissa s'est mis à faire les *Cacouacs*, est

—— un nommé *Moreau*, penſionné de la cour pour
1759. ſes *Lettres hollandaiſes*.

Enfin le poliſſon qui eſt aujourd'hui l'oracle du parlement de Paris (ce tribunal reſpectable qui ne s'embarraſſe guère que le peuple ait du pain, pourvu qu'il ait les ſacremens), eſt un décrotteur d'Orléans, appelé *Chaumeix*, qui eſt venu à Paris, il y a ſix mois, avec des ſabots, et qui, pour gagner ſon pain et boire ſon eau, barbouille du papier contre vous et contre l'*Encyclopédie*.

Je n'entends point parler de *Jean-Jacques*, depuis ſa capucinade contre moi. Pour *Diderot*, il s'acharne toujours à vouloir faire l'*Encyclopédie*; mais le chancelier, à ce qu'on aſſure, n'eſt pas de cet avis; il va ſupprimer le privilége de l'ouvrage, et donnera à *Diderot* la paix malgré lui. Je n'ai de nouvelles du roi de Pruſſe que par ſon argent; il m'a fait payer, il y a un mois, ma penſion de 1758. Vous voyez qu'il n'eſt en reſte avec perſonne.

Je ne ſais pas ſi on exigera de nous des rétractations, comme on l'a fait d'*Helvétius*; mais je ſais que je n'en ai point à donner, et je crois qu'on peut être auſſi heureux en buvant de l'eau du Rhône que de celle de la Seine. Adieu, mon cher et grand philoſophe; ne m'oubliez pas auprès de meſdames vos nièces.

LETTRE

LETTRE LIII. 1759.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de mai, au château de Tourney. Venez nous y voir.

Je reçus hier la faveur de vos quatre volumes, mon cher philoſophe. Je dévorai d'abord votre *Laubruſſellerie :* cela eſt excellent. On n'aurait jamais brûlé un *Laubruſſel;* on vous incendiera quelque jour. *Macte animo.* Vous ſerez des nôtres. *Luc* (vous connaiſſez *Luc*) me mande, du 11 d'avril, entre autres choſes : *Je tire une eſpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle de la guerre qu'on fait à Paris au bon ſens.*

Mais, s'il vous plaît, de quoi vous aviſez-vous de dire, dans vos *Elémens de philoſophie*, que les ſciences ſont plus redevables aux Français qu'à aucune nation? eſt-ce que vous êtes devenu flatteur? eſt-ce aux Français qu'on doit la machine parallactique, la pompe à feu, la gravitation, la connaiſſance de la lumière, l'inoculation, le ſemoir, les condons ou condoms? Parbleu, vous vous moquez; nous n'avons pas ſeulement inventé une brouette. Vous avez donc fait réimprimer votre article

——— *Genève?* Vous avez très-bien fait; mais vous
1759. faites trop d'honneur aux prédicans ſociniens; vous ne les connaiſſez pas, vous dis-je; ils ſont auſſi malins que les autres. Et les ſociniens de Genève, et les calviniſtes de Lauſane, et les fakirs et les bonzes ſont tous de la même eſpèce. Je laiſſe faire ceux de Paris; mais pour mes Suiſſes et mes Allobroges, je les range, et je n'ai fait la plaiſanterie d'avoir un château à créneaux et à pont-levis que pour y pendre un prêtre de *Baal* à la première occaſion. J'ai deux curés dont je ſuis aſſez content. Je ruine l'un, je fais l'aumône à l'autre; il prie DIEU pour moi, et tout va bien.

Vous avez fort mal fait, quand vous êtes venu à Genève, de fréquenter la prêtraille. Quand vous y reviendrez, ne voyez que vos amis; vous ſerez fêté et honoré.

L'aventure de l'*Encyclopédie* eſt le comble de l'inſolence et de la bêtiſe. Ce n'était pas en France qu'il fallait faire cet ouvrage. Quoi, vous répondez ſérieuſement à ce fou de *Rouſſeau*, à ce bâtard du chien de *Diogène!* Vous m'enhardiſſez; je réponds moi à frère *Berthier* et à *tutti quanti;* et vous verrez avec quelle impudence. Mais non, vous ne le verrez point, car on ne laiſſera pas paſſer ma beſogne. Pour vos quatre volumes philoſophiques, ils paſſeront; car tout brûlable que vous êtes, vous

êtes plus sage que moi. Madame *Denis* vous fait mille complimens, vous lit et vous regrette; ainsi fais-je. 1759.

LETTRE LIV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 13 de mai.

Vous ne m'avez pas bien lu, mon cher et illustre maître. Je n'ai point dit que les sciences fussent plus redevables aux Français qu'à aucune des autres nations; j'ai dit seulement, et cela est vrai, que *l'astronomie physique* leur est *aujourd'hui* plus redevable qu'aux autres peuples. Si vos occupations vous permettaient de lire ce qu'on a fait en France depuis dix ans, vous verriez que je n'ai rien exagéré. Depuis la mort de *Newton*, les Anglais ne font presque plus rien que de nous prendre des vaisseaux et de nous ruiner.

Ma *Laubrussellerie* aurait mieux valu, si je l'avais faite auprès de vous, mais telle qu'elle est, je crois qu'elle ne sera pas inutile à la philosophie. Les fanatiques grinceront les dents, et ne pourront pas mordre; je ne leur ai donné que des coups de baguette, mais

——— cela les préparera aux coups de bâton. Quant
1759. à vous, mon cher ami, frappez fort; vous êtes en place marchande pour cela : *exurgat Deus, et diſſipentur inimici ejus ;* car ces gens-là ſont autant les ennemis de DIEU que ceux de la raiſon.

J'eus, il y a quelques jours, la viſite d'un fort honnête jéſuite à qui je donnai de bons avis. Je lui dis que ſa ſociété avait eu grand tort de ſe brouiller avec vous, qu'elle s'en trouverait mal, qu'elle en aurait l'obligation à leur beau *Journal de Trévoux*, et à leur fanatique *Berthier :* mon jéſuite, qui apparemment n'aime pas *Berthier*, et qui n'eſt pas du *Journal*, applaudiſſait à mes remontrances. *Cela eſt bien fâcheux*, me diſait il ; *oui très-fâcheux*, *mon R. P.*, lui répondis-je, *car vous n'aviez pas beſoin de nouveaux ennemis.* Adieu, mon très-cher et très-illuſtre maître ; je recommande à vos bonnes intentions et la canaille jéſuitique, et la canaille janſénienne, et la canaille ſorbonique, et la canaille intolérante. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LV. 1759.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 d'auguſte.

CONNAISSEZ-VOUS, mon cher philoſophe, un *Siméon la Vallette*, ou *Siméon Vallette*, ou *Simon Valet*, lequel fait des lignes courbes et de petits vers? Il ſe renomme de vous; mais j'ai perdu ſa lettre. Je ne ſais où le prendre : où eſt-il? et quel homme eſt-ce?

Que dites-vous de *Maupertuis*, mort entre deux capucins? Il était malade depuis longtemps d'une réplétion d'orgueil; mais je ne le croyais ni hypocrite ni imbécille. Je ne vous conſeille pas d'aller jamais remplir ſa place à Berlin; vous vous en repentiriez. Je ſuis *Aſtolphe* qui avertit *Roger* de ne pas ſe fier à l'enchantereſſe *Alcine;* mais *Roger* ne le crut pas.

Votre livre eſt charmant; il fait mes délices au point que je vous pardonne d'avoir vu des prêtres à Genève. Je mène tous ces faquins-là aſſez bon train. J'ai un château à la porte duquel il y a quatre jéſuites : ils m'ont abandonné frère *Berthier;* je leur fais de petits

—— plaiſirs, et ils me diſent la meſſe quand je
1759. veux bien l'entendre. Mes curés reçoivent mes ordres, et les prédicans génevois n'oſent me regarder en face. Je brave M. *Catbrée* autant que je le mépriſe, et je plains *Diderot* d'être à Paris.

Toutes les lettres de Vienne diſent le marquis de Brandebourg écraſé; quelques lettres de Saxe le diſent vainqueur, et je ne crois ni l'un ni l'autre. Vous ſavez qu'il faut peu croire; ſoyez pourtant certain que l'oncle et la nièce vous aiment de tout leur cœur. Point de philoſophie ſans amitié.

LETTRE LVI. 1759.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de ſeptembre.

CETTE lettre vous ſera rendue, mon cher et illuſtre confrère, par M. l'abbé de *Saint-Non*, neveu de M. de *Boullongne*, qui va en Italie pour y voir les chef-d'œuvres des arts, y entendre de bonne muſique, et y connaître les bouffons de toute eſpèce que ce pays renferme. Il paſſe par Genève pour aller à Rome ; et avant d'aller demander la bénédiction du pape, il ſouhaite recevoir la vôtre. Si feu votre ami *Benoît XIV* vivait encore, je vous demanderais une lettre de recommandation pour notre voyageur; mais la philoſophie a perdu juſqu'au pape. Je me borne donc à vous prier de procurer à M. l'abbé de *Saint-Non* tous les agrémens qui dépendront de vous, parmi les hérétiques avec leſquels vous vivez. Il vous rapportera des indulgences, et vous aſſurera en attendant de toute la reconnaiſſance que j'aurai de ce que vous voudrez bien faire pour lui. Si vous le préſentez à quelqu'un de nos ſociniens honteux, gardez-vous bien de prononcer mon

—— nom ; il eſt trop mal ſur leurs papiers. Je crois
1759. au reſte que notre voyageur eſt peu curieux de ſociniens comme eux ; il leur préfère un catholique comme vous, et il va chercher à Genève ce qu'il aurait dû trouver à Paris. Adieu, mon cher philoſophe ; ne m'oubliez pas auprès de madame *Denis*.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'octobre.

Je trouve, mon cher philoſophe, qu'un conſeiller du parlement n'a rien de mieux à faire que d'aller en Italie. M. l'abbé de *Saint-Non* m'a paru digne de ce voyage que vous vouliez faire. Si jamais l'envie vous en reprend, paſſez hardiment par Genève, et ſeulement ne donnez plus ſur nous la préférence à des prêtres ſociniens. Vous êtes bien bon de ſonger s'ils exiſtent. S'ils oſaient, ils reconnaîtraient JESUS CHRIST pour DIEU, s'ils pouvaient à ce prix aſſiſter à mes ſpectacles, et être admis au petit théâtre que j'ai fait à Tourney, tout près des Délices. Les Génevois ſe battent pour avoir des rôles.

Vous avez daigné accabler ce fou de *Jean-Jacques* par des raiſons ; et moi je fais comme celui qui, pour toute réponſe à des argumens contre le mouvement, ſe mit à marcher. *Jean-Jacques* démontre qu'un théâtre ne peut convenir à Genève, et moi j'en bâtis un. De meilleurs philoſophes que *Jean-Jacques* écrivent ſur la liberté, et moi je me ſuis fait libre. Si quelqu'un eſt en ſouci de ſavoir ce que je fais dans mes chaumières, et s'il me dit : *Que fais-tu là, maraud?* Je lui réponds : *Je règne ;* et j'ajoute que je plains les eſclaves. Votre pauvre *Diderot* s'eſt fait eſclave des libraires, et eſt devenu celui des fanatiques. Si j'avais un terme plus fort que celui du mépris et de l'exécration, je m'en ſervirais pour tout ce qui ſe paſſe à Paris. Vous êtes né, mon cher philoſophe, dans le temps de madame de *la Raubière ;* vous demanderez ce que c'eſt ; madame de *la Raubière* diſait que c'était un f.... temps. 1759.

J'ai entendu parler d'un frère *l'Arrivée*, jéſuite, qui confeſſe, dit-on, *Meſdames*, et qui eſt à la cour en grand crédit. On dit que c'eſt le plus pétulant idiot qui ſoit dans l'Egliſe de DIEU. Ne trouvez-vous pas que le nom de *l'Arrivée* eſt celui d'un valet de comédie ? On dit que ce maroufle ſe mêle d'être perſécuteur. Quand il s'agit de faire du mal, les

—— 1759. janſéniſtes, les moliniſtes ſe réuniſſent, et tous les philoſophes ſont ou diſperſés ou ennemis les uns des autres. Quels chiens de philoſophes! ils ne valent pas mieux que nos flottes, nos armées et nos généraux.

Dulce mari magno, &c.

Je finirai ma vie en me moquant d'eux tous; mais je voudrais m'en moquer avec vous. Je vous embraſſe en *Confucius*, en *Lucrèce*, en *Cicéron*, en *Julien*, en *Collins*, en *Hume*, en *Shaftesbury*, en *Midleton*, *Bolingbroke*, &c. &c.

LETTRE LVIII. 1759.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 15 de décembre.

VOTRE *Siméon Valette*, ou *Valet*, ou *la Valette* eſt chez moi, mon cher philoſophe ; il s'eſt fait moine dans mon couvent, mais on ne reçoit pas de moines ſans ſavoir d'où ils viennent et qui ils ſont. Cet homme ne donne aucuns renſeignemens ; il paraît aſſez bon diable, mais je veux au moins ſavoir qui eſt ce diable. Où l'avez-vous connu ? qui répond de lui ? *Quis*, *quid*, *ubi*, *quibus auxiliis*, *cur*, *quomodo*, *quando ?* Nous allons donc avoir la paix ; votre penſion berlinoiſe ſera bien aſſurée. Je vous plaindrai, ſi vous reſtez à Paris ; je vous plaindrai, ſi vous allez en Pruſſe ; mais par-tout où vous ſerez, je vous aimerai de tout mon cœur. Mes complimens à frère *Berthier* et à *tutti quanti*.

1759.

LETTRE LIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de décembre.

Le nouveau moine ou frère lai que vous venez de recevoir, mon cher et illuſtre maître, m'a été adreſſé, il y a pluſieurs années, par une nièce de mademoiſelle *Quinault*, qui eſt mariée à Bourges, et qui me le recommanda. Il me parut comme à vous aſſez bon diable, et d'ailleurs je lui trouvai quelques connaiſſances mathématiques. Il préſenta, quelque temps après, à l'académie des ſciences, un traité de gnomonique qu'elle approuva, et qu'il m'a fait l'honneur de me dédier. Depuis ce temps il a été errant de ville en ville, et m'a écrit de temps en temps pour m'engager à le placer, ſans que j'en aye pu trouver les moyens. Je ſuis aiſe qu'il ait trouvé un aſile chez vous, et je crois que vous en pourrez tirer quelque ſecours; au ſurplus, je ne vous demande vos bontés pour lui qu'autant qu'il s'en rendra digne.

Je ne crois pas la paix ſi prochaine que vous, mais je la déſire encore plus que je n'en doute, et je la déſire par mille raiſons.

Je ſuis bien las de Paris ; mais ſerai-je mieux ailleurs ? c'eſt ce qui eſt fort incertain. Vous avez choiſi, comme *Marthe*, la meilleure part ; mais vous êtes riche et je ſuis pauvre. Je n'attends que la paix pour voyager ; je tâterai de différens pays, *et quamprimùm tetigero benè moratam ac liberam civitatem, in ea conquieſcam.* Peut-être, *quod Deus avertat !* finirai-je comme *Scarmentado.* On continue toujours ici à nous perſécuter, et à nous ſuſciter tracaſſeries ſur tracaſſeries. Voilà encore une querelle d'allemand qu'on fait à *Diderot* et aux libraires, au ſujet des planches de l'*Encyclopédie :* j'eſpère qu'ils s'en tireront avantageuſement, car pour le coup ils n'ont affaire ni au parlement ni à la ſorbonne. Adieu, mon cher philoſophe ; quand je vous vois du port contempler les orages, je me rappelle ces vers de *Virgile :* 1759.

Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis :
Vivite felices, quibus eſt fortuna peracta
Jam ſua ; nos alia ex aliis in fata vocamur.
Vobis parta quies ; nullum maris æquor arandum.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

1760.

LETTRE LX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 14 d'avril.

Quand on a le bonheur d'être dans un pays libre, mon cher et grand philoſophe, on eſt bien heureux; car on peut écrire librement pour la défenſe des philoſophes, contre les invectives de ceux qui ne le ſont pas.

Quand on a le malheur d'être dans un pays de perſécution et de ſervitude, au milieu d'une nation eſclave et moutonnière, on eſt bien heureux qu'il y ait dans un pays libre des philoſophes qui puiſſent élever la voix.

Quand les philoſophes perſécutés auront lu l'apologie écrite en leur faveur par le philoſophe libre, ils remercieront DIEU et l'auteur.

Voilà, mon cher philoſophe, ma réponſe à une petite feuille que je viens de recevoir de Genève (*). Ne ſauriez-vous point par haſard qui m'a fait ce préſent-là? Ce ne ſaurait être vous, car depuis quatre jours tout le monde veut ici que vous ſoyez mort; on vous déſignait même, à quatre lieues d'ici, l'ancien évêque de Limoges pour ſucceſſeur;

(*) Les *Quand*, volume de *Facéties*.

votre éloge aurait été fait par un prêtre, et cela eût été plaisant; j'aime pourtant mieux ne pas entendre votre éloge sitôt, dût-il être fait par le frère *Berthier* ou par M. de *Pompignan*. 1760.

Il faudrait imprimer, à la suite du discours de notre nouveau confrère, une épître que je viens de recevoir du roi de Prusse contre les fanatiques; les dévots, les jésuites et notre saint-père le pape y sont bien traités. Adieu, mon cher et grand philosophe; vivez long-temps, et portez-vous bien, tout mort que vous êtes.

P. S. Il ne manquait plus à la philosophie que le coup de pied de l'âne. On va jouer sur le théâtre de la comédie française une pièce intitulée : *Les philosophes modernes*. *Préville* doit y marcher à quatre pattes pour représenter *Rousseau*. Cette pièce est fort protégée. Versailles la trouve admirable.

1760.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'avril.

MON cher et digne philoſophe, j'avoue que je ne ſuis pas mort, mais je ne peux pas dire que je ſois en vie; *Berthier* ſe porte bien, et je ſuis malade; *Abraham Chaumeix* digère, et je ne digère point : auſſi ma main ne vous écrit pas, mais mon cœur vous écrit; il vous dit qu'il eſt ſenſiblement affligé de voir les fanatiques réunis pour accabler les philoſophes, tandis que les philoſophes diviſés ſe laiſſent tranquillement égorger les uns après les autres. C'eſt grand dommage que *Jean-Jacques* ſe ſoit mis tout nu dans le tonneau de *Diogène;* c'eſt le sûr moyen d'être mangé des mouches. Eſt-il poſſible qu'on laiſſe jouer cette farce impudente dont on nous menace? c'eſt ainſi qu'on s'y prit pour perdre *Socrate.* Je ne crois pas que la comédie des nuées approche des opéra comiques de la foire. Je crois *Favart* et *Vadé* fort ſupérieurs au *Gilles* d'Athènes, quoi qu'en diſe madame *Dacier;* mais enfin ce fut par là que les prêtres commencèrent à préparer la ruine des ſages. La perſécution

perſécution éclate de tous côtés dans Paris; les janſéniſtes et les jéſuites ſe joignent pour égorger la raiſon, et ſe battent entre eux pour les dépouilles. Je vous avoue que je ſuis auſſi en colère contre les philoſophes qui ſe laiſſent faire que contre les marauds qui les oppriment. Puiſque je ſuis en train de me fâcher, je paſſe à *Luc;* il fait le plongeon, il déſavoue ſes œuvres, il les fait imprimer tronquées; cela eſt bien plat, quand on a cent mille hommes; mais cet homme-là ſera toujours incompréhenſible. Il m'envoie tous les huit jours des paquets les plus outre-cuidans, les plus terribles de vers et de proſe; des choſes à faire coffrer le receveur, ſi le receveur était à Paris; et il ne m'envoie point l'épître qu'il vous a adreſſée, qui eſt, dit-on, ſon meilleur ouvrage. Il ne ſait pas trop ce qu'il veut, et ſait encore moins ce qu'il deviendra; il ſerait bien à ſouhaiter qu'il ſe mît à devenir ſage; il eût été le plus heureux des hommes, s'il avait voulu; et il valait cent fois mieux être le protecteur de la philoſophie que le perturbateur de l'Europe. Il a manqué une belle vocation; vous devriez bien lui en dire deux mots, vous qui ſavez écrire, et qui oſez écrire. Il eſt très-faux que l'abbé de *Prades* l'ait trahi: il écrivait ſeulement au miniſtre de France pour avoir la permiſſion 1760.

1760. de faire un voyage en France, et cela dans un temps où nous n'étions pas en guerre avec le Brandebourg. S'il avait en effet tramé une trahiſon contre ſon bienfaiteur, ſoyez très-perſuadé qu'on ne ſe ſerait pas borné à lui donner un appartement dans la citadelle de Magdebourg. Vous ſavez que d'*Arget* a mieux aimé un petit emploi ſubalterne à Paris que deux mille écus de gages, et le magnifique titre de ſecrétaire. *Algarotti* a préféré ſa liberté à trois mille écus de gages, je dis trois mille écus d'Empire. Vous ſavez que *Chazot* a pris le même parti ; vous ſavez que *Maupertuis*, pour s'étourdir, s'était mis à boire de l'eau de vie, et en eſt mort ; vous ſavez bien d'autres choſes ; vous ſavez ſurtout que vous n'avez une penſion de cinquante louis que comme un hameçon. Faites vos réflexions ſur tout cela. Je me fie à votre probité, et je veux avoir votre amitié. Mandez-moi, je vous en prie, à quoi en eſt la perſécution contre les ſeuls hommes qui puiſſent éclairer le genre-humain. N'imitez pas le pareſſeux *Diderot ;* conſacrez une demi-heure de temps à me mettre un peu au fait. On prétend que la cabale dit : *Oportet Diderot mori pro populo.*

Le *Dictionnaire encyclopédique* continue-t-il ? ſera-t-il défiguré et avili par de lâches complaiſances pour des fanatiques, ou bien ſera-t-on

aſſez hardi pour dire des vérités dangereuſes? eſt-il vrai que de cet ouvrage immenſe, et de douze ans de travaux, il reviendra vingt-cinq mille francs à *Diderot*, tandis que ceux qui fourniſſent du pain à nos armées gagnent vingt mille francs par jour? voyez-vous *Helvétius?* connaiſſez-vous *Saurin?* qui eſt l'auteur de la farce contre les philoſophes? qui ſont les faquins de grands ſeigneurs et les vieilles catins dévotes de la cour qui la protégent? Ecrivez-moi par la poſte, et mettez hardiment : *A Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, au château de Ferney, par Genève;* car c'eſt à Ferney que je vais demeurer dans quelques ſemaines. Nous avons Tourney pour jouer la comédie, et les Délices ſont la troiſième corde à notre arc. Il faut toujours que les philoſophes aient deux ou trois trous ſous terre, contre les chiens qui courent après eux. Je vous avertis encore qu'on n'ouvre point mes lettres, et que quand on les ouvrirait, il n'y a rien à craindre du miniſtre des affaires étrangères, qui mépriſe autant que nous le fanatiſme moliniſte, le fanatiſme janſéniſte, et le fanatiſme parlementaire. Je m'unis à vous en *Socrate*, en *Confucius*, en *Lucrèce*, en *Cicéron* et en tous les autres apôtres; et j'embraſſe vos frères, s'il y en a, et ſi vous vivez avec eux. 1760.

1760.

LETTRE LXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mai.

MON cher et grand philoſophe, je ſatisfais, autant qu'il eſt en moi, aux queſtions que vous me faites. La pièce contre les philoſophes a été jouée vendredi pour la première fois, et hier pour la troiſième, et juſqu'ici avec beaucoup d'affluence. On dit (car je ne l'ai point vue et ne la verrai point) qu'elle n'eſt pas mal écrite, ſurtout dans le premier acte; que du reſte il n'y a ni conduite ni invention. Nous n'y ſommes attaqués *perſonnellement* ni l'un ni l'autre. Les ſeuls maltraités ſont *Helvétius*, *Diderot*, *Rouſſeau*, *Duclos*, madame *Geoffrin* et mademoiſelle *Clairon*, qui a tonné contre cette infamie. Il me paraît en général que les honnêtes gens en ſont indignés. Juſqu'à préſent la pièce n'a été applaudie que par des gens payés, preſque tous les billets de parterre ayant été donnés. Le premier jour, entre autres, il y en avait quatre cents cinquante de donnés, et malgré cela le peu de ſpectateurs libres qui reſtaient,

furent révoltés au point qu'à la ſeconde repréſentation on a été obligé de retrancher plus de cinquante vers. Le but de cette pièce eſt de repréſenter les philoſophes, non comme des gens ridicules, mais comme des gens de ſac et de corde, ſans principe et ſans mœurs; et c'eſt M. *Paliſſot*, m..... de ſa femme et banqueroutier, qui leur fait cette leçon. 1760.

Les protecteurs femelles (déclarés) de cette pièce ſont meſdames.....; ainſi la pièce a pour elle des *catins* en fonction et des *catins* honoraires; en hommes, il n'y a juſqu'ici de protecteur déclaré que maître *Aliboron* dit *Fréron*, de l'académie d'Angers; mais il n'eſt certainement que ſous-protecteur, et l'atrocité de la pièce eſt telle qu'elle ne peut avoir été jouée ſans protecteurs puiſſans. On en nomme pluſieurs qui tous la déſavouent. Les ſeuls qui ſoient un peu plus francs, ſont meſſieurs les gens du roi, *Séguier* et *Joli de Fleuri*, auteurs de ce beau réquiſitoire contre l'*Encyclopédie*. M. *Séguier* a dit, en plein foyer, qu'ils avaient lu la pièce, et qu'ils n'y avaient rien trouvé de répréhenſible. Voilà, mon cher philoſophe, ce que je ſais ſur ce ſujet. Vous êtes indigné, dites-vous, que les philoſophes ſe laiſſent égorger; vous en parlez bien à votre aiſe; et que voulez-vous qu'ils faſſent? écriront-ils contre *Paliſſot?* en vaut-il

1760. la peine ? contre des femmes, contre des gens puiſſans et inconnus qui protégent la pièce et qui le nient ? C'eſt à vous, mon cher maître, qui êtes à la tête des lettres, qui avez ſi bien mérité de la philoſophie, et ſur qui la pièce tombe plus peut-être que ſur perſonne; c'eſt à vous, qui n'avez rien à craindre, à venger l'honneur des gens de lettres outragés. Vous en avez un moyen bien sûr et bien facile; c'eſt de retirer des mains des comédiens votre pièce qu'on répète actuellement, et de leur déclarer que vous ne voulez pas être joué ſur le théâtre où l'on vient de mettre de pareilles infamies. Tous les gens de lettres vous en ſauront gré, et vous regarderont comme leur digne chef. Si vous daignez m'en croire, vous ſuivrez ce conſeil. Je ſuis ſur les lieux, et mieux à portée que vous de juger de l'effet que cette démarche produira.

Il eſt vrai que l'épître que le roi de Pruſſe m'a adreſſée eſt peut-être ce qu'il a fait de mieux. Je viens d'en recevoir encore un autre papier intitulé : *Relation de Phihihu, émiſſaire de l'empereur de la Chine.* C'eſt une ſatire violente des prêtres. Je ne ſais ce qu'il deviendra, et moi auſſi; mais ſi la philoſophie n'a pas en lui un protecteur, ce ſera grand dommage.

Je ne connais que légérement *Helvétius;*

mais je ne puis m'empêcher d'être indigné de la barbarie avec laquelle on le traite. A l'égard de *Saurin*, je le vois plus ſouvent ; c'eſt un homme d'un eſprit plus juſte que chaud : ſa pièce de Spartacus a, ce me ſemble, de beaux endroits. 1760.

J'ignore abſolument quel ſera le ſort de l'*Encyclopédie*. J'ai donné preſque entièrement aux libraires ma partie mathématique, à l'exception des deux dernières lettres ; du reſte, je ne me mêle et ne me mêlerai de rien. On grave actuellement les planches qu'apparemment la ſorbonne et le parlement ne condamneront pas, et dont on aura un volume cette année.

Voilà, mon cher philoſophe, le triſte état de la philoſophie, que milord *Shaftesbury* appellerait bien aujourd'hui *poor lady*. Vous voyez combien elle eſt malade ; elle n'a de recours qu'en vous ; elle attend avec impatience et avec confiance ce que vous voudrez bien faire pour elle. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

1760.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Tourney, 26 de mai.

MON cher et grand philoſophe, j'ai ſuivi vos conſeils; j'ai retiré ma pièce; je n'ai pas voulu que les comédiens jouaſſent quelque choſe de moi, immédiatement après avoir déshonoré la nation. Comme je ne donnais mon très-faible drame (*) ni par vaine gloire ni par intérêt, et que j'abandonne tout aux comédiens, je ne perds rien à mon ſacrifice.

Je n'ai point vu la pièce contre les philoſophes; j'en ignore juſqu'au titre. Il pleut des monoſyllabes. On m'a envoyé les *Que*, on m'a promis les *Oui*, les *Non*, les *Pour*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Si*. Il eſt très-bon de rire aux dépens des faquins qui font les importans, et des abſurdes feſeurs de réquiſitoires; je crois que chacun aura ſon tour.

On parle d'une comédie de *Hume*, à la tête de laquelle on vous appelle par votre nom. (**)

Pourriez-vous me rendre un petit ſervice? J'ai fait jadis des Elémens de *Newton*: ils ſe

(*) La tragédie de Tancrède.

(**) L'Ecoſſaiſe.

trouvent

trouvent dans l'édition des *Cramer*; je les ai fait examiner avec ſoin. On trouve que je ne me ſuis pas mépris : pourrai-je les faire approuver par l'académie des ſciences ? comment faut-il s'y prendre ? 1760.

Mettez-moi un peu au fait des ſottiſes courantes; je tâcherai de les peindre; cela m'amuſe quand je digère mal. Vous devriez venir nous voir; les *Cramer* imprimeraient tout ce que vous voudriez; et à l'égard des plats ſociniens honteux, vous les recevriez dans votre antichambre, comme de raiſon.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, ainſi fait madame *Denis*.

J'apprends que demoiſelle *Clairon* eſt malade : cela concourt à la ſouſtraction de ma pauvreté tragique; mais je ne veux pas que cela m'en ôte l'honneur.

1760.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 de juin.

MON cher philoſophe et mon maître, les *Si*, les *Pourquoi* ſont bien vigoureux; les remarques ſur la *Prière du déiſte* fines et juſtes; cela reſtera : on pourrait y joindre les *Que*, les *Oui*, les *Non*, parce qu'ils ſont plaiſans, et qu'il faut rire. On a oublié le cadavre ſur lequel on vient de faire toutes ces expériences, et les expériences ſubſiſteront.

La Viſion eſt bien; mais c'eſt un grand malheur et une grande imprudence d'avoir mêlé, dans cette plaiſanterie, madame la princeſſe de *R***. J'en ſuis déſeſpéré, ce trait a révolté. Il n'eſt pas permis d'inſulter à une mourante, et le duc de *Choiſeul* doit être irrité. On ne pouvait faire une faute plus dangereuſe; j'en crains les ſuites pour la bonne cauſe. On a mis en priſon *Robin-mouton* du palais royal (*); cela peut aller loin : cette ſeule pierre d'achoppement peut renverſer tout l'édifice des fidelles.

(*) Le libraire *Robin*.

Paliſſot m'a écrit, en m'envoyant ſa pièce —— J'ai prié M. d'*Argental* de vouloir bien lui 1760. faire paſſer ma réponſe, et d'en faire tirer copie, *ne varietur*. Je lui dis dans cette réponſe que je regarde les encyclopédiſtes comme mes maîtres, &c. Sa lettre porte qu'il n'a fait ſa comédie que pour venger meſdames de *R*..... et de *la M*.... d'un libelle inſolent de *Diderot* contre elles, libelle avoué par *Diderot*. Je lui dis que je n'en crois rien; je lui dis qu'on doit éclaircir cette calomnie; et voilà que dans *la Viſion* on inſulte madame la princeſſe de *R*.... : cela eſt déſeſpérant. Je ne peux plus rire; je ſuis réellement très-affligé. Dès que la préface ou poſt-face de la comédie des Philoſophes parut, je fus indigné. J'écrivis à *Thiriot;* je le priai de vous parler, et de chercher le malheureux libelle de la *Vie heureuſe* du malheureux *la Métrie*, qu'on veut imputer à des philoſophes. La cour ne ſait pas d'où ſont tirés ces paſſages ſcandaleux, et les attribuera aux frères, et dira, *Paliſſot eſt le vengeur des mœurs*, et on coffrera les frères, et on aura les philoſophes en horreur.

O frères! ſoyez donc unis; *fratrum quoque gratia rara eſt.*

Mandez-moi, je vous en ſupplie, où l'on en eſt. On fera, ſans doute, un recueil des pièces du procès. Serait-il mal à propos de

1760. mettre à la tête une belle préface, dans laquelle on verrait un parallèle des mœurs, de la ſcience, des travaux, de la vie des frères, de leurs belles et bonnes actions, et des infamies de leurs adverſaires? Mais, ô frères! ſoyez unis.

Quand je vous écrivis, en beau ſtyle académique, je m'en...., et que vous me répondîtes, en beau ſtyle académique, que vous vous en...., c'eſt que je riais comme un fou d'un ouvrage de quatre cents vers (*), fait il y a quelque temps, où *Fréron*, et *Pompignan*, et *Chaumeix* jouent un beau rôle. On dit que ce poëme eſt imprimé. Il eſt, je crois, de feu *Vadé*, dédié à maître *Abraham;* et maître *Joli* eſt prié de le faire brûler. La *Paliſſoterie* eſt venue ſur ces entrefaites; et j'ai dit, ah! *Vadé*, pourquoi êtes-vous mort avant la *Paliſſoterie?*

Et alors on m'envoyait de mauvais *Quand* et de mauvais *Pourquoi* contre moi, et je diſais je m'en.... en ſtyle académique.

Et dites au diacre *Thiriot* qu'il perſévère dans ſon zèle, et qu'il m'envoye toutes les pièces des fidelles, et toutes celles des fanatiques, et des hypocrites ennemis de la raiſon. Et ſoyez unis en *Epicure*, en *Confucius*, en *Socrate* et en *Epictète;* et venez aux Délices qui ſont devenues l'endroit de la terre qui

(*) Le pauvre Diable.

reſſemble le plus à Eden, et où l'on ſe ..... de maître *Joli* et de maître *Chaumeix*. Cependant mon ancien diſciple-roi eſt un peu follet, et je le lui ai écrit, et il n'en eſt pas diſconvenu. DIEU vous comble toujours de ſes grâces! et vivez indépendant, et aimez-moi. 1760.

LETTRE LXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 de juin.

MON cher et illuſtre maître, 1°. ce n'eſt pas tout d'être *mourante*, il faut encore n'être pas vipère. Vous ignorez ſans doute avec quelle fureur et quel ſcandale madame de *R*.... a cabalé pour faire jouer la pièce de *Paliſſot*; vous ignorez qu'elle a empêché qu'on ne jouât votre tragédie, que les comédiens voulaient repréſenter avant *les Philoſophes*, eſpérant par là gagner de l'argent et du temps, et fuir ou éloigner la honte dont ils ſont couverts; vous ignorez qu'elle s'eſt fait porter à la première repréſentation, toute *mourante* qu'elle eſt, et qu'elle fut obligée, tant elle était malade ce jour-là, de ſortir avant la

1760. fin du premier acte. Quand on eſt atroce et méchante à ce point, on ne mérite, ce me ſemble, aucune pitié, eût-on.... avec DIEU le père et ſon fils.

2°. Cette méchante femme d'ailleurs a été ménagée dans *la Viſion :* on dit, il eſt vrai, qu'elle eſt bien malade, mais cela ne lui fait aucun tort ; et ſi c'eſt-là un crime, j'ai grand'peur pour celui qui imprimera ſes billets d'enterrement ; car puiſqu'il n'eſt pas permis de dire qu'elle ſe meurt, il le ſera encore moins de dire qu'elle eſt morte.

3°. Il eſt très-vrai qu'on a arrêté *Robin-mouton* du palais royal.

> Ils m'ont pris ce pauvre Robin,
> Robin-mouton qui par la ville
> *Vendait tout* pour un peu de pain, &c.

Mais ſoyez sûr que madame de *R*.... n'en eſt pas la cauſe. Ceux qui perſécutent les philoſophes ne ſe ſoucient guère ni de DIEU ni d'elle ; mais ils ſont au déſeſpoir d'être démaſqués ; *hinc iræ*, *hinc lacrymæ*. Ils croyaient qu'on ſerait la dupe de leurs *cachoteries*, et ils ſe voient l'objet des cris et de la haine publique. Je ne vous en dis pas davantage ; mais ſouvenez-vous de ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre que vos *amis* l'étaient

encore plus de *Paliſſot*, et reliſez *la Viſion* dans cette idée, vous verrez clair. 1760.

4°. Il eſt très-vrai que la perſécution eſt plus grande que jamais. On vient d'arrêter et de mettre à la baſtille un abbé *Morellet*, *Morlet* ou *Mords-les*, qu'on accuſe ou qu'on ſoupçonne d'avoir fait cette *Viſion*, item d'avoir fait les *Si* et les *Pourquoi*, item les notes ſur la *Prière du déiſte*. Je ne ſais ce qui en eſt; mais je ſais ſeulement que c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, que je vous avais adreſſé il y a un an à Genève, et qui ne vous y trouva pas : au reſte, il eſt traité à la baſtille avec beaucoup d'égards et de ménagemens. Tout Paris crie, tout Paris s'intéreſſe pour lui. Il y a apparence que ſa captivité ne ſera ni longue ni fâcheuſe, et il lui reſtera la gloire d'avoir vengé la philoſophie contre les *Paliſſots* mâles et femelles, contre les *Paliſſots* de Nancy et ceux de Verſailles.

5°. *Paliſſot* ſe vante d'avoir reçu de vous une lettre pleine d'éloges; il va, dit-il, la faire imprimer. M. d'*Argental* ſera à portée de lui donner le démenti.

6°. Il vous mande qu'il a voulu venger meſdames de *R*..... et de *la M*.... C'eſt un menſonge impudent; car depuis deux ans il eſt brouillé avec madame de *la M*...., et il

1760. en tient les propos les plus insolens et les plus infames. Elle ne l'ignore pas, non plus que M. d'*Ayen*, et tous deux ont regardé sa pièce comme une infamie.

7°. Je ne crois pas plus que vous que *Diderot* ait jamais rien écrit contre ces deux femmes ; ce qui est certain, c'est que personne n'avait plus à s'en plaindre que moi, et qu'assurément je n'ai rien écrit contre elles. Mais quand *Diderot* aurait été coupable, fallait-il, pour venger madame de *R....*, attaquer *Helvétius* et tous les encyclopédistes qui ne lui avaient fait aucun mal ?

8°. J'ai grande envie de voir le petit poëme dont vous me parlez. Je suis certain que *feu Vadé* a des héritiers auprès de Genève. Vous devriez bien vous adresser à eux pour me faire parvenir ce poëme ; mais s'il n'y a rien sur la pièce des *philosophes*, on ne sera pas content de *feu Vadé*.

9°. C'est très-bien fait au chef de recommander l'union aux frères ; mais il faut que le chef reste à leur tête, et il ne faut pas que la crainte d'humilier des poissons protégés l'empêche de parler haut pour la bonne cause, sauf à ménager, s'il le veut, les protecteurs qui au fond regardent leurs protégés comme des poissons.

10°. Avez-vous lu le mémoire de *Pompignan?*

Il faut qu'il ſoit bien mécontent de l'académie, car il ne lui en a pas envoyé d'exemplaire, quoiqu'il l'ait envoyé par-tout. Pour répondre à ce qu'il dit ſur *ſa naiſſance*, on vient, dit-on, de faire imprimer ſa généalogie qui remonte, par une filiation non interrompue, depuis lui juſqu'à ſon père. 1760.

11°. Tout mis en balance, le meilleur parti eſt toujours de finir par la phraſe académique, *je m'en....;* c'eſt auſſi ce que je fais de tout mon cœur. Les ſottiſes des hommes méritent qu'on en rie, et non pas qu'on s'en fâche.

Adieu, mon cher et grand philoſophe; j'attends votre catéchiſme newtonien, et je ne vous ferai pas attendre dès que je l'aurai.

1760.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de juin.

MA couſine *Vadé* me mande qu'elle a recouvré cet ouvrage moral depuis trois mois, et que notre couſin *Vadé* étant mort au commencement de 1758, il ne pouvait parler de ce qui ſe paſſe en 1760; mais il en parlera par voie de *proſopopée*.

Je n'ai point vu le mémoire de *Pompignan*. *Thiriot* m'abandonne, tirez-lui les oreilles.

Mons *Paliſſot* dit que je l'approuve. Qu'on aille chez M. d'*Argental*, il montrera ma lettre à lui adreſſée, en réponſe de la comédie d'*Ariſtophane*, reliée en marroquin du Levant. Je ne puis publier cette lettre ſans la permiſſion de M. d'*Argental* : elle eſt naïve. Je pleure ſur l'abbé *Morellet* et ſur Jéruſalem. O mon aimable, et gai, et ferme, et profond philoſophe! il faut.... feſtoyer les dames et les reſpecter.

N'aurons-nous point l'hiſtoire de la perſécution contre les philoſophes, un réſumé des âneries de maître *Joli*, un détail des efforts de la cabale, un catalogue des calomnies, le

tout avec les preuves ? Ce ſerait-là le coup de foudre, *interim ridendum*. Oui, ſans doute, le ſeigneur, le miniſtre dont il eſt queſtion, a protégé *Paliſſot* et *Fréron*, et il me l'a mandé, et il les abandonnait, et il n'eſt pas homme à perſécuter perſonne, et il penſe comme il faut, quoique *prædicaverit cum Freronio in collegio Clari-montis*, et quoique *Paliſſot* ſoit le fils de ſon homme d'affaires ; mais l'inſulte faite à ſon amie mourante eſt le tombeau ouvert pour les frères. Ah, pauvres frères ! les premiers fidelles ſe conduiſaient mieux que vous. Patience, ne nous décourageons point ; DIEU nous aidera, ſi nous ſommes unis et gais. *Hérault* diſait un jour à un des frères : *Vous ne détruirez pas la religion chrétienne.* — *C'eſt ce que nous verrons*, dit l'autre. 1760.

1760.

LETTRE LXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de juin.

JE voudrais que *Thiriot* m'envoyât les nouveautés, et ſurtout le mémoire de M. *le Franc de Pompignan*, natif de Montauban; et *Thiriot* m'abandonne.

Je voudrais avoir perdu toutes mes vaches, et qu'on n'eût pas mêlé madame de *R*..... dans *la Viſion*, parce que c'eſt un coup terrible à la bonne cauſe, parce que tous les amis de cette dame lui cachaient ſon état, parce que le prophète lui a appris ce qu'elle ignorait, et lui a dit *morte morieris;* parce que c'eſt avancer ſa mort; parce qu'elle n'avait d'autre tort que de protéger une pièce dont elle ne ſentait pas les conſéquences, parce qu'elle n'avait jamais perſécuté aucun philoſophe, parce que cette cruauté de lui avoir appris qu'elle ſe meurt, eſt ce qui a ulcéré M. le duc de *Choiſeul;* parce que je le ſais, et je le ſais, parce qu'il me l'a écrit; et je vous le confie, et vous n'en direz rien.

Je voudrais que mon couſin *Vadé* eût pu parler de la querelle préſente; mais, comme

il eſt mort deux ans auparavant, et qu'il n'était pas prophète, il ne pouvait avoir une viſion. 1760.

Je voudrais voir, après ces déluges de plaiſanteries et de ſarcaſmes, quelque ouvrage ſérieux, et qui pourtant ſe fît lire, où les philoſophes fuſſent pleinement juſtifiés et l'*inf*... confondue.

Je voudrais que les philoſophes puſſent faire un corps d'initiés, et je mourrais content.

Je voudrais pouvoir vous envoyer une ſeconde réponſe que je viens de faire à une ſeconde lettre de *Paliſſot*, réponſe qui paſſe par M. d'*Argental*, réponſe dans laquelle je lui prouve qu'il a déféré et calomnié le chevalier de *Jaucourt*, ce qu'il me niait; qu'il a confondu *la Métrie* avec les philoſophes, qu'il a falſifié les paſſages de l'*Encyclopédie*, &c. Je lui parle paternellement; je lui fais un tableau du bien que l'*Encyclopédie* feſait à la France; puis vient un *Abraham Chaumeix* qui fournit des mémoires abſurdes à maître *Joly de Fleuri*, frère de l'intendant de ma province. *Joly* croit *Chaumeix*, le parlement croit *Joly*: on perſécute, et c'eſt dans ces circonſtances que vous venez percer, vous *Paliſſot*, des gens qu'on a garrottés! vous les calomniez! Votre feuille peut être lue de la reine et des princes qui liſent volontiers une feuille, et qui ne

1760. confronteront point ſept volumes in-folio, &c. Vous faites donc un très-grand mal. Qu'y a-t-il à faire? votre pièce a réuſſi; il faut ajouter à ce ſuccès la gloire de vous rétracter. Il n'en fera rien, et alors j'aurai l'honneur de vous envoyer ma lettre : je la crois hardie et ſage; nous verrons ſi M. d'*Argental* la trouvera telle.

Je voudrais ſavoir quel eſt l'ouvrage auquel vous vous occupez. On dit qu'il eſt admirable; je le crois; il n'y a que vous qui écriviez toujours bien, et *Diderot* parfois; pour moi, je ne fais plus que des coïonneries. Je voudrais vous voir avant de mourir. Je voudrais que *Rouſſeau* ne fût pas tout-à-fait fou, mais il l'eſt. Il m'a écrit une lettre pour laquelle il faut le baigner, et lui donner des bouillons rafraîchiſſans.

Je voudrais que vous écraſaſſiez l'*inf...*; c'eſt-là le grand point. Il faut la réduire à l'état où elle eſt en Angleterre, et vous en viendrez à bout, ſi vous voulez : c'eſt le plus grand ſervice qu'on puiſſe rendre au genre-humain. Vous penſez bien que je ne parle que de la ſuperſtition; car pour la religion, je l'aime et la reſpecte comme vous.

Adieu, mon grand-homme; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE LXVIII. 1760.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de juillet.

MON cher philoſophe, j'ai la vanité de croire que vous avez la même idée que moi. Vous voulez que *Diderot* entre à l'académie, vous le voulez, et il faut en venir à bout. Ne croyez point du tout que M. le duc de *Choiſeul* vous barre; je vous le répète, je ne vous trompe pas; il ſe fera un mérite de vous ſervir, vous et les penſeurs. Quoi! vous imaginez qu'il vous en veut, parce qu'il a donné du pain à *Paliſſot*, fils de ſon homme d'affaires, et qu'il a ſouffert, dans ſon antichambre, ſon ancien préfet *Fréron*. Il a laiſſé jouer la *Paliſſoterie* pour rire, pour complaire à l'extravagance d'une pauvre malade. Je vous jure que, ſi cette malade était morte le jour de la repréſentation, jamais l'auteur de *la Viſion* n'eût été à la baſtille : d'ailleurs il abandonne *Paliſſot* aux coups de bâton, ſi quelqu'un veut prendre la peine de lui en donner. Il y a très-grande apparence qu'il protégera *Diderot*. Il ne ſera pas difficile d'avoir pour nous madame de *Pompadour ;* l'évêque d'Orléans ne parlera

1760. pas contre lui, comme eût fait le mage *Yebor* qui ſignait toujours *l'âne évêque de Mirepoix*, au lieu de ſigner *l'anc.*; il croyait mettre l'abréviation d'ancien, et il ſignait ſon nom tout au long.

En un mot, il faut mettre *Diderot* à l'académie; c'eſt la plus belle vengeance qu'on puiſſe tirer de la pièce contre les philoſophes. L'académie eſt indignée contre *le Franc de Pompignan*; elle lui donnera, avec plaiſir, ce ſoufflet à tour de bras. Je ferai un feu de joie lorſque *Diderot* ſera nommé, et je l'allumerai avec le réquiſitoire de *Joly de Fleuri*, et le déclamatoire de *le Franc de Pompignan*. Ah, qu'il ſerait doux de recevoir à la fois *Diderot* et *Helvétius!* mais notre ſiècle n'eſt pas digne d'un ſi grand coup. Bonſoir, ame ferme que j'aime.

J'ai depuis ſix mois une envie de rire qui ne me quitte point. Ne pourrais-je avoir quelques anecdotes ſur *Gauchat*, *Moreau*, *Chaumeix*, *Hayer*, *Trublet*, et leurs complices?

LETTRE

LETTRE LXIX. 1760.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 18 de juillet.

Vous me paraiſſez perſuadé, mon cher et grand philoſophe, que je me trompe dans les jugemens que je porte de certaines perſonnes; je ſuis perſuadé, moi, que vous vous trompez ſur ces mêmes gens; il ne reſte plus qu'à ſavoir qui de nous deux a raiſon; et vous m'avouerez du moins qu'il y a à parier pour celui qui voit les choſes de près contre celui qui ne les voit que de cent lieues.

Quoi qu'il en ſoit, vous pouvez rendre un grand ſervice à la philoſophie, en intercédant auprès de M. de *Choiſeul* pour le pauvre abbé *Morellet*. Il y a quinze jours que madame de *R*..... eſt morte, et il y a ſix ſemaines qu'il eſt à la baſtille : il me ſemble qu'il eſt aſſez puni.

J'aurais plus d'envie que vous de voir *Diderot* à l'académie. Je ſens tout le bien qui en réſulterait pour la cauſe commune; mais cela eſt plus impoſſible que vous ne pouvez l'imaginer. Les perſonnes dont vous me parlez

1760. le ſerviraient peut-être, mais très-mollement, et les dévots crieraient, et l'emporteraient. Mon cher philoſophe, il n'y a plus d'autre parti à prendre que de pleurer ſur les ruines de Jéruſalem, à moins qu'on n'aime mieux en rire comme vous, et finir tous les ſoirs, en ſe couchant, par la phraſe académique : c'eſt-là le plus ſage parti.

Pour moi, j'attends la paix avec impatience, non pour me mettre au ſervice de qui que ce ſoit (n'ayez pas peur que je faſſe cette ſottiſe), mais pour éloigner mes yeux de tout ce que je vois. Je vous embraſſe.

LETTRE LXX. 1760.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juillet.

Je vous demande pardon, mon très-cher philoſophe ; tout grand-homme que vous êtes, c'eſt vous qui vous trompez, c'eſt vous qui êtes éloigné, et c'eſt moi qui ſuis réellement ſur les lieux. Il y a plus d'un an que la perſonne dont vous me parlez daigne m'écrire aſſez ſouvent avec beaucoup de bonté et un peu de confiance ; je crois même avoir mérité l'une et l'autre par mon attachement, par ma conduite et par quelques petits ſervices que le haſard, qui fait tout, m'a mis à portée de rendre. Je ſuis sûr, autant qu'on peut l'être, que cette perſonne penſe très-noblement ; la manière dont elle en a uſé envers *Marmontel* en eſt une preuve évidente. C'eſt peut-être avoir agi en trop grand ſeigneur que d'avoir protégé *Paliſſot* et ſa pièce, ſans conſidérer qu'en cela il feſait tort à des perſonnes très-eſtimables. C'eſt un malheur attaché à la grandeur de regarder les affaires des particuliers comme des querelles de chiens qui ſe mordent dans la rue.

1760. Il avait donné à *Paliſſot* de quoi avoir du pain, parce que *Paliſſot* eſt le fils de ſon homme d'affaires; mais ayant depuis connu l'homme, il m'a mandé ces propres mots (que je vous ſupplie pourtant de tenir ſecrets) : *On peut donner des coups de bâton à Paliſſot, je le trouverai fort bon.*

Il doit donc vous être moralement démontré (ſuppoſé qu'il y ait des démonſtrations morales) que ce miniſtre, véritablement grand ſeigneur, aurait plus protégé les lettres que M. d'*Argenſon.*

Je vous l'ai déjà dit, je vous le répète, ſix lignes très-imprudentes de *la Viſion* ont tout gâté. On en a parlé au roi; il était déjà indigné contre la témérité attribuée à *Marmontel*, d'avoir inſulté M. le duc d'*Aumont.* L'outrage fait à madame la princeſſe de *R*..... a augmenté ſon indignation, et peut lui faire regarder les gens de lettres comme des hommes ſans frein, qui ne reſpectent aucune bienſéance.

Voilà, mon cher ami, l'exacte vérité. Je doute fort que madame la ducheſſe de *Luxembourg* demande la grâce de l'abbé *Morellet*, lorſque la cendre de ſa fille eſt encore chaude; et quand elle la demanderait, elle ne l'obtiendrait peut-être pas plus que *la claſſe* du parlement de Paris n'a obtenu le rappel des exilés de *la claſſe* de Beſançon. Cependant, il faut

tout tenter; et ſi *Jean-Jacques* n'a pu diſpoſer madame de *Luxembourg* à parler fortement, j'écrirai fortement, moi chétif; les petits réuſſiſſent quelquefois en donnant de bonnes raiſons; je ſaurai du moins préciſément ce qu'on peut eſpérer ſur l'abbé *Morellet*; c'eſt un devoir de tout homme de lettres de faire ce qu'il pourra pour le ſervir. 1760.

L'admiſſion de M. *Diderot* à l'académie ne me paraît point du tout impoſſible; mais ſi elle eſt impoſſible, il la faut tenter. Je regarde cette tentative, tout infructueuſe qu'elle peut être, comme un coup eſſentiel. Je voudrais qu'au temps de l'élection il fît ſes viſites, non pas comme demandant la place préciſément, mais comme eſpérant la première vacante, quand ſes principes et ſa conduite ſeront mieux connus. Je voudrais que dans ces viſites il déſarmât les dévots et ameutât les ſages. Il dirait en public qu'il ne prétend rien; il aurait au moins une douzaine de voix, ce ſerait un triomphe préliminaire. Il y a plus; il ſe peut que madame de *Pompadour* le ſoutienne, qu'elle s'en faſſe un mérite et un honneur, qu'elle déſabuſe le roi ſur ſon compte, et qu'elle ſe plaiſe à confondre une cabale qu'elle mépriſe.

Je ſuis encore aſſez impudent pour en écrire à madame de *Pompadour*, ſi vous le jugez à

1760. propos ; et elle eſt femme à me dire ce qu'elle peut et ce qu'elle veut.

C'eſt donc à vous, mon cher philoſophe, à préparer les voies, à être le vrai protecteur de la philoſophie. Mettez-vous deux ou trois académiciens enſemble, prenez la choſe à cœur; ſi vous ne pouvez pas obtenir la majorité des voix, obtenez-en aſſez pour faire voir qu'un philoſophe n'eſt point incapable d'être de l'académie dont vous êtes. Il faudrait après cela le faire entrer dans celle des ſciences.

Le couſin *Vadé*, le ſieur *Aletof*, le père de la doctrine chrétienne, n'ont rien à ſe reprocher; ils ont fait humainement tout ce qu'ils ont pu pour rendre les ennemis de la raiſon ridicules ; c'eſt à vous à rendre la raiſon reſpectable. Tâchez, je vous en conjure, d'être de mon avis ſur la démarche que je vous propoſe; vous la ferez avec prudence; elle ne peut faire aucun mal, et elle fera beaucoup de bien.

Serait-il poſſible que cinq ou ſix hommes de mérite qui s'entendront, ne réuſſiſſent pas après les exemples que nous avons de douze faquins qui ont réuſſi? Il me ſemble que le ſuccès de cette affaire vous ferait un honneur infini. Adieu; je recommande ſurtout la charité aux frères, et l'union la plus grande ; je vous eſtime comme le plus bel eſprit de la France, et vous aime comme le plus aimable.

LETTRE LXXI. 1760.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 3 d'auguſte.

Il y a apparence, mon cher et grand philoſophe, que celui de nous deux qui ſe trompe ſur la perſonne en queſtion, ſe trompera longtemps; car nous ne paraiſſons diſpoſés ni l'un ni l'autre à changer d'avis. Quoi qu'il en ſoit, je n'entends rien, je l'avoue, à cette nouvelle juriſprudence qui permet à une femme de la cour de ſe mettre à la tête d'une cabale infâme contre des gens de lettres eſtimables, et qui ne permet pas aux gens de lettres outragés de donner un léger ridicule à la protectrice. Au ſurplus, l'abbé *Morellet* eſt enfin ſorti de la baſtille, et ſa détention n'aura point d'autres ſuites. M. *Duclos* (avec qui je ſuis d'ailleurs fort mal, mais avec qui je me réunirai s'il eſt néceſſaire pour la bonne cauſe) me dit hier en confidence que vous lui aviez écrit au ſujet de l'admiſſion de *Diderot* à l'académie. Nous convînmes des difficultés extrêmes, et peut-être inſurmontables de ce projet; il croit cependant qu'on pourrait le tenter, quoiqu'à dire vrai j'en déſeſpère. Je crois bien que

1760. madame de *Pompadour*, et même M. de *Choiſeul* ſeront favorables ; mais je doute que tout puiſſans qu'ils ſont, ils aient aſſez de crédit dans cette occaſion. Vous entendrez de Genève crier les dévots de Paris et de Verſailles, et ces dévots iront au roi directement, et à coup sûr ils l'emporteront. Or, je n'imagine pas qu'il faille tenter cette affaire, ſi elle ne doit point réuſſir.

A quoi vous ſervirait ce zèle impétueux ?
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux.

Au reſte, l'élection ne ſe fera de trois ou quatre mois, et nous tâterons doucement le gué, avant que de rien entreprendre. Je verrai *Diderot*, je reparlerai à *Duclos*, et nous nous concerterons avec vous, et je vous rendrai compte de la ſuite de nos démarches.

L'Ecoſſaiſe a un ſuccès prodigieux ; j'en fais mon compliment à l'auteur. Hier, à la quatrième repréſentation, il y avait plus de monde qu'à la première. On dit que *Fréron* avait prouvé, il y a quinze jours, dans une feuille, que cette pièce ne devait pas réuſſir. Je ne l'ai point encore vue ; et quand on m'en a demandé la raiſon, j'ai répondu que, *ſi un décrotteur m'avait inſulté, et qu'il fût mis au carcan à ma porte, je ne me preſſerais pas de mettre la tête à la fenêtre.*

Quelqu'un

Quelqu'un me dit, le jour de la première représentation, que la pièce avait commencé fort tard; *c'eſt apparemment*, lui dis-je, que *Fréron était monté à l'hôtel de ville.* 1760.

Un conſeiller de *la claſſe* du parlement de Paris, dont on n'a pu me dire le nom, diſait avant la pièce que cela ne vaudrait rien, qu'il en avait lu l'extrait dans *Fréron;* on lui répondit qu'il allait voir quelque choſe de meilleur, l'extrait de *Fréron* dans la pièce.

Ce n'eſt ni *Bourgelat* ni perſonne de ma connaiſſance qui a envoyé au *Journal encyclopédique* l'extrait de l'épître du roi de Pruſſe; c'eſt apparemment quelqu'un de ceux à qui je l'ai lue, et qui en aura retenu ces bribes. Au reſte, les endroits outrecuidans ne ſe trouvent pas dans l'imprimé, et j'en ſuis fort aiſe.

Savez-vous que votre ami *Paliſſot* a eu une priſe très-vive dans les foyers avec M. *Séguier*, qui avait pourtant fort protégé *les Philoſophes?* Il trouvait (lui *Paliſſot*) que l'Ecoſſaiſe était une choſe atroce. A ce propos, je vous dirai que vos amis ne ſont point contens de votre troiſième lettre. Il ne faut point plaiſanter avec de pareilles gens, ſurtout lorſqu'ils s'enferrent d'eux-mêmes, comme *Paliſſot* a fait dans ſes dernières réponſes. Adieu, mon cher philoſophe.

1760.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 d'auguſte.

Vous êtes aſſurément, mon divin *Protagoras*, un des plus ſalés philoſophes que je connaiſſe; vous devriez bien honorer de quelques pincées de votre ſel cette troupe de poliſſons hypocrites, qui veut tantôt être ſérieuſe et tantôt plaiſante, et qui n'eſt jamais que ridicule. Si on ne peut avoir l'aréopage de ſon côté, il faut avoir les rieurs, et il me paraît qu'ils ſont pour nous.

Sans doute, il faut ſe réunir avec *Duclos*, et même avec *Mairan*, quoiqu'il ſe ſoit plaint autrefois amèrement d'être contrefait par vous en perfection; il faut qu'on puiſſe couvrir tous les philoſophes d'un manteau; marchez, je vous en conjure, en bataillon ſerré. Je ſuis enivré de l'idée de mettre *Diderot* à l'académie; ou je me trompe, ou vous avez une belle ouverture. L'académie travaille à ſon *Dictionnaire*, et y fait entrer tous les termes des arts. On dira au roi qu'on ne peut achever ce *Dictionnaire* ſans *Diderot*; cela pourra exciter une petite guerre civile; et à votre avis, la

guerre civile n'eſt-elle pas fort amuſante ? Après avoir fait entrer *Diderot*, je prétends qu'on faſſe entrer l'abbé *Mords-les*. Il ne ſe paſſait pas de jour de poſte que je n'écriviſſe pour cet abbé, que je n'ai pas l'honneur de connaître ; mais j'aime paſſionnément mes frères en *Belzébuth*. Je crois, entre nous, que M. d'*Argental* a fait déterminer le temps de ſa captivité en Babylone, et qu'il a beaucoup plus ſervi que *Jean-Jacques* à délivrer notre frère. 1760.

J'ai lu mon *Commercium epiſtolicum* que *Charles Paliſſot* a fait imprimer. Je ne ſais pas ſi un bon chrétien comme lui, qui ſe reſpecte et qui obſerve toutes les bienſéances, eſt en droit d'imprimer les lettres qu'on lui écrit. Il a pouſſé la délicateſſe juſqu'à altérer le texte en pluſieurs endroits ; mais il en reſte encore aſſez pour que le public ait quelques reproches à lui faire ſur ſa conduite et ſur ſes œuvres. Il me ſemble qu'il s'eſt fait ſon procès lui-même : le pis de la choſe, c'eſt qu'il croit ſa pièce bonne, parce qu'elle n'eſt pas abſolument mal écrite ; il ne ſait pas encore qu'il faut être ou plaiſant ou intéreſſant.

On m'a parlé d'une lettre au vieux *Stentor-Aſtruc*, qu'on dit qui fait crever de rire ; j'eſpère que le fidelle *Thiriot* me l'enverra. Adieu, mon grand et charmant philoſophe ;

1760. quoique j'aye dit à *Paliſſot* que vous m'écriviez quelquefois des lettres de lacédémonien, je voudrais que vous fuſſiez avec moi le plus diffus de tous les hommes.

Il faut que vous me faſſiez un plaiſir eſſentiel ; je veux finir ma vie par le ſupplice que demandait *Arlequin ;* il voulait mourir de rire. Engagez l'ami *Thiriot* ou le prêtre de *Baal*, *Mords-les*, à me donner les éclairciſſemens ſuivans que je demande.

Quelques anecdotes vraies ſur *Gauchat* et *Chaumeix*, quels ſont leurs ouvrages, le nom de leurs libraires ; le catalogue des œuvres de l'évêque du Puy *Pompignan*, en recommandant à l'ami *Thiriot* de m'envoyer la *Réconciliation de la piété et de l'eſprit*, le nom de la m..... nommée par l'archevêque pour directrice de l'hôpital, le nom du magiſtrat qui a le plus protégé en dernier lieu les convulſionnaires, le nom du révérend père jéſuite du collége de Louis-le-grand, qui paſſe pour aimer le plus tendrement la jeuneſſe. J'attends ces utiles mémoires pour mettre au net une *Dunciade ;* cela m'amuſe plus que *Pierre le grand.* J'aime mieux les ridicules que les héros. *Le Conte du tonneau* a fait plus de mal à l'Egliſe romaine qu'*Henri VIII.*

Je viens de lire le paſſage d'un jacobin ; le voici : » Le prêtre qui célébre fait beaucoup

» plus que DIEU n'a fait ; car celui-ci travailla » pendant sept jours à faire des ouvrages de » boue ; l'autre engendre DIEU même, la » cause des causes, &c. » Ce passage est de frère *Alain de la Roche*, *in Tractu de dignitate sacerdotum*. L'abbé *Mords-les* devrait bien déférer ce jacobin à nosseigneurs de *la classe* du parlement. 1760.

LETTRE LXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 2 de septembre.

Il y a un siècle, mon cher et grand philosophe, que je ne vous ai rien dit. Un grand diable d'ouvrage de géométrie, que je viens de mettre sous presse, en est la cause. Je profite du premier moment pour me renouveler dans votre souvenir.

La difficulté n'est pas de trouver dans l'académie des voix pour *Diderot*, mais 1° de lui en trouver assez pour qu'il soit élu ; 2° de lui sauver douze ou quinze boules noires qui l'exclûraient à jamais ; 3° d'obtenir le consentement du roi. Il serait médiocrement soutenu à Versailles ; chacun de nos candidats y a déjà ses protecteurs. Je sais que cela ferait

1760. une guerre civile ; et je conviens avec vous que la guerre civile a ſon amuſement et ſon mérite ; mais il ne faut pas que *Pompée* y perde la vie.

J'ai dit à l'abbé *Mords-les* toutes les obligations qu'il vous a, et dès qu'il ſera ſédentaire à Paris, il ſe propoſe de vous en remercier. Il eſt pourtant un peu fâché de ce que, dans vos lettres à *Paliſſot*, vous appelez *la Viſion* une..... pièce ou autant vaut : c'eſt pourtant cette..... pièce qui a mis les rieurs de notre côté.

J'ai donné à *Thiriot* le peu d'anecdotes que je ſavais ſur les différens perſonnages dont vous me parlez. J'y ajoute que *Chaumeix* a, dit-on, gagné la..... à l'opéra comique ; que l'abbé *Trublet* prétend avoir fait autrefois beaucoup de conquêtes par le confeſſionnal, lorſqu'il était prêtre habitué à Saint-Malo. Il me dit un jour qu'en prêchant aux femmes de la ville, il avait fait tourner toutes les têtes ; je lui répondis : *C'eſt peut-être de l'autre côté.*

L'Ecoſſaiſe a été bravement et avec affluence juſqu'à la ſeizième repréſentation. On aſſure que les comédiens la reprendront cet hiver, et ils feront fort bien. J'ai lu le jour de Saint-Louis, à l'académie françaiſe, un morceau contre les mauvais poëtes et en votre honneur.

Je ne vous ai trouvé que deux défauts impardonnables, c'eſt *d'être français et vivant.* C'eſt par-là que je finiſſais, et le public a battu des mains, beaucoup moins pour moi que pour vous. J'ai auſſi étrillé les *Waſp* en paſſant. En un mot, cela a fort bien réuſſi. Adieu, mon cher et grand philoſophe. 1760.

LETTRE LXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 22 de ſeptembre.

MON cher et illuſtre maître, je viens de remettre à l'ami *Thiriot* une copie de ma petite drôlerie que vous me paraiſſez avoir envie de lire. Je ſouhaiterais qu'elle fût de votre goût, mais je déſire encore plus vos conſeils. Perſonne au monde n'en a de copie que vous, et je compte qu'elle ne ſortira pas de vos mains.

Je fus avant-hier, pour la troiſième fois, à Tancrède. Tout le monde y fond en larmes, à commencer par moi, et la critique commence à ſe taire. Laiſſez dire les *Aliborons*, et ſoyez sûr que cette pièce reſtera au théâtre. Mademoiſelle *Clairon* y eſt incomparable, et

1760. au-dessus de tout ce qu'elle a jamais été. En vérité, elle mériterait bien de votre part quelque monument marqué de reconnaissance. Vous avez célébré *Gaussin* qui ne la vaut pas; vous lui devez au moins une épître sur la déclamation, sur l'art du théâtre, sur ce que vous voudrez, en un mot; mais vous lui devez une statue pour la postérité. Vous saurez de plus qu'elle est philosophe; qu'elle a été la seule, parmi ses camarades, qui se soit déclarée ouvertement contre la pièce de *Palissot;* qu'elle a pris grande part au succès de l'Ecossaise, quoiqu'elle n'y jouât pas; qu'enfin elle est digne, à tous égards, d'un petit souvenir de votre part, tant par ses talens que par sa manière de penser.

L'abbé d'*Olivet*, qui ne lit qu'*Aristophane* et *Sophocle*, alla voir votre pièce, il y a quelques jours, sur tout ce qu'il en entendait dire. Il prétend que, depuis défunt *Roscius* pour lequel *Cicéron* plaida, il n'y a point eu d'actrice pareille; elle fait tourner toutes les têtes, non pas dans le sens de l'abbé *Trublet*, mais du bon côté. J'écrivais ces jours-ci à son amant qu'elle finirait par me mettre à mal, et que

Si non pertæsum cunni penisque *fuisset*,
Huic uni forsan potui succumbere culpæ.

Je vous ai écrit, il y a quelques jours, pour vous recommander un homme d'eſprit et de mérite, M. le chevalier de *Maudave*. Vous aurez bientôt une autre viſite dont je vous préviens; c'eſt celle de M. *Turgot*, maître des requêtes, plein de philoſophie, de lumières et de connaiſſances, et fort de mes amis, qui veut aller vous voir en *bonne fortune*; je dis en *bonne fortune*, car *propter metum judæorum*, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. Adieu, mon cher et grand philoſophe. 1760.

LETTRE LXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'octobre.

J'AI eu, mon très-cher maître, votre diſcours et M. de *Maudave*, et j'ai eté bien content de l'un et de l'autre. Indépendamment de vos bontés pour moi, j'aime tout ce que vous faites; vous avez un ſtyle ferme qui fait trembler les ſots. Je vous ſais bon gré de n'avoir pas mis la tragédie dans la foule des genres de poëſie qu'on ne peut lire. Je vous prie, à propos de tragédie,

1760. de ne pas croire que j'aye fait Tancrède comme on le joue à Paris. Les comédiens m'ont caſſé bras et jambes ; vous verrez que la pièce n'eſt pas ſi dégingandée. Heureuſement le jeu de mademoiſelle *Clairon* a couvert les ſottiſes dont ces meſſieurs ont enrichi ma pièce, pour la mettre à leur ton. Nous l'avons jouée ici ; et, ſi vous y revenez, nous la jouerons pour vous. Vous ſeriez étonné de nos acteurs. Grâce au ciel, j'ai corrompu Genève, comme m'écrivait votre fou de *Jean-Jacques*. Il faut que je vous conte, pour votre édification, que j'ai fait un ſingulier proſélyte. Un ancien officier, homme de grande condition, retiré dans ſes terres à cent cinquante lieues de chez moi, m'écrit ſans me connaître, me confie qu'il a des doutes, fait le voyage pour les lever, les lève, et me promet d'inſtruire ſa famille et ſes amis. La vigne du Seigneur n'eſt pas mal cultivée. Vous prenez le parti de rire et moi auſſi ; mais

En riant quelquefois on raſe
D'aſſez près ces extravagans
A manteaux noirs, à manteaux blancs,
Tant les ennemis d'Athanaſe,
Honteux ariens de ce temps,
Que les amis de l'hypoſtaſe
Et ces ſots qui prennent pour baſe

De leurs ennuyeux argumens
De Baïus quelque paraphraſe. 1760.
Sur mon bidet, nommé Pégaſe,
J'éclabouſſe un peu ces pédans;
Mais il faut que je les écraſe
En riant.

Laiſſons-là ce rondeau; ce n'eſt pas la peine de le finir; le temps eſt trop cher. M. le chevalier de *Maudave* m'a donné des commentaires ſur le *Veidam* qui en valent bien d'autres. Il m'a donné de plus un dieu qui en vaut bien un autre; c'eſt le *Phallum*. Il m'a l'air d'en porter ſur lui une belle copie.

Duclos m'a envoyé le *T*, pour rapetaſſer cette partie du dictionnaire (*). *Signa T ſuprà caput dolentium.* Je n'ai pas encore eu le temps d'y travailler; il nous faut jouer la comédie deux fois par ſemaine. Nous avons eu, dans notre trou, quarante-neuf perſonnes à ſouper, qui parlaient toutes à la fois comme dans l'Ecoſſaiſe; cela rompt le chaînon des études. Je donnerais ces quarante-neuf convives pour vous avoir. A propos, vous frondez la perruque de *Boileau;* vous avez la tête bien près du bonnet. S'il avait fait une épître à ſa perruque, bon; mais il en parle en un demi-

(1) Ce travail de M. de *Voltaire* a été joint au Dictionn. philoſoph. Voyez la lettre *T*.

——— vers, pour exprimer en paſſant une choſe
1760. difficile à dire dans une épître morale et utile.

Si j'ai le temps et le génie, je ferai une épître à *Clairon*, et je vous promets de n'y point parler de ma perruque. Il n'y a point de *metum judæorum*. Nous avons ici deux maîtres de requêtes qui m'ont annoncé monſieur *Turgot*. Nous allons avoir un conſeiller de grand'-chambre : c'eſt dommage qu'*Omer Joly de Fleuri* n'y vienne pas.

Luc eſt remonté ſur ſa bête, et ſa bête eſt *Daun*.

Aimez-moi un peu ; et s'il y a à Paris quelque bonne et grave impertinence, ne me la laiſſez pas ignorer.

LETTRE LXXVI. 1760.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 18 d'octobre.

Je m'attendais bien, mon cher et grand philoſophe, que vous ſeriez content de l'indien que je vous ai adreſſé, et qui brûlait d'envie d'aller prendre vos ordres pour les bramines. A l'égard de mon diſcours, maître *Aliboron*, votre ami et le mien, n'en a pas penſé comme vous. Il ne l'a ni lu ni entendu; et en conſéquence il vient de faire deux feuilles contre moi, que je n'ai auſſi ni lues ni entendues, et dans leſquelles je ſais ſeulement que vous avez votre part. Il prétend que, ſi votre ſiècle a des bontés pour vous, la poſtérité ne vous promet pas poires molles, et il vous met au-deſſous de tous les poëtes paſſés, préſens et à venir, depuis *Homère* juſqu'à *Pompignan*. J'ai héſité ſi je vous annoncerais crûment cette humiliation; mais je veux être l'eſclave des triomphateurs romains, et vous apprendre à ne pas mettre au pilori, comme vous avez fait, l'honneur de la littérature françaiſe.

Je ne ſais pas ſi les comédiens ont caſſé bras

1760. et jambes à *Tancrède ;* mais je ſais que, pour un roué, il avait encore très-bonne grâce. Au reſte, je ſuis bien aiſe de vous apprendre encore, car je veux abſolument vous humilier aujourd'hui, que l'on répète à cette occaſion ce qu'on a dit régulièrement à chacune de vos pièces, que *vous n'avez encore rien fait d'auſſi faible ;* il eſt vrai qu'on dit cela les yeux gros, et cela doit eſſuyer les vôtres.

Vraiment, je vous félicite de tout mon cœur de la conquête que vous venez de faire à la *vigne du Seigneur*. Depuis le voyage de la reine de Saba, il n'y en a point de plus édifiant que celui de ce bon gentilhomme qui fait cent cinquante lieues pour être bien sûr que deux et un font trois ; il eſt vrai que vous étiez fait plus que perſonne pour lui perſuader que trois ne font qu'un ; car il a dû voir que vous en valiez bien trois autres.

Je ne doute point que vous ne conſerviez précieuſement le dieu que M. de *Maudave* vous a apporté des Indes (*). Ces gens-là ſont plus ſenſés que nous ; nous avons fait notre dieu d'une gaufre ; les Indiens vont, comme *Bartholomée*, *droit au ſolide*.

(*) C'était un *Lingam* ou *Phallus*, très-révéré dans l'Inde. C'eſt l'inſtrument qui diſtinguait le dieu *Priape*, et qui était également honoré chez les Romains comme l'emblème de la génération.

Priapum
Maluit eſſe deum. 1760.

C'eſt celui-là qu'on peut bien appeler *Dieu le père.*

Je paſſe à *Boileau* d'avoir parlé en vers de ſa perruque, mais je ne lui paſſe pas de s'être donné là-deſſus les violons. La poëſie, quoi qu'il en diſe, ne doit ſe permettre qu'à regret les petits détails qui ne valent pas la peine qu'ils donnent ; elle eſt faite pour exprimer de grandes choſes, nobles et vraies. Si vous ne penſiez pas comme moi, je dirais que vous avez fait, comme M. *Jourdain*, de la proſe ſans le ſavoir.

Oui, en vérité, vous devez une épître à mademoiſelle *Clairon*, et je ne vous laiſſerai point en repos que vous n'ayez acquitté cette dette. Je vous permets, pour vous mettre à votre aiſe, d'y parler de tout ce qu'il vous plaira, même de votre perruque ; et s'il vous en faut encore une autre, je vous abandonne celles de *Pompignan*, *Fréron* et *Trublet*, que vous avez déjà ſi bien peignées.

M. *Turgot* m'écrit qu'il compte être à Genève vers la fin de ce mois ; vous en ſerez ſurement très-content. C'eſt un homme d'eſprit, très-inſtruit et très-vertueux, en un mot, un très-honnête cacouac, mais qui a de bonnes

1760. raiſons pour ne le pas trop paraître ; car je ſuis payé pour ſavoir que la *Cacouaquerie* ne mène pas à la fortune, et il mérite de faire la ſienne.

Comment diable, quarante-neuf convives à votre table, dont deux maîtres des requêtes et un conſeiller de grand'chambre, ſans compter le duc de *Villars* et compagnie !

Vous êtes donc comme le père de famille de l'évangile, qui admet à ſon feſtin les clairvoyans et les aveugles, les boiteux et ceux qui marchent droit. Votre maiſon va être comme la bourſe de Londres ; le jéſuite et le janſéniſte, le catholique et le ſocinien, le convulſionnaire et l'encyclopédiſte vont bientôt s'y embraſſer de bon cœur, et rire encore de meilleur cœur les uns des autres. Si vous pouviez encore engager *Jean-Jacques Rouſſeau* à venir à quatre pattes, de Montmorenci à Genève, faire amende honorable à la comédie, en ſe redreſſant ſur ſes deux pieds de derrière pour jouer dans quelqu'une de vos pièces, ce ſerait vraiment là une belle cure, et plus belle que celle de votre campagnard nouveau converti ; mais je crois que pour *Jean-Jacques*, l'heure de la grâce n'eſt pas encore venue.

Il me ſemble, comme à vous, que votre ancien diſciple eſt un peu remonté ſur ſa bête ;

mais

mais je crains qu'elle ne ſoit encore un peu récalcitrante, et je ne le vois pas bien affermi ſur ſes étriers. Mais, à propos de bête, que dites-vous de la figure que nous feſons ſur la nôtre? que dites-vous de ce fameux duc de *Broglie*, 1760.

Sage en projets, et vif dans les combats,
Qui va venger les malheurs de la France?

En attendant, nous avons perdu le Canada. Voilà le fruit de la beſogne de ce grand cardinal que vous appeliez ſi bien *Margot la bouquetière*, et dont j'oſais dire autrefois, en lui entendant lire ſes poëſies, que, ſi on coupait les ailes aux Zéphirs et à l'Amour, on lui couperait les vivres. Nous ne nous attendions pas, vous et moi, qu'il nous prouverait un jour, par le traité de Verſailles, que ſa proſe vaudrait encore moins que ſes vers. Nous n'aurions pas cru cela lorſqu'il liſait à l'académie ſon poëme contre les incrédules, pour attraper un petit bénéfice de l'archimage *Yébor*, qui l'écoutait en branlant ſa vieille tête de ſinge, et qui ſemblait lui dire : *Non, non, vous n'aurez rien, quoi que vous diſiez; on ne m'attrape pas ainſi.* Que Dieu le béniſſe, lui, ſes vers et ſa proſe! On dit qu'il a permiſſion d'aller ſe promener

1760. dans ſes abbayes ; on aurait dû l'envoyer promener quatre ans plutôt. Il ne reſte plus qu'à ſavoir ce que nous allons devenir, et quel parti nous allons prendre.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La *guerre* eſt un opprobre, et la *paix* un devoir.

Quant à nos ſottiſes inteſtines, elles commencent à ſoiſonner un peu moins dans ce moment-ci. Il n'y a rien de nouveau, que je ſache, du quartier général de l'*Encyclopédie* et de *la Paliſſoterie*. La philoſophie eſt entrée en quartier d'hiver. Dieu veuille qu'on l'y laiſſe reſpirer !

Adieu, mon cher et illuſtre maître, continuez à rire de tout ce qui ſe paſſe. J'en ris tout autant que vous, quoique je ſois dans la poële : heureux qui, comme vous, a trouvé moyen de ſauter dehors ! Vous ne vous plaindrez pas que cette épître eſt une *lettre de lacédémonien ;* pourvu qu'elle ne vous paraiſſe pas une lettre de *béotien*, je ſerai conſolé de mon bavardage.

A propos, vraiment j'oubliais de vous dire que je ſuis raccommodé, vaille que vaille, avec madame *du Deffant ;* elle prétend qu'elle n'a point protégé *Paliſſot* ni *Fréron*, et j'ai tout mis aux pieds, non du....., mais de *Socrate*.

Ainſi, qu'elle ne ſache jamais ce que je vous avais écrit pour me plaindre d'elle ; cela me ferait de nouvelles tracaſſeries que je veux éviter. 1760.

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 de novembre.

MON cher maître, mon digne philoſophe, je ſuis encore tout plein de M. *Turgot*. Je ne ſavais pas qu'il eût fait l'article *Exiſtence :* il vaut encore mieux que ſon article. Je n'ai guère vu d'homme plus aimable ni plus inſtruit ; et, ce qui eſt aſſez rare chez nos métaphyſiciens, il a le goût le plus fin et le plus sûr. Si vous avez pluſieurs ſages de cette eſpèce dans votre ſecte, je tremble pour l'*inf...* ; elle eſt perdue dans la bonne compagnie. M. de *Leire* n'eſt pas encore venu chez les fidelles des Délices ; s'il y vient, il ſera reçu comme un initié chez ſes frères. Il me paraît que l'infant parmeſan ſera bien entouré. Il aura un *Condillac* et un de *Leire ;* ſi avec cela il eſt bigot, il faudra que la grâce ſoit forte.

1760. Vous n'aurez ni échafaud ni potence à Tancrède, mais vous aurez une grande bière et un drap mortuaire à la *belle pénitente* (*) ; ainſi conſolez-vous.

Si vous voyez notre diaconeſſe madame *du Deffant*, ſaluez-la pour moi en *Belzébuth ;* dites-lui que je ne ſais plus comment faire pour lui envoyer des infamies. Il devient plus difficile que jamais de confier de gros paquets à la poſte. J'aurai l'honneur de lui écrire inceſſamment. Ce qui me manque le plus dans ma retraite, c'eſt le loiſir. Il faut que je plante, et le czar *Pierre* me lutine ; je ne ſais comment m'y prendre avec monſieur ſon fils ; je ne trouve point qu'un prince mérite la mort pour avoir voyagé de ſon côté, quand ſon père courait du ſien, et pour avoir aimé une fille quand ſon père avait la gonorrhée.

Luc me mande qu'il eſt un peu ſcandaliſé que j'aye fait, dit-il, l'hiſtoire des loups et des ours ; cependant ils ont été à Berlin des ours très-bien élevés.

Nous attendons demain les détails de la bataille entre *Luc* et le cunctateur. On dit que *Fabius* a tué beaucoup de pruſſiens, fait trois mille priſonniers, pris trente drapeaux. Il court un bruit que *Luc*, après ſa défaite, a

(*) Caliſte, tragédie de *Colardeau*.

donné le lendemain un ſecond combat, et qu'il a eu l'avantage. Tous ces illuſtres maſſacres ne ſont pas tirés au clair ; mais le réſultat preſque infaillible de cette guerre ſera que les philoſophes perdront un protecteur de la philoſophie. Ce protecteur eſt un peu malin et dangereux ; mais enfin c'était un bon appui pour les fidelles. Travaillez, mon cher *Paul*, à la vigne du Seigneur. Un homme de votre trempe fait plus de bien que cent ſots ne ſont de mal. C'eſt un grand plaiſir de voir croître ſon petit troupeau. Vous ne ſerez point mordu des loups, vous êtes auſſi ſage qu'intrépide. Vous ne vous commettez point, vous ne jetez la ſemence que dans le bon terrain. Que Dieu répande ſes ſaintes bénédictions ſur vous et les vôtres ! Mille reſpects à madame *du Deffant*. Comptez qu'il y a peu de femmes qui aient autant d'eſprit qu'elle. Il faut qu'elle aime les frères de tout ſon cœur, et comme je vous aime. 1760.

1761.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 de janvier.

MON cher et aimable philoſophe, je vous ſalue, vous et les frères. La patience ſoit avec vous. Marchez toujours en ricanant, mes frères, dans le chemin de la vérité. Frère *Thimothée-Thiriot* ſaura que la capilotade eſt achevée, et qu'elle forme un chant de *Jeanne*, par voie de prophétie, ou à peu-près. DIEU m'a fait la grâce de comprendre que, quand on veut rendre les gens ridicules et mépriſables à la poſtérité, il faut les nicher dans quelque ouvrage qui aille à la poſtérité. Or, le ſujet de *Jeanne* étant cher à la nation; et l'auteur, inſpiré de DIEU, ayant retouché et achevé ce ſaint ouvrage avec un zèle pur, il ſe flatte que nos derniers neveux ſiffleront les *Fréron*, les *Hayet*, les *Caveirac*, les *Chaumeix*, les *Gauchat*, et tous les énergumènes et tous les fripons ennemis des frères. Vous ſavez d'ailleurs que je tâche de rendre ſervice au genre-humain, non en paroles, mais en œuvres, ayant forcé les frères jéſuites, mes

voiſins, à rendre à ſix gentilshommes, tous frères, tous officiers, tous en guenilles, un domaine conſidérable que St *Ignace* avait uſurpé ſur eux. Sachez encore, pour votre édification, que je m'occupe à faire aller un prêtre aux galères. J'eſpère, Dieu aidant, en venir à bout. Vous verrez paraître inceſſamment une petite lettre *al ſignor marcheſe* (*) *Albergati Capacelli*, *ſenatore di Bologna la graſſa*. Je rends compte dans cette épître de l'état des lettres en France, et ſurtout de l'inſolence de ceux qui prétendent être meilleurs chrétiens que nous. Je leur prouve que nous ſommes incomparablement meilleurs chrétiens qu'eux. Je prie M. *Albergati Capacelli* d'inſtruire le pape que je ne ſuis ni janſéniſte, ni moliniſte, ni d'aucune *claſſe* du parlement, mais catholique romain, ſujet du roi, attaché au roi, et déteſtant tous ceux qui cabalent contre le roi. Je me fais encenſer tous les dimanches à ma paroiſſe; j'édifie tout le clergé, et dans peu l'on verra bien autre choſe. Levez les mains au ciel, mes frères. Voilà pour les faquins de perſécuteurs de l'Egliſe de Paris, venons aux faquins de Genève. Les ſucceſſeurs du picard qui fit brûler *Servet*, les prédicans qui ſont aujourd'hui *Servétiens*, ſe ſont aviſés 1761.

(*) Voyez la correſpondance générale.

1761. de faire une cabale très-forte dans le couvent de Genève, appelé ville, contre leurs concitoyens qui déshonoraient la religion de *Calvin* et les mœurs des uſuriers et des contrebandiers de Genève, au point de venir quelquefois jouer Alzire et Mérope dans le château de Tourney en France. *Jean-Jacques Rouſſeau*, homme fort ſage et fort conſéquent, avait écrit pluſieurs lettres contre ce ſcandale à des diacres de l'Egliſe de Genève, à mon marchand de clous, à mon cordonnier. Enfin on a fait promettre à quelques acteurs qu'ils renonceraient à *Satan* et à ſes pompes. Je vous propoſe pour problème de me dire ſi on eſt plus fou et plus ſot à Genève qu'à Paris. Je vous ai déjà mandé que votre ami *Necker* a demandé pardon au conſiſtoire, et a été privé de ſa profeſſorerie pour avoir couché avec une femme, et que le cocu qui lui a tiré un coup de piſtolet, a été condamné à garder ſa chambre un mois. *Nota benè* qu'un cocu aſſaſſin eſt impuni, et que *Servet* a été brûlé à petit feu pour l'hypoſtaſe. *Nota benè* que le curé que je pourſuis pour avoir aſſaſſiné un de mes amis, chez une fille, pendant la nuit, dit hardiment la meſſe; et voyez comme va le monde.

Je vous prie, mon cher frère, de m'écrire quelque mot d'édification, de me mander de

vos

vos nouvelles et de celles des fidelles. Je vous embraſſe. 1761.

Urbis amatorem fuſcum ſalvere jubemus
Ruris amatores.

LETTRE LXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 de février.

MON cher et grand philoſophe, vous devenez plus néceſſaire que jamais aux fidelles, aux gens de lettres, à la nation. Gardez-vous bien d'aller jamais en Pruſſe; un général ne doit point quitter ſon armée. J'ai vu un extrait de votre diſcours à l'académie; en vérité, vous faites luire un nouveau jour aux yeux des gens de lettres. Je ſais avec quelle bonté vous avez parlé de moi; j'y ſuis d'autant plus ſenſible, que vous me couvrez de votre égide contre les gueules des *Cerbères;* mais mon intérêt n'entre pour rien dans mon admiration. Pouvez-vous me confier le diſcours entier? Vous ſavez que je n'ai pas abuſé de la première faveur; je ſerai auſſi diſcret ſur la ſeconde.

1761. Vous n'avez pas probablement toute l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiſelle *Clairon*. Je ne crois pas qu'il faille la publier ſitôt ; il faut attendre du moins que *Clairon* ſoit guérie, et *Fréron* châtié.

Ne mettrez-vous point *Diderot* dans l'académie ? Perſonne ne reſpecte l'abbé *le Blanc* plus que moi ; mais je ne crois pas qu'avec tout ſon mérite, il doive paſſer devant *Diderot*.

Un grand-homme comme lui devrait au contraire employer ſon crédit pour procurer à M. *Diderot* cette faible conſolation de toutes les injuſtices qu'il a eſſuyées. Nous remettons tout à votre prudence ; vous ſavez agir comme écrire.

Votre *Chaumeix* ne s'appelle-t-il pas *Sinon* dans ſon nom de baptême ? n'eſt-il pas détaché par quelque *Ulyſſe*, et *Omer* n'eſt-il pas dans le cheval ?

Il y a des gens aſſez mal-aviſés pour dire que le petit ſinge à face de *Therſite* s'appelle un *Omer* dans le pays des ſinges ; voyez la méchanceté ! Je penſe que voici le temps de faire ſentir aux pédans en rabat, en ſoutane, en perruque, en cornette, qu'on les brave autant qu'on les mépriſe.

Pour moi, qui n'ai que deux jours à vivre, je les mettrai à perſécuter les perſécuteurs, mais ſurtout je les mettrai à vous aimer.

LETTRE LXXX. 1761.

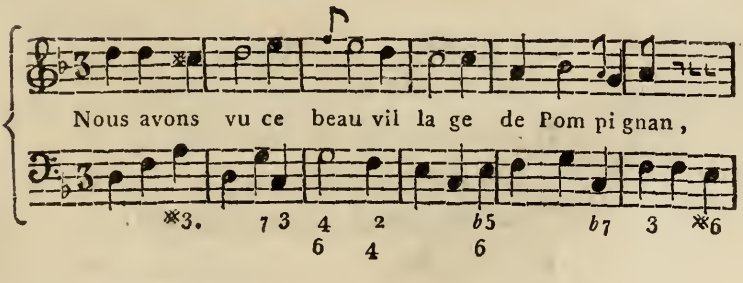
DE M. DE VOLTAIRE.

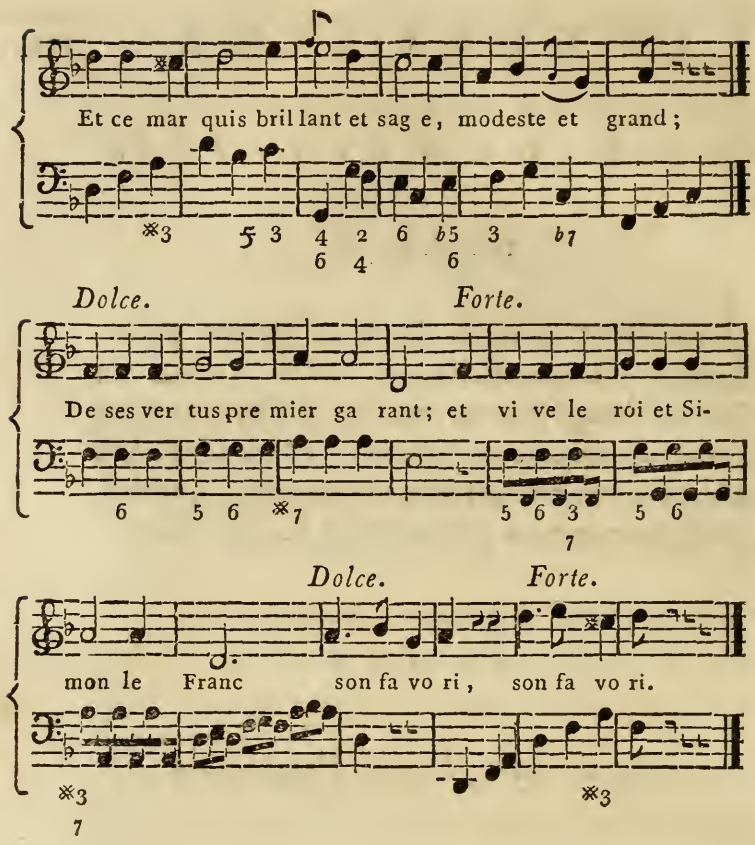
Le 21 de février.

J'ENVOIE à mon digne et parfait philosophe ces coïonneries qui me sont venues de Montauban. Nous avons chanté l'hymne avec l'accompagnement. Je joins ici l'air noté. Les philosophes devraient le chanter en goguettes, car il faut que les philosophes se réjouissent.

HYMNE

Chantée au village de Pompignan.





Il a recrépi ſa chapelle
Et tous ſes vers ;
Il pourſuit avec un ſaint zèle
Les gens pervers.
Tout ſon clergé s'en va chantant :
Et vive, &c.

1761.

En aumuſſe un jeune jéſuite
Allait devant ;
Gravement marchait à ſa ſuite
Sir Pompignan
En beau ſatin de préſident :
Et vive, &c.

Je ſuis marquis, robin, poëte,
Mes chers amis ;
Vous voyez que je ſuis prophète
En mon pays :
A Paris c'eſt tout autrement :
Et vive, &c.

J'ai fait un pſautier judaïque ;
On n'en ſait rien.
J'ai fait un beau panégyrique ;
Et c'eſt le mien :
De moi je ſuis aſſez content :
Et vive, &c.

Je retourne à la cour, en poſte,
Charmer les grands ;
Je protége l'abbé la Coſte
Et mes parens ;
Je ſuis ſifflé par les méchans :
Et vive, &c.

1761.

Bientôt il revient à Verſaille
D'un air humain,
Aux ducs et pairs, à la canaille
Serrant la main;
Récitant ſes vers dignement:
Et vive le roi, et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, pays de Gex, 27 de février.

Vous êtes un franc ſavant, dans votre charmante et drôle de lettre; vous concluez dans votre cœur pervers que je n'ai point été à la meſſe de minuit, parce que mon libraire hérétique a mis le 23 pour le 24. Vous triomphez de cette erreur, mon cher et grand philoſophe, comme un *Saumaiſe* ou un *Scaliger;* mais vous êtes fort plaiſant, ce que les *Scaliger* n'étaient pas. Sachez que vos bonnes plaiſanteries ne m'ôteront point ma dévotion, et qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de ſe déclarer meilleur chrétien que ceux qui nous

accuſent de n'être pas chrétiens. J'ai un évêque qui eſt un ſot, et qui me regarde comme un perſécuteur de l'Egliſe de DIEU, parce que je pourſuis vivement la condamnation d'un curé grand diſeur de meſſes et aſſaſſin. Je conjure mon évêque, par les entrailles de *Jéſus-Chriſt*, de ſe joindre à moi pour ôter le ſcandale de la maiſon d'*Iſraël;* les impies diront que je me moque, mais je ne rougirais point de mon père céleſte devant eux; quand on a l'honneur de rendre le pain bénit à Pâques, on peut aller par-tout la tête levée. 1761.

Je regarde le ſuccès du *Père de famille* comme une preuve évidente de la bénédiction de DIEU et des progrès des frères; il eſt clair que le public n'était pas mal diſpoſé contre cet homme qu'on a voulu rendre ſi odieux; point de cabales, point de murmures; le public a fait taire les *Paliſſots* et les *Frérons;* le public eſt donc pour nous.

Comptez, mon cher et vrai philoſophe, que je ſuis de bon cœur pour la langue françaiſe. J'avoue qu'elle eſt bien lâche ſous la plume de nos bavards; mais elle eſt bien ferme et bien énergique ſous la vôtre.

J'apprends qu'il y a vingt-cinq candidats pour l'académie; je conſeille qu'on faſſe l'abbé *le Blanc* portier; je vous réponds qu'alors perſonne ne voudra plus entrer. M. de *M*....

1761. avilit la littérature, j'en conviens ; il eſt philoſophe, et il fait tort à la philoſophie, d'accord ; il aime le chamaillis ; il fait payer le *Journal des ſavans* qui ne ſe vend point, par le produit des infamies de *Fréron* qui ſe vendent ; c'eſt le dernier degré de l'opprobre. Mais un impudent qui ſe fait en plein parlement le ſecrétaire et l'écolier d'*Abraham Chaumeix*, un lâche délateur public, qui cite faux publiquement, un vil ennemi de la vertu et du ſens commun, voilà ce qu'il faudrait faire ſiffler dans la cour du palais par les laquais des philoſophes.

Envoyez-moi, je vous prie, pour me conſoler, votre roide diſcours ſur l'hiſtoire, prononcé avec tant d'applaudiſſemens dans l'académie. On dit que cette journée fut brillante ; j'ai d'autant plus beſoin de votre diſcours, qu'on réimprime actuellement mes inſolences ſur l'*Hiſtoire générale*. J'avais trop ménagé mon monde ; mais,

> Qui n'a plus qu'un moment à vivre,
> N'a plus rien à diſſimuler.

Il faut peindre les choſes dans toute leur vérité, c'eſt-à-dire dans toute leur horreur.

Je vous embraſſe, vous aime, eſtime, et révère.

LETTRE LXXXII. 1761.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mars.

A quelque choſe près, je ſuis de votre avis en tout, mon cher et vrai philoſophe. J'ai lu avec tranſport votre petite drôlerie ſur l'hiſtoire, et j'en conclus que vous ſeul êtes digne d'être hiſtorien : mais daignez dire ce que vous entendez par la défenſe que vous faites d'écrire l'hiſtoire de ſon ſiècle. Me condamnez-vous à ne point dire, en 1761, ce que *Louis XIV* feſait de bien et de mal en 1662 ? Ayez la bonté de me donner le commentaire de votre loi.

Je ne ſais pas encore s'il eſt bon de prendre les choſes à rebours. Je conçois bien qu'on ne court pas grand riſque de ſe tromper, quand on prend à rebours les louanges que des fripons lâches donnent à des fripons puiſſans ; mais ſi vous voulez qu'on commence par le dix-ſeptième ſiécle, avant de connaître le ſeizième et le quinzième, je vous renverrai au conte du belier qui diſait à ſon camarade : *Commence par le commencement.*

J'aime à ſavoir comment les jéſuites ſe ſont

1761. établis, avant d'apprendre comment ils ont fait aſſaſſiner le roi de Portugal. J'aime à connaître l'Empire romain, avant de le voir détruit par des *Albouins* et des *Odoacres*; ce n'eſt pas que je déſapprouve votre idée; mais j'aime la mienne quoiqu'elle ſoit commune.

J'ai bien de la peine à vous dire qui l'emporte chez moi du plaiſir que m'a fait votre diſſertation, ou de la reconnaiſſance que je vous dois d'avoir ſi noblement combattu en ma faveur; cela eſt d'une ame ſupérieure. Je connais bien des académiciens qui n'auraient pas oſé en faire autant. Il y a des gens qui ont leurs raiſons pour être lâches et jaloux; il fallait un homme de votre trempe pour oſer dire tout ce que vous dites. Quelques perſonnes vous regardent comme un novateur; vous l'êtes ſans doute : vous enſeignez aux gens de lettres à penſer noblement. Si on vous imite, vous ſerez fondateur; ſi on ne vous imite pas, vous ſerez unique.

Voulez-vous me permettre d'envoyer votre diſcours au *Journal encyclopédique?* Il faut que vous permettiez qu'on publie ce qui doit inſtruire et plaire; je vous le demande en grâce pour mon pauvre ſiècle qui en a beſoin.

Adieu, être raiſonnable et libre; je vous aime autant que je vous eſtime, et c'eſt beaucoup dire. *V.*

LETTRE LXXXIII. 1761.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 de mars.

MON très-digne et ferme philoſophe, vrai ſavant, vrai bel eſprit, homme néceſſaire au ſiècle, voyez, je vous prie, dans mon épître à madame *Denis*, une partie de mes réponſes à votre énergique lettre.

Mon cher archidiacre et archi-ennuyeux *Trublet* eſt donc de l'académie ! il compilera un beau diſcours de phraſes de *la Mothe*. Je voudrais que vous lui répondiſſiez, cela ferait un beau contraſte. Je crois que vous accuſez à tort *Cicéron-d'Olivet ;* il n'eſt pas homme à donner ſa voix à l'aumônier d'*Houdart* et de *Fontenelle*. Imputez tout au ſurintendant de la reine. (*)

Ce qu'il y a de déſeſpérant pour la nature humaine, c'eſt que ce *Trublet* eſt athée comme le cardinal de *Tençin*, et que ce malheureux a travaillé au *Journal chrétien*, pour entrer à l'académie par la protection de la reine. Les philoſophes ſont déſunis ; le petit troupeau

(*) Le préſident *Hénault*.

1761. ſe mange réciproquement, quand les loups viennent le dévorer ; c'eſt contre votre *Jean-Jacques* que je ſuis le plus en colère. Cet archi-fou qui aurait pu être quelque choſe, s'il s'était laiſſé conduire par vous, s'aviſe de faire bande à part ; il écrit contre les ſpectacles, après avoir fait une mauvaiſe comédie ; il écrit contre la France qui le nourrit, il trouve quatre ou cinq douves pourries du tonneau de *Diogène*, il ſe met dedans pour aboyer ; il abandonne ſes amis ; il m'écrit à moi la plus impertinente lettre que jamais fanatique ait griffonnée. Il me mande, en propres mots : *Vous avez corrompu Genève pour prix de l'aſile qu'elle vous a donné ;* comme ſi je me ſouciais d'adoucir les mœurs de Genève, comme ſi j'avais beſoin d'un aſile, comme ſi j'en avais pris un dans cette ville de *prédicans ſociniens*, comme ſi j'avais quelque obligation à cette ville. Je n'ai point fait de réponſe à ſa lettre : M. de *Ximenès* a répondu pour moi, et a écraſé ſon miſérable roman. Si *Rouſſeau* avait été un homme raiſonnable à qui on ne pût reprocher qu'un mauvais livre, il n'aurait pas été traité ainſi. Quant aux courtiſans de *Pompignan* et de *Fréron*, il n'eſt pas mal de plonger le muſeau de ces gens-là dans le bourbier de leurs maîtres.

Mon digne philoſophe, que deviendra la

vérité ? que deviendra la philoſophie ? Si les ſages veulent être fermes, s'ils ſont hardis, s'ils ſont liés, je me dévoue pour eux ; mais s'ils ſont diviſés, s'ils abandonnent la cauſe commune, je ne ſonge plus qu'à ma charrue, à mes bœufs et à mes moutons ; mais en cultivant la terre, je prierai DIEU que vous l'éclairiez toujours, et vous me tiendrez lieu de public. Que dites-vous du bonnet carré de *Midas-Omer?* Je vous embraſſe tendrement. 1761.

LETTRE LXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 d'avril.

Je vous remercie, mon cher maître, de m'avoir envoyé votre charmante épître ſur l'agriculture, qui ne parle guère d'agriculture, et qui n'en vaut que mieux. C'eſt, à mon avis, un des plus agréables ouvrages que vous ayez faits. Des gens de votre connaiſſance, qui en ont penſé comme moi, et qui ne ſont pas deſcendus d'*Iſmaël*, car *ils ſervent et Baal et le Dieu d'Iſraël*, l'ont trouvée ſi bonne, qu'ils ont voulu la lire à la reine ; mais il y avait deux vers *mal-ſonnans* et *offenſant les*

1761. *oreilles pieuſes*, qu'il a fallu corriger pour mettre votre épître en habit décent, et pour la rendre propre à être portée aux pieds du trône; et croiriez-vous que c'eſt moi qui ai fait cette correction? J'ai donc mis le *bon mari d'Eve*, au lieu du *ſot mari*, qui était pourtant la vraie épithète, et au lieu de *manger la moitié de ſa pomme*, qui eſt plaiſant, j'ai mis *goûter de la fatale pomme*, qui eſt bien plat; mais cela eſt encore trop bon pour Verſailles.

Riez, ſi vous voulez, de cette petite anecdote; mais, s'il vous plaît, riez-en tout ſeul, et n'allez pas en écrire à Paris, comme vous avez fait de ce que je vous ai mandé au ſujet des parrains de l'archidiacre.

Je ſuis sûr, au moins autant qu'on le peut être, que le ſurintendant de la reine a nommé *Saurin;* mais il eſt vrai que je ne lui ai parlé que la veille de l'élection, et il ſe pourrait bien qu'avant ce temps-là il en eût ſervi un autre; c'eſt ce que je ne ſais pas aſſez poſitivement pour pouvoir vous l'aſſurer. Après tout, c'eſt ce qu'il eſt fort peu important d'approfondir; par malheur *le vin et Trublet ſont tirés, il faut les boire.*

Nous recevons aujourd'hui l'évêque de Limoges qui ne ſait pas lire, et *Batteux* qui ne ſait pas écrire; mais en revanche nous avons un directeur qui ſait lire et écrire,

qui s'en pique du moins. Je m'attends à un grand déluge d'eſprit, et je crois qu'il faudra qu'on me tienne, comme à *Rémond de Saint-Marc*, *la tête bien ferme*. A lundi prochain la réception de l'archidiacre, qui évoquera ſurement l'ombre de *Fontenelle*, et à qui le directeur fera apparemment compliment ſur ſes *bonnes fortunes ;* car il prétend en avoir eu beaucoup par le confeſſionnal et par la prédication. 1761.

Nous avons encore une place vacante à l'académie, mais ce ne ſera pas, je crois, pour *Marmontel*. M. le duc d'*Aumont* fait peur à ces meſſieurs. Vous devez juger par-là qu'ils ne ſont pas fort braves. Ainſi nous aurons eu ſept places vacantes à la fois, et nous n'aurons pas choiſi le ſeul homme qu'il nous convenait de prendre. Je ne ferai qu'en rire (car il n'y a que cela de bon), tant qu'ils n'iront pas juſqu'à l'avocat ſans cauſe, *auteur des Cacouacs ;* car pour lors cela paſſerait la raillerie, et je pourrais bien les prier de nommer *Chaumeix* ou *Omer* à ma place, ſurtout ſi vous vouliez en même temps donner la vôtre à frère *Berthier*.

Je viens à *Jean-Jacques*, non pas à *Jean-Jacques le Franc de Pompignan* qui *penſe être quelque choſe*, mais à *Jean-Jacques Rouſſeau* qui *penſe être cynique*, et qui n'eſt qu'inconſéquent et ridicule. Je veux qu'il vous ait

1761. écrit une lettre impertinente, je veux que vous et vos amis vous ayez à vous en plaindre; malgré tout cela, je n'approuve pas que vous vous déclariez publiquement contre lui comme vous faites ; et je n'aurai ſur cela qu'à vous répéter vos propres paroles : *Que deviendra le petit troupeau, s'il eſt déſuni et diſperſé?* Nous ne voyons point que ni *Platon*, ni *Ariſtote*, ni *Sophocle*, ni *Euripide* aient écrit contre *Diogène*, quoique *Diogène* leur ait dit à tous des injures. *Jean-Jacques* eſt un malade de beaucoup d'eſprit, et qui n'a d'eſprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager.

A propos, j'oubliais de vous demander ſi vous avez reçu un mémoire que j'ai fait ſur l'inoculation, et dans lequel je crois avoir prouvé, non que l'inoculation eſt mauvaiſe, mais que ſes partiſans ont aſſez mal raiſonné juſqu'ici, et ne ſe ſont pas doutés de la queſtion. Ce mémoire très-clair, à ce que je crois, et très-impartial, a été lu il y a ſix mois à une aſſemblée publique de l'académie des ſciences, et m'a paru avoir fait beaucoup d'impreſſion ſur les auditeurs. On vient d'imprimer dans une gazette (à la vérité aſſez obſcure) qu'un médecin de Clermont en Auvergne, ayant inoculé ſon fils, le fils eſt mort de l'inoculation, et que le père eſt mort de chagrin. Ce fait,

fait, s'il eſt vrai, ſerait très-fâcheux contre l'inoculation, quoiqu'au fond il ne ſoit pas déciſif. Adieu, mon cher confrère; je ne vous écrirai pourtant plus *de l'académie françaiſe*; je crains qu'il ne faille dire bientôt de ce titre-là ce que *Jacques Roſtbif* dit du nom de *monſieur : Il y a trop de faquins qui le portent.* Adieu. 1761.

LETTRE LXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 d'avril.

Je me hâte de vous répondre, mon grand calculateur de petite vérole, plein d'eſprit et de génie, et antipode des calculateurs.....: *Diligo adhuc Ciceronianum-Olivetum quia optimus grammaticus*, *quia* il fut mon maître, et qu'il me donnait des claques ſur le cu quand j'avais quatorze ans. Je ne dirai pas qu'il en a menti, mais il a dit la choſe qui n'eſt pas. Qu'il vous montre ma lettre, s'il l'oſe. Certainement votre nom n'y eſt pas. Il peut avoir quelque fineſſe, ayant été jéſuite. Il a voulu ſe jouer de votre vivacité pariſienne, et vous arracher votre ſecret. Vous avez peut-être donné dans

1761. le panneau. Soyez très-sûr que je ne vous compromettrai jamais, et que vous pouvez donner l'eſſor avec moi à votre très-plaiſante imagination en toute ſureté.

Vous me paraiſſez bien honnête de dire qu'un homme de trente ans peut en eſpérer trente autres. La vie commune ne s'étend qu'à vingt-deux ans ſur la maſſe totale. Je n'ai pas encore bien examiné votre compte; je vais vous relire : à Paris on ne relit point. Vive la campagne où le temps eſt à nous. En général, je vois que vous en ſavez plus que notre ſourdaud. Je vous remercie de votre *bon mari*. Il faut avouer que la reine eſt bien *bonne*, et que ſi elle était la maîtreſſe, nous aurions un ſiècle bien éclairé. Je vous donne mon blanc ſeing pour ma place à l'académie, à la première fantaiſie que vous aurez de réſigner; cela ſera aſſez plaiſant, et c'eſt une facétie qu'il ne faut pas manquer. Faites la lettre de remercîment, et je vous réponds de la ſigner. A l'égard de *Jean-Jacques*, s'il n'était qu'un inconſéquent, un petit bout d'homme pétri de vanité, il n'y aurait pas grand mal; mais qu'il ait ajouté à l'impertinence de ſa lettre l'infamie de cabaler du fond de ſon village avec des pédans *ſociniens*, pour m'empêcher d'avoir un théâtre à Tourney, ou du moins pour empêcher ſes concitoyens,

qu'il ne connaît pas, de jouer avec moi; qu'il ait voulu, par cette indigne manœuvre, ſe préparer un retour triomphant dans ſes rues baſſes; c'eſt l'action d'un coquin, et je ne lui pardonnerai jamais. J'aurais tâché de me venger de *Platon*, s'il m'avait joué un pareil tour; à plus forte raiſon du laquais de *Diogène*. Je n'aime ni ſes ouvrages ni ſa perſonne, et ſon procédé eſt haïſſable. L'auteur de la nouvelle *Aloïſia* n'eſt qu'un poliſſon mal-feſant. Que les philoſophes véritables faſſent une confrérie comme les francs-maçons, qu'ils s'aſſemblent, qu'ils ſe ſoutiennent, qu'ils ſoient fidelles à la confrèrie, et alors je me fais brûler pour eux. Cette académie ſecrète vaudrait mieux que l'académie d'Athènes, et toutes celles de Paris; mais chacun ne ſonge qu'à ſoi, et on oublie le premier des devoirs qui eſt d'anéantir l'*inf*.... 1761.

Je vous prie, mon grand philoſophe, de dire à madame *du Deffant* combien je lui ſuis attaché. Je lui écrirai quelque jour une énorme lettre. J'aime à penſer avec elle; je voudrais y ſouper: je l'aime d'autant plus que j'ai les ſots en horreur. Mes complimens à l'abbé *Trublet*; j'attends ſa harangue avec l'impatience du parterre qui a des ſifflets en poche, et qui ne voit pas lever la toile.

A propos, haïſſez-vous toujours monſieur

1761. de *Chimène* ou *Ximenès?* il vient d'acheter une maiſon, des prés, des vignes et des champs dans le pays de Gex. Voilà le fruit apparemment de l'épître ſur l'agriculture. Je ſuis devenu un malin vieillard. Il y a long-temps que j'ai fait la capilotade ; c'eſt un chant qui entre dans la Pucelle : il y aura toujours place pour les perſonnes que vous me recommanderez. J'ai ſouffert quarante ans les outrages des bigots et des poliſſons. J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré, et que c'eſt une duperie. Il faut faire la guerre et mourir noblement

Sur un tas de bigots immolés à mes pieds.

Riez et aimez-moi, confondez l'*inf*.... le plus que vous pourrez.

N. B. J'ai lu le mémoire contre les jéſuites banqueroutiers. L'avocat a raiſon ; aucun jéſuite ne peut traiter ſans engager ſes ſupérieurs. — Quand je les ai chaſſés d'un domaine qu'ils avaient uſurpé, il a fallu que le provincial ſignât le déſiſtement; mais je les ai chaſſés ſans bruit, je n'ai eu que la moitié du plaiſir.

LETTRE LXXXVI. 1761.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 ou 8 de mai.

MONSIEUR *le Protée*, monſieur le multiforme, je crois que votre diſcours ſur l'étude eſt celui de vos ouvrages qui m'a fait le plus de plaiſir, ſoit parce que c'eſt le dernier, ſoit parce que je m'y retrouve. Somme totale, vous êtes un grand penſeur et grand metteur en œuvre, mais ce n'eſt pas aſſez de montrer qu'on a plus d'eſprit que les autres. Allons donc, rendez quelque ſervice au genre-humain; écraſez le fanatiſme, ſans pourtant riſquer de tomber comme *Samſon* ſous les ruines du temple qu'il démolit; faites ſentir à notre ſiècle toute ſa petiteſſe et tout ſon ridicule; renverſez ſes idoles. Quel eſt ce poliſſon qui a répondu à mademoiſelle *Clairon* par du galimatias? a-t-on jamais rien vu de plus ſot que le livre de cet avocat? La ſéance contre l'*Encyclopédie* et l'abſurde réquiſitoire d'*Omer*, ne ſont-ils pas dignes du quatorzième ſiècle? faut-il qu'une troupe de convulſionnaires, tels que des *Chaumeix*, des *Gauchat*, &c. ſoit toute-puiſſante? et ne doit-on pas rougir, quand on eſt

1761. homme, de ne pas ſonner le tocſin contre ces ennemis de l'humanité? On ſe plaignait autrefois des jéſuites ; mais St *Médard* devient plus à craindre que St *Ignace*. Rendons ces perturbateurs du repos public ridicules aux yeux des honnêtes gens. Qu'ils n'aient plus pour eux que le faubourg Saint-Marceau et les halles. Mon cher philoſophe, vous vous déclarez l'ennemi des grands et de leurs flatteurs, et vous avez raiſon ; mais ces grands protégent dans l'occaſion ; ils peuvent faire du bien ; ils mépriſent l'infame ſuperſtition ; ils ne perſécuteront jamais les philoſophes, pour peu que les philoſophes daignent s'humaniſer avec eux.

Notre académie a donné, pour ſujet de ſon prix, les louanges d'un chancelier janſéniſte, perſécuteur de toute vérité, mauvais cartéſien, ennemi de *Newton*, et faux ſavant. Paſſe pour le maréchal de *Saxe* qui aimait les filles, et qui ne perſécutait perſonne. Je ſuis indigné de ce qui m'eſt revenu de Paris. Je ne connais que vous qui puiſſiez venger la raiſon. Dites hardiment et fortement tout ce que vous avez ſur le cœur. Frappez et cachez votre main. On vous reconnaîtra : je veux bien croire qu'on en ait l'eſprit, qu'on ait le nez aſſez bon ; mais on ne pourra vous convaincre, et vous aurez détruit tout l'empire des cuiſtres dans

la bonne compagnie. L'oracle des fidelles devrait faire une prodigieuſe ſenſation ; mais la nation eſt trop frivole pour un livre qui demande de l'attention. 1761.

A propos, je n'ai pas ici mes calculs de la vie humaine ; mais il eſt clair que, nous autres animaux à deux pieds, nous n'avons que vingt-deux ans dans le ventre, l'un portant l'autre. Expliquez-moi comment à trente ans on doit eſpérer ſoixante. J'en ai ſoixante et ſept, et je ſuis bien malingre. Je voudrais vous voir avant de rendre mon corps et mon ame aux quatre élémens.

Dites, je vous prie, à madame *du Deffant* combien je lui ſuis attaché. Elle penſe et parle, et il y en a de par le monde qui ne ſavent pas même parler.

1761.

LETTRE LXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 de juin.

MON cher philoſophe, vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps, ni moi non plus, cependant il faut donner ſigne de vie. Dites-moi en conſcience à quelle diſtance vous croyez que nous ſommes éloignés du ſoleil, depuis le paſſage de *Vénus*, et ſi vous penſez que cette *Vénus* ait un laquais, comme on le prétend. Pour moi, je ſuis occupé actuellement de mademoiſelle *Corneille*, et je vous prie de faire beau bruit à l'académie pour l'édition des ouvrages de ce grand-homme.

M. l'abbé *Grizel* me charge de vous faire ſes complimens. *Omitte res cæleſtes*, et envoyez un petit mot à votre vieil ami *V.* chez monſieur *Damilaville*.

LETTRE

LETTRE LXXXVIII. 1761.

DE M. D'ALEMBERT.

A Pontoiſe, le 9 de juillet.

J'AI reçu, mon cher philoſophe, votre petit billet, en partant pour la campagne. Il eſt vrai que je ſuis un peu en retard avec vous; prenez-vous-en à un gros livre de géométrie, tout plein de calculs, que je fais imprimer actuellement, et dont j'eſpère être bientôt débarraſſé. Je ne ſais pas de la part de qui vous m'avez envoyé le *Grizel*; ce *Grizel* eſt un drôle de corps. Si Me *Huerne* avait auſſi bien plaidé, les rieurs auraient été pour lui; mais ni Me *Huerne*, ni Me *le Dain*, ne ſont faits pour avoir les rieurs de leur côté. Les jéſuites même ne les ont plus depuis qu'ils ſe ſont brouillés avec la philoſophie; ils ſont à préſent aux priſes avec les gens du parlement, qui trouvent que la *ſociété de Jéſus* eſt contraire à la *ſociété* humaine, comme la ſociété de *Jéſus* trouve de ſon côté que *l'ordre* du parlement n'eſt pas de l'ordre de ceux qui ont le ſens bien droit, et la philoſophie jugerait que la ſociété de *Jéſus* et l'ordre du parlement ont tous deux raiſon.

1761. Je ne sais ce qui arrivera du *laquais* de *Vénus ;* j'ai bien peur que ce ne soit un laquais de louage, qui ne lui restera pas long-temps, d'autant que ledit laquais n'a pas suivi sa maîtresse dans son passage sur le soleil. Si *Fontenelle* n'était pas mort, il vous dirait là-dessus les plus jolies choses du monde ; par exemple, que *Vénus* a trop de satellites sur la terre pour en avoir besoin dans le ciel ; et que les vieux galans qui ne peuvent plus lui faire leur cour, regretteront le temps où *Vénus* se promenait toute seule dans le ciel, *sans laquais*, *sans ajustement*, *de ses seules grâces ornée*, &c. Son chancelier *Trublet* vous en dira davantage, pour peu que vous vouliez savoir le reste. Je vous dirai moi, plus sérieusement, que nous attendons les observations faites aux Indes et en Sibérie, pour savoir, par la comparaison avec celles de France, à combien de postes nous sommes du soleil ; et s'il nous faut quelques jours de plus ou de moins pour y arriver, que nous ne l'avons cru jusqu'ici.

Je n'aurai pas besoin d'ameuter l'académie française sur l'édition de *Pierre Corneille ;* il n'y a aucun de nous qui ne se fasse un plaisir et un devoir de souscrire, et quelques-uns même pour plusieurs exemplaires. Cette entreprise fera beaucoup d'honneur à l'entrepreneur, à l'académie et à la nation ; et je me flatte

qu'elle avertira enfin l'académie de ce qu'elle doit faire, de donner des éditions grammaticales des auteurs claſſiques. 1761.

Adieu, mon cher maître ; que le ciel vous tienne toujours en joie ! N'oubliez pas vos amis et vos admirateurs ; je me flatte que vous me comptez parmi les premiers, et je prends la liberté de me mettre parmi les ſeconds. Je ne ſais pas s'il en eſt de même du profeſſeur *Formey*, et s'il prendra cette qualité dans ſes lettres aux journaliſtes, et dans ſa bibliothéque partiale, toute *impartiale* qu'elle prétend être. *Vale iterum.*

1761.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 d'auguſte.

MESSIEURS de l'académie françoiſe ou françaiſe, prenez bien à cœur mon entrepriſe, je vous en prie ; ne manquez pas les jours des aſſemblées, ſoyez bien aſſidus. Y a-t-il rien de plus amuſant, s'il vous plaît, que d'avoir un *Corneille* à la main, de ſe faire lire mes obſervations, mes anecdotes, mes rêveries, d'en dire ſon avis en deux mots, de me critiquer, de me faire faire un ouvrage utile, tout en badinant? J'attends tout de vous, mon cher confrère.

Il me paraît que M. *Duclos* s'intéreſſe à la choſe. Je me flatte que vous vous en amuſerez, et que je verrai quelquefois de vos notes ſur mes marges. Encouragez-moi beaucoup, car je ſuis docile comme un enfant ; je ne veux que le bien de la choſe ; j'aime mieux *Corneille* que mes opinions ; j'écris vîte, je corrige de même ; ſecondez-moi, éclairez-moi et aimez-moi.

LETTRE XC. 1761.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 de ſeptembre.

Je ne ſais, mon cher maître, ſi vous avez reçu une lettre que je vous écrivis, il y a quelque temps, de Pontoiſe. Je vous y parlais, ce me ſemble, de votre édition de *Corneille*, et de l'intérêt que j'y prenais comme homme de lettres, comme français, comme académicien, et encore plus comme votre confrère, votre diſciple et votre ami. Depuis ce temps, nous avons reçu à l'académie vos Remarques ſur les Horaces, ſur Cinna et ſur le Cid, la préface du Cid, et l'épître dédicatoire. Tout cela a été lu avec ſoin dans les aſſemblées, et *Duclos* nous dit hier que vous aviez reçu nos remarques, et que vous en paraiſſiez content. N'oubliez pas d'inſiſter plus que vous ne faites dans votre épître, ſur la protection qu'on accordait aux perſécuteurs de *Corneille*, et ſur l'oubli profond où ſont tombées toutes les infamies qu'on imprimait contre lui, et qui vraiſemblablement lui cauſaient beaucoup de chagrin. Vous pouvez mieux dire, et avec

1761. plus de droit que perſonne, à tous les gens de lettres et à tous les protecteurs, des choſes fort utiles aux uns et aux autres, que cette occaſion vous fournira naturellement.

Nous avons été très-contens de vos Remarques ſur les Horaces ; beaucoup moins de celles ſur Cinna, qui nous ont paru faites à la hâte. Les Remarques ſur le Cid ſont meilleures, mais ont encore beſoin d'être revues. Il nous a ſemblé que vous n'inſiſtiez pas toujours aſſez ſur les beautés de l'auteur, et quelquefois trop ſur des fautes qui peuvent n'en pas paraître à tout le monde. Dans les endroits où vous critiquez *Corneille*, il faut que vous ayez ſi évidemment raiſon que perſonne ne puiſſe être d'un avis contraire ; dans les autres, il faut ou ne rien dire ou ne parler qu'en doutant. Excuſez ma franchiſe ; vous me l'avez permiſe, vous l'avez exigée ; et il eſt de la plus grande importance pour vous, pour *Corneille*, pour l'académie et pour l'honneur de la littérature françaiſe, que vos Remarques ſoient à l'abri même des mauvaiſes critiques. Enfin, mon cher confrère, vous ne ſauriez apporter dans cet ouvrage trop de ſoin, d'exactitude et même de minutie. Il faut que ce monument que vous élevez à *Corneille*, en ſoit auſſi un pour vous, et il ne tient qu'à vous qu'il le ſoit.

Je ſouſcris, ſi vous le trouvez bon, pour deux exemplaires, pour l'un comme votre ami, et pour l'autre comme homme de lettres et comme français. Si les gens de lettres de cette frivole et moutonnière nation qui les perſécute en riant, ne ſoutiennent pas l'honneur de la *chère patrie*, comme diſent les Allemands, hélas! que deviendra ce malheureux honneur? Vous voyez le beau rôle que nous jouons *ſur la terre et ſur l'onde;* et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que nous avons l'air de le jouer encore quelque temps, car la paix ne paraît pas prochaine. Cependant le parlement ſe bat *à outrance* avec les jéſuites, et Paris en eſt encore plus occupé que de la guerre d'Allemagne; et moi qui n'aime ni les fanatiques convulſionnaires ni les fanatiques de St *Ignace*, tout ce que je leur ſouhaite, c'eſt de ſe détruire les uns par les autres, fort tranquille d'ailleurs ſur l'événement, et bien certain de me moquer de quelqu'un, quoi qu'il arrive. Quand je vois un parlement plus intolérant que des capucins, aux priſes avec des imbécilles, des ignorans et des intolérans, je ſuis tenté de lui dire ce que diſait *Timon* le miſanthrope à *Alcibiade : Jeune écervelé, que je ſuis content de te voir à la tête des affaires! tu me feras raiſon de ces marauds d'Athéniens.* La philoſophie touche peut-être au moment où 1761.

1761. elle va être vengée des jéſuites ; mais qui la vengera des autres fanatiques? pouvons-nous nous flatter que la deſtruction de la canaille jéſuitique entraînera après elle l'abolition de la canaille janſénienne, &c.? Prions DIEU, mon cher confrère, que la raiſon obtienne de nos jours ce triomphe ſur l'imbécillité. En attendant, portez-vous bien, commentez *Corneille*, et aimez-moi.

LETTRE XCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de ſeptembre.

Vos très-plaiſantes lettres, mon cher philoſophe, égayeraient *Socrate* tenant en main ſon gobelet de ciguë, et *Servet* ſur ſes fagots verts. Vous demandez qui nous défera des fanatiques ; ce ſera vous, pardieu, en vous moquant d'eux tant que vous pourrez, et en les couvrant de ridicule par vos bons mots.

Notre nation ne mérite pas que vous daigniez raiſonner beaucoup avec elle ; mais c'eſt la première nation du monde pour ſaiſir une bonne plaiſanterie, et ce qu'aſſurément vous ne trouverez pas à Berlin, ſouvenez-vous-en.

Je vous remercie de toute mon ame de l'attention que vous donnez à *Pierre*. Songez, s'il vous plaît, que je n'avais point ſon édition de 1664, quand j'ai commencé mon Commentaire. Soyez sûr que tout ſera très-exact. Je n'oublierai pas ſurtout les petits perſécuteurs de la littérature, quand je pourrai tomber ſur eux. 1761.

J'ai déjà mandé à M. *Duclos* que je n'envoyais que des eſquiſſes ; mon unique but eſt d'avoir le ſentiment de l'académie, après quoi je marche à mon aiſe et d'un pas sûr.

Je n'ai pas été aſſez poli, je le ſais bien ; les complimens ne me coûteront rien : mais, en attendant, il faut tâcher d'avoir raiſon. Ou mon cœur eſt un fou, ou j'ai la plus grande raiſon quand je dis que les remords de *Cinna* viennent trop tard ; que ſon rôle ſerait attendriſſant, admirable, ſi le diſcours d'*Auguſte*, au ſecond acte, le touchait tout d'un coup du noble repentir qu'il doit avoir. J'étais révolté, à l'âge de quinze ans, de voir *Cinna* perſiſter avec *Maxime* dans ſon crime, et joindre la plus lâche fourberie à la plus horrible ingratitude. Les remords qu'il a enſuite ne paraiſſent point naturels, ils ne ſont plus fondés, ils ſont contradictoires avec cette atrocité réfléchie qu'il a étalée devant *Maxime ;* c'eſt un défaut capital que *Metaſtaſio* a ſoigneuſement évité

1761. dans ſa Clémence de *Titus*. Il ne s'agit pas ſeulement de louer *Corneille*, il faut dire la vérité. Je la dirai à genoux, et l'encenſoir à la main.

Il eſt vrai que, dans l'examen de Polyeucte, je me ſuis armé quelquefois de veſſie de cochon au lieu d'encenſoir. Laiſſez faire, ne ſongez qu'au fond des choſes; la forme ſera toute autre. Ce n'eſt pas une petite beſogne d'examiner trente-deux pièces de théâtre, et de faire un commentaire qui ſoit à la fois une grammaire et une poëtique. Ainſi donc, Meſſieurs, quand vous vous amuſerez à parcourir mes eſquiſſes, examinez-les comme s'il n'était pas queſtion de *Corneille;* ſouvenez-vous que les étrangers doivent apprendre la langue françaiſe dans ce livre. Quand j'aurai oublié une faute de langage, ne l'oubliez pas; c'eſt-là l'objet principal. On apprend notre langue à Moſcou, à Copenhague, à Bude et à Lisbonne. On n'y fera point de tragédies françaiſes; mais il eſt eſſentiel qu'on n'y prenne point des ſoléciſmes pour des beautés: vous inſtruirez l'Europe, en vous amuſant.

Vous ferez, mon cher ami, coïloqué pour deux; mais ſi le roi, les princes et les fermiers généraux qui ont ſouſcrit, payent les *Cramer*, vous nous permettrez de préſenter humblement le livre à tous les gens de lettres qui

ne ſont ni fermiers généraux ni rois. Vous verrez ce que j'écris ſur cela *in mea epiſtola ad Olivetum-Ciceronianum.* Adieu. Je ſuis abſolument touché de l'intérêt que vous prenez à notre petite drôlerie. 1761.

Je ſuis haraſſé de fatigue; je bâtis, je commente, je ſuis malade, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XCII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 d'octobre.

Je ne ſais pas, mon cher et illuſtre maître, ſi mes lettres ſont auſſi plaiſantes que vous le prétendez, mais je ſais que tout ce qui ſe paſſe y fournit bien matière; et s'il eſt vrai, comme vous le dites, qu'il eſt bon de rire un peu pour la ſanté, jamais ſaiſon n'a été ſi favorable pour ſe bien porter. Voici, par exemple, *Paul le Franc de Pompignan* (je ne ſais ſi c'eſt *Paul* l'apôtre, ou *Paul* le ſimple) qui vient encore de fournir aux rieurs de quoi rire par ſon *Eloge hiſtorique du duc de Bourgogne.* J'imagine qu'on vous aura envoyé cette pièce, et qu'en

——— la lisant vous aurez dit comme l'hermite de
1761. *la Fontaine :*

Voici de quoi, si tu sais quelque tour;
Il te le faut employer, frère Luce.

Je sais que la matière est un peu délicate, et qu'en donnant des croquignoles au vivant, il faut prendre garde d'égratigner le mort; mais *à vaincre sans péril on triomphe sans gloire.* On prétend que *Pompignan* sollicite, pour récompense de son bel ouvrage, une place d'*historiographe des enfans de France;* je voudrais qu'on la lui donnât, avec la permission de commencer *dès le ventre de la mère*, et la défense d'*aller au-delà de sept ans.* Je ne sais si cette impertinence vous paraîtra aussi plaisante qu'à moi; mais il est sûr que

. . . Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes le *Franc* verrait beau jeu.

Me voilà presque aussi en train de vous citer des vers que M. le théologien *Martin Kahle* qui vous en citait tant de mauvais, pour vous prouver que ce monde ridicule était le meilleur des mondes possibles. Laissons là et *Martin Kahle* et *Pompignan*, et parlons de *Corneille.*

Nous avons relu vos Remarques ſur Cinna, et vous avez dû recevoir la réponſe de l'académie ſur vos nouvelles critiques. Voulez-vous que je *vous parle net* comme le miſanthrope, et ſur la pièce et ſur vos remarques? Je vous avouerai d'abord que la pièce me paraît d'un bout à l'autre froide et ſans intérêt; que c'eſt une converſation en cinq actes, et en ſtyle tantôt ſublime, tantôt bourgeois, tantôt ſuranné; que cette froideur eſt le grand défaut, ſelon moi, de preſque toutes nos pièces de théâtre, et qu'à l'exception de quelques ſcènes du Cid, du cinquième acte de Rodogune, et du quatrième d'Héraclius, je ne vois rien (dans *Corneille* en particulier) de *cette terreur et de cette pitié* qui fait l'ame de la tragédie. Si je ſuis ſi difficile, prenez-vous-en à vos pièces qui m'ont accoutumé à chercher ſur le théâtre tragique de l'intérêt, des ſituations et du mouvement. Si je ſuivais donc mon penchant, je dirais que preſque toutes ces pièces ſont meilleures à lire qu'à jouer; et cela eſt ſi vrai qu'il n'y a preſque perſonne aux pièces de *Corneille*, et médiocrement à celles de *Racine;* mais ce n'eſt pas le tout d'avoir raiſon, il faut être poli; il faut donc de grands ménagemens, pour avertir les gens qu'ils s'ennuyent et qu'ils n'oſent le dire. 1761.

A l'égard de vos raiſonnemens et des nôtres

1761. ſur les remords de *Cinna* qui, ſelon vous, viennent trop tard, et qui ſelon nous viennent aſſez tôt, ce ſont-là, ce me ſemble, de ces queſtions ſur leſquelles on peut dire le pour et le contre ſans ſe convaincre réciproquement. Je voudrais donc, ſans prétendre que vous ayez tort (car le diable m'emporte ſi j'en ſais rien), je voudrais que vous ne fiſſiez aucune critique qui fût ſujette à contradiction, et que vous vous bornaſſiez aux fautes évidentes contre le théâtre ou la grammaire; vous aurez encore aſſez de beſogne. Croyez-moi, ne donnez point de priſe ſur vous aux ſots et aux mal-intentionnés, et ſongez qu'un vivant qui critique un mort en poſſeſſion de l'eſtime publique, doit avoir raiſon et demie pour parler, et ſe taire quand il n'a que raiſon. Voyez comme on a reçu les pauvres gens qui ont relevé les ſottiſes d'*Homère ;* ils avaient pourtant au moins raiſon et demie, ces pauvres diables-là ; et le grand tort de *la Mothe* n'a pas été de critiquer l'*Iliade*, mais d'en faire une.

Réſervez donc, mon cher maître, *les veſſies de cochon au lieu d'encenſoir* pour les *Pompignans* et conſors ; pour ceux-là, on ne demande qu'à rire à leurs dépens, et vous aurez le double plaiſir de faire rire et d'avoir raiſon. Il eſt vrai que, ſi la guerre continue, je

crois que *Pompignan* même ne fera plus rire perſonne. Pour moi, je rirai le plus long-temps que je pourrai, et je vous aimerai plus long-temps encore. Adieu, mon cher philoſophe. 1761.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'octobre.

A quoi penſez-vous, mon très-cher philoſophe, de ne vouloir que rire de l'hiſtoriographe *le Franc de Pompignan?* ne ſavez-vous pas qu'il compte être à la tête de l'éducation de M. le duc de *Berri*, avec ſon fou de frère? que ce ſont tous deux des perſécuteurs? que les gens de lettres n'auront jamais de plus cruels ennemis? Il me paraît qu'il eſt d'une conſéquence extrême de faire ſentir à la famille royale elle-même ce que c'eſt que ce malheureux. Il faut ſe mettre à genoux devant monſieur le dauphin, en feſſant ſon hiſtoriographe.

Voici ce qu'une bonne ame m'envoie de Montauban. Si vous étiez une bonne ame de Paris, cela vaudrait bien mieux; mais,

—— meſſire *Bertrand*, vous vous ſervez de la patte
1761. de *Raton*.

Il eſt sûr que ce déteſtable ennemi de la littérature a calomnié tous les gens de lettres, quand il a eu l'honneur de parler à monſieur le dauphin. Son épître dédicatoire eſt pire que ſon diſcours à l'académie; ce ſont-là de ces coups qu'il faut parer. Il ne faut pas ſeulement le rendre ridicule, il faut qu'il ſoit odieux. Mettons-le hors d'état de nuire, en feſant voir combien il veut nuire.

Vraiment, vous avez mis le doigt deſſus en diſant que *Corneille* eſt froid, du moins Cinna n'eſt pas fort chaud; mais d'où vient en partie cette glace? de la note de l'académie. Elle me dit dans ſa note (et c'eſt vous qui l'avez écrite) qu'*on s'intéreſſe à Auguſte*. Eh! meſſieurs, c'eſt à *Cinna* qu'on s'intéreſſe dans le premier acte; car vous ſavez qu'on aime tous les conſpirateurs. *Cinna* eſt conjuré, il eſt amant, il fait un tableau terrible des proſcriptions, il rend *Auguſte* exécrable; et puis, Meſſieurs, on s'intéreſſe, dites-vous, à *Auguſte!* on change donc d'intérêt; il n'y en a donc point; et voilà ce qui fait que votre fille eſt muette. Propoſez ce petit argument quand vous irez là; mais ce n'eſt pas aſſez de ſavoir la langue, il faut connaître le théâtre. Ah! mon cher philoſophe, il n'eſt

que

que trop vrai que notre théâtre eſt à la glace. Ah! ſi j'avais ſu ce que je ſais, ſi on avait plutôt purgé le théâtre de petits maîtres, ſi j'étais jeune! mais tout vieux que je ſuis, je viens de faire un tour de force, une eſpièglerie de jeune homme. J'ai fait une tragédie en ſix jours; mais il y a tant de ſpectacle, tant de religion, tant de malheur, tant de *nature*, que j'ai peur que cela ne ſoit ridicule. L'œuvre des ſix jours eſt ſujette à rencontrer des railleurs. 1761.

J'ai actuellement le plus joli théâtre de France. Nous avons joué Mérope; mademoiſelle *Corneille* a été applaudie; madame *Denis* a fait pleurer des anglaiſes. Les prêtres de Genève ont une faction horrible contre la comédie; je ferai tirer ſur le premier prêtre ſocinien qui paſſera ſur mon territoire.

Jean-Jacques eſt un jean . . . . qui écrit tous les quinze jours à ces prêtres pour les échauffer contre les ſpectacles. Il faut pendre les déſerteurs qui combattent contre leur patrie. Aimez-moi beaucoup, je vous en prie; car je vous aime, car je vous eſtime prodigieuſement; car tous les êtres penſans doivent être tendrement unis contre les êtres non penſans, contre les fanatiques et les hypocrites également perſécuteurs.

1761.

LETTRE XCIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 d'octobre.

Je ſuis, mon cher et illuſtre maître, un peu inquiet de votre ſanté; il faut qu'elle ne ſoit pas ſi bonne que l'année paſſée. Il y a un an que vous vouliez, diſiez-vous, ne faire que rire de tout pour vous bien porter; aujourd'hui vous voulez vous fâcher, et c'eſt contre *Moïſe de Montauban!* Voilà un plaiſant objet pour vous échauffer la bile! eh, pardieu, laiſſez-le devenir hiſtoriographe, inſtituteur, correcteur, éberneur des enfans de France, et tout ce qu'il voudra; et ſoyez, vous, mais toujours en riant, l'hiſtoriographe de ſes ſottiſes, l'inſtituteur de votre nation, et le correcteur des fanatiques.

Je vous remercie de ce que vous m'envoyez de la part de la *bonne ame de Montauban;* je l'ai lu avec plaiſir, et j'en ferai part aux *bonnes ames de Paris.* Je crois cependant que cela aurait encore été plus utile, ſi la bonne ame de Montauban n'avait voulu que rire, et n'avait point voulu ſe fâcher. Vous voyez,

mon cher philoſophe, combien j'ai profité de vos leçons ; autrefois tout me donnait de l'humeur, depuis la comédie des *Philoſophes* juſqu'au mémoire de *Pompignan ;* aujourd'hui je verrais *Moïſe de Montauban* premier miniſtre, et *Aaron* grand aumônier, que je crois que j'en rirais encore. Je me fierais à la Providence qui, à la vérité, ne gouverne pas trop bien ce meilleur des mondes poſſibles ; mais qui pourtant fait parfois des actes de juſtice. Qui aurait dit, par exemple, il y a dix ans, aux jéſuites, que ces bons pères, qui aiment tant à brûler les autres, verraient bientôt venir leur tour, et que ce ſerait le Portugal, c'eſt-à-dire le pays le plus fanatique et le plus ignorant de l'Europe, qui jetterait le premier jéſuite au feu ? Ce qu'il y a de très-plaiſant, c'eſt que cette aventure commence à réconcilier les janſéniſtes avec l'inquiſition qu'ils haïſſaient juſqu'ici mortellement : *En vérité*, diſent-ils, *cet établiſſement a du bon ; les affaires y ſont jugées avec beaucoup plus de maturité et de juſtice qu'on ne croit en France, et il faut avouer que ce tribunal-là fait fort bien en Portugal.* Ils ont imprimé que *Malagrida* ſe ſouvenait encore, dans l'oiſiveté de la priſon, de ſon ancien métier de jéſuite ; qu'on l'a ſurpris quatre fois s'amuſant tout ſeul, pour donner, diſait-il, du ſoulagement à ſon corps. Notez qu'il a ſoixante

1761.

1761. et treize ans ; cela ſerait en vérité fort beau cet âge-là ; mais je crois que les janſéniſtes n'en parlent que par envie.

Laiſſons brûler *Malagrida*, et venons à *Corneille* qui, ſelon vous et ſelon moi, n'eſt pas ſi *chaud*. Si c'eſt moi qui ai écrit qu'on *s'intéreſſe à Auguſte*, je n'ai écrit en cela que l'avis de l'académie, et point du tout le mien ; je ne crois ni avec elle qu'on s'intéreſſe à *Auguſte*, ni avec vous qu'on s'intéreſſe à *Cinna* ; je crois qu'on ne s'intéreſſe à perſonne, qu'on ne ſe ſoucie pas plus d'*Auguſte*, d'*Emilie* et de *Cinna*, que de *Maxime* et d'*Euphorbe*, et que cet ouvrage eſt meilleur à lire qu'à voir jouer. Auſſi n'y va-t-il perſonne.

Oui, en vérité, mon cher maître, notre théâtre eſt à la glace. Il n'y a, dans la plupart de nos tragédies, ni vérité, ni chaleur, ni action, ni dialogue. Donnez-nous vîte votre *Oeuvre des ſix jours*, mais ne faites pas comme DIEU, et ne vous repoſez pas le ſeptième. Ce n'eſt point un plat compliment que je prétends vous faire ; mais je ne vous dis que ce que j'ai déjà dit cent fois à d'autres : vos pièces ſeules ont du mouvement et de l'intérêt ; et, ce qui vaut bien cela, de la philoſophie, non pas de la philoſophie froide et *parlière*, mais de la philoſophie en action. Je ne vous demande plus d'échafaud ; je ſais et je reſpecte

toute la répugnance que vous y avez, quoique depuis *Malagrida* les échafauds aient leur mérite ; mais je vous demande de nous faire voir, ce qui ne tient qu'à vous, qu'en fait de tragédies nous ne ſommes encore que des enfans bien élevés, et les autres peuples de vieux enfans. Votre réputation vous permet de riſquer tout ; vous êtes à cent lieues de l'envie ; oſez, et nous pleurerons, et nous frémirons, et nous dirons : Voilà la tragédie, voilà la nature : *Corneille* differte, *Racine* converſe, et vous nous remuerez. 1761.

A propos, vraiment, j'oubliais de vous remercier de la mention honorable que vous avez faite de moi dans votre lettre à l'abbé d'*Olivet*, telle que vous l'avez envoyée au *Journal encyclopédique ;* car il eſt bon de vous dire que mon nom ni celui de *Duclos* ne ſe trouvent point dans l'imprimé de Paris, malgré ce que vous aviez recommandé à ce ſujet, comme je le ſais de ſcience certaine ; c'eſt votre ancien inſtituteur, *Joſephus Olivetus*, qui a fait, en tout bien et tout honneur, cette petite ſuppreſſion dont j'aurai le plaiſir de le remercier à la première occaſion favorable, mais toujours en riant, parce que *cela eſt bon pour la ſanté.*

Oui vraiment, les prêtres de Genève ſont comme des diables contre la comédie ; mais

——— on dit auſſi que vous en êtes un peu la cauſe.
1761. Vous vous êtes un peu trop moqué de ces ſociniens honteux ; vous avez fait rire à leurs dépens ; et pour s'en venger, ils voudraient bien que vous ne fiſſiez pleurer perſonne. Il faut que les comédiens de l'égliſe et ceux du théâtre ſe ménagent réciproquement. A l'égard de *Rouſſeau*, j'avoue que c'eſt un *déſerteur qui combat contre ſa patrie ;* mais c'eſt un déſerteur qui n'eſt plus guère en état de ſervir, ni par conſéquent de faire du mal ; ſa veſſie le fait ſouffrir, et il s'en prend à qui il peut. Prions DIEU qu'il conſerve la nôtre.

On dit que les jéſuites font courir dans les maiſons trois mémoires manuſcrits pour leur juſtification. C'eſt beaucoup que *trois*, car je crois qu'ils auraient de la peine à en faire lire un ſeul, tant l'animoſité publique eſt grande. On dit qu'ils prouvent, dans un de ces mémoires, que le parlement a falſifié et tronqué les paſſages de leurs conſtitutions. Cela pourrait bien être, puiſqu'*Omer-Anitus*, dans ſon beau réquiſitoire, a bien falſifié et tronqué, d'après *Abraham Chaumeix*, les paſſages de l'*Encyclopédie*. Adieu, mon cher philoſophe ; faites des tragédies, moquez-vous de tout, et portez-vous bien.

LETTRE XCV. 1762.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de janvier.

Vous avez dû, mon cher et illuſtre confrère, recevoir, il y a peu de temps, par monſieur *Damilaville*, le *Manuel des Inquiſiteurs*, que j'étais chargé de vous faire parvenir. Que dites-vous de ce monument d'atrocité et de ridicule, qui rend tout à la fois l'humanité ſi odieuſe et ſi à plaindre? Il n'y a, je crois, de terme dans aucune langue pour exprimer le ſentiment que cette lecture fait naître. *On ne peut s'empêcher* d'en frémir *et d'en rire*. L'auteur, ou plutôt le traducteur et l'éditeur utile de cette abomination, qu'il était ſi bon de faire connaître, m'a prié de vous préſenter ſon ouvrage de ſa part, en vous aſſurant des ſentimens qu'il vous a voués, et qui vous ſont dus par tous les amateurs de la raiſon et des lettres. Cet auteur eſt le même abbé *Morellet*, ou *Morlet*, ou *Mords-les*, qui fut mis, il y a dix-huit mois, non à la grande inquiſition arragonoiſe, mais à la petite inquiſition de France, pour avoir dit, dans une *Viſion* meilleure que celle d'*Ezéchiel*, qu'une méchante

1762. femme, qu'il ne nommait pas, était *bien malade*.

Admirez, mon cher philoſophe, combien la raiſon gagne de terrain ; cet ennemi de la perſécution, qui travaille ſi bien à la rendre ridicule, eſt un prêtre, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, qui nous a donné pour cet ouvrage l'article *Figure*, où vous verrez entre autres que St *Ambroiſe* ou St *Auguſtin* (je ne ſais plus lequel) compare les dimenſions de l'arche à celles du corps de l'homme, et la petite porte de l'arche au trou du derrière ; c'eſt un beau paſſage qui vous a échappé dans votre chapitre ſur les *allégories*.

Comme il faut encourager les gens de bien, écrivez-moi, je vous prie, un mot d'honnêteté pour cet honnête eccléſiaſtique ; il le mérite par ſon zèle pour la bonne cauſe, et par ſon reſpect pour vous.

Je ne ſais ſi je vous ai prié de remercier M. le chevalier de *Molmire* de ſes *Etrennes aux ſots*, et M. le rabbin *Akib* de ſon *ſermon*. Je vous prie de leur dire à l'un et à l'autre que ſi l'un s'aviſe encore de *prêcher*, et l'autre de donner des *étrennes*, ils n'oublient pas de m'en faire part.

Nous continuons à lire vos Remarques ſur *Corneille*, et nous venons de finir Héraclius. Je prends la liberté de vous répéter à ce ſujet

ce

ce que vous m'avez déjà permis de vous dire ; ne critiquez *Corneille* que lorſque vous aurez deux fois raiſon ; il a un nom très-reſpecté, il eſt mort ; voilà déjà une raiſon bien forte (je ne vous dis pas bien bonne) en ſa faveur. Vous ſavez mieux que moi que, dans un genre tel que celui du théâtre, dont les règles renferment beaucoup d'arbitraire, on peut condamner et juſtifier preſque tout ; et pour peu que *Corneille* ſoit juſtifiable par des raiſons telles quelles, dans les endroits où vous l'attaquez, vous êtes sûr d'avoir contre vous les pédans et les ſots, qui déchireraient *Corneille* s'il n'était pas mort, et qui ſeront bien aiſes de vous déchirer parce que vous êtes vivant. Attendez-vous, par exemple, au mal qu'ils diront de Zulime. Je ne ferai pas chorus avec eux, car cette pièce m'a fait beaucoup de plaiſir, au moins dans le rôle principal ; j'y trouve la paſſion bien reſſentie, bien exprimée et bien différente de cet amour de ruelle qui affadit notre théâtre. 1762.

Si par haſard vous connaiſſez l'auteur de l'Ecueil du ſage, dites-lui auſſi, je vous prie, que ſon ouvrage m'a fait plaiſir, qu'il eſt ſurtout très-moral, et par cette raiſon digne de reſter au théâtre ; que le troiſième et le quatrième acte ſont excellens, qu'il y a dans les autres des ſcènes fort agréables, et des

1762. détails très-intéreſſans. J'y voudrais un autre cinquième acte : la pièce eût été meilleure en quatre, ou même en trois ; mais voilà ce que fait la ſuperſtition des règles. Il me ſemble que les auteurs dramatiques ſont pour les règles comme les Français pour les impôts, ils y obéiſſent en murmurant.

Que dites-vous de l'état fâcheux de votre ancien diſciple ? Il y a long-temps que je n'en ai reçu de nouvelles ; vous écrit-il toujours ? Je le crois aux abois, et c'eſt grand dommage ; la philoſophie ne retrouvera pas aiſément un prince tolérant comme lui par indifférence, ce qui eſt la bonne manière de l'être, et l'ennemi de la ſuperſtition et du fanatiſme.

On dit que vos bons amis et les miens vont avoir un vicaire général en France ; on ajoute qu'ils en ſont très-mécontens : leur principale raiſon pour ſe plaindre eſt que, ſi on leur donne ce vicaire, *ils ne feront plus rien ;* c'eſt préciſément ce qu'il faut qu'ils ſoient.

Je fais mon compliment, non à vous, mais au gouvernement, ſur la penſion qu'on vient de vous rendre. Si on n'en donnait qu'à des gens comme vous, l'Etat donnerait beaucoup moins, et encouragerait beaucoup plus.

Adieu, mon cher philoſophe ; portez-vous bien, écrivez-moi quelquefois, et ſurtout moquez-vous de tout, car il n'y a que cela de

ſolide. Le vicaire général des jéſuites fait dire qu'au moyen de cet arrangement, il va y avoir en France un *vice-général* de plus : voilà de quoi vivent les Pariſiens. 1762.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Février.

Si j'ai lu la belle juriſprudence de l'inquiſition ! et oui, mordieu, je l'ai lue, et elle a fait ſur moi la même impreſſion que fit le corps ſanglant de *Céſar* ſur les Romains. Les hommes ne méritent pas de vivre, puiſqu'il y a encore du bois et du feu, et qu'on ne s'en ſert pas pour brûler ces monſtres dans leurs infames repaires. Mon cher frère, embraſſez en mon nom le digne frère qui a fait cet ouvrage excellent ; puiſſe-t-il être traduit en portugais et en caſtillan ! Plus nous ſommes attachés à la ſainte religion de notre Sauveur *Jéſus-Chriſt*, plus nous devons abhorrer l'abominable uſage qu'on fait tous les jours de ſa divine loi.

Il eſt bien à ſouhaiter que vos frères et

—— vous, donniez tous les mois quelque ouvrage
1762. édifiant qui achève d'établir le royaume du *Chriſt*, et de détruire les abus. Le trou du cu eſt quelque choſe ; je voudrais qu'on mît en ſentinelle un jéſuite à cette porte de l'arche.

On a imprimé en Hollande le teſtament de *Jean Meſlier ;* ce n'eſt qu'un très-petit extrait du teſtament de ce curé. J'ai frémi d'horreur à la lecture. Le témoignage d'un curé qui, en mourant, demande pardon à DIEU d'avoir enſeigné le chriſtianiſme, peut mettre un grand poids dans la balance des libertins. Je vous enverrai un exemplaire de ce teſtament de l'*antechriſt*, puiſque vous voulez le réfuter. Vous n'avez qu'à me mander par quelle voie vous voulez qu'il vous parvienne ; il eſt écrit avec une ſimplicité groſſière qui, par malheur, reſſemble à la candeur. Vraiment, il s'agit bien de Zulime et du Droit du ſeigneur ou de l'Ecueil du ſage, que le philoſophe *Crébillon* a mutilé et eſtropié, croyant qu'il égorgeait un de mes enfans ! Jurez bien que cette petite bagatelle eſt d'un académicien de Dijon, et ſoyez sûr que vous direz la vérité ; mais ces misères ne doivent pas vous occuper ; il faut venir au ſecours de la ſainte vérité qu'on attaque de toutes parts. Engagez vos frères à prêter continuellement leur plume et leur voix à la défenſe du dépôt ſacré.

Vous m'avez envoyé un beau livre de muſique (*), à moi qui ſais à peine ſolfier ; je l'ai vîte mis ès mains de notre nièce la *virtuoſe*. 1762.

Je ſuis le coq qui trouva une perle dans ſon fumier, et qui la porta au lapidaire. Mademoiſelle *Corneille* a une jolie voix ; mais elle ne peut comprendre ce que c'eſt qu'un dièſe.

Pour ſon oncle le rabâcheur et le déclamateur, le cardinal de *Bernis* dit que je ſuis trop bon et que je l'épargne trop.

J'ai fait très-ſérieuſement une très-grande perte dans l'impératrice de toutes les Ruſſies.

(*) Elémens de muſique théorique et pratique, ſuivant les principes de M. *Rameau*, par M. d'*Alembert*.

1762.

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 de février.

MON cher et univerſel, vous avez le nez fin, et c'eſt pour cela que j'ai voulu que vous luſſiez Olimpie; mais après avoir mandé à madame de *Fontaine* de vous donner cette corvée, je lui mandai de n'en rien faire, attendu que j'ai le nez fin auſſi, et que je m'étais très-bien aperçu que *Caſſandre* et *Olimpie* ne remuaient pas comme ils doivent remuer. J'avais, DIEU et le duc de *Villars* m'en ſont témoins, j'avais broché en ſix jours cette beſogne. Il n'appartient qu'au Dieu de *Moïſe* de créer en ſix jours un monde. J'avais fait le chaos; j'ai débrouillé beaucoup, et voilà pourquoi je ne voulais plus que vous viſſiez mon ours avant que je l'euſſe léché. Toutes vos critiques me paraiſſent aſſez juſtes; ce n'eſt point peu pour un auteur d'en convenir: il n'y en a qu'une qui me paraît mauvaiſe. Vous voulez qu'un homme qui eſt à la porte d'une égliſe interrompe une cérémonie qu'on fait dans le ſanctuaire, et à laquelle il n'a nul droit, nul prétexte de s'oppoſer.

On voit bien que vous n'allez jamais à la meſſe. Je ſuppoſe que vous viſſiez *Fréron* et *Chaumeix*, &c. communier à Notre-Dame, iriez-vous leur donner des coups de bâton à l'autel ? n'attendriez-vous pas qu'ils allaſſent de l'égliſe au b..... ? Vous ne ſavez pas combien les cérémonies de l'Egliſe ſont reſpectables. 1762.

Il y a encore d'autres remarques ſur leſquelles je pourrais diſputer ; mais le grand point eſt d'intéreſſer, tout le reſte vient enſuite. J'ai choiſi ce ſujet moins pour faire une tragédie, que pour faire un livre de notes à la fin de la pièce, notes ſur les myſtères, ſur la conformité des expiations anciennes et des nôtres, ſur les devoirs des prêtres, ſur l'unité d'un Dieu prêchée dans tous les myſtères, ſur *Alexandre* et ſes conſors, ſur le ſuicide, ſur les bûchers où les femmes ſe jetaient dans la moitié de l'Aſie ; cela m'a paru curieux et ſuſceptible d'une hardieſſe honnête : *Meſlier* eſt curieux auſſi. Il part un exemplaire pour vous ; le bon grain était étouffé dans l'ivraie de ſon in-folio. Un bon ſuiſſe a fait l'extrait très-fidellement, et cet extrait peut faire beaucoup de bien. Quelle réponſe aux inſolens fanatiques qui traitent les ſages de libertins ! quelle réponſe, miſérables que vous êtes, que le teſtament d'un prêtre qui demande

——— pardon à DIEU d'avoir été chrétien ! Le livre
1762. de *Mords-les* ſur l'inquiſition, me met toujours en fureur. Si j'étais *Candide*, un inquiſiteur ne mourrait que de ma main.

Mademoiſelle *Corneille* eſt bien élevée ; il faut remercier DIEU d'avoir arraché cette ame à l'horreur d'un couvent.

Je fais un peu de bien dans la miſſion que le ciel m'a confiée. O, mes frères ! travaillez ſans relâche, ſemez le bon grain, profitez du temps pendant que nos ennemis s'égorgent. Madame *Denis* eſt très-contente de votre muſique.

Quoi ! *Meſlier* en mourant aura dit ce qu'il penſe de *Jéſus*, et je ne dirai pas la vérité ſur vingt déteſtables pièces de *Pierre*, et ſur les défauts ſenſibles des bonnes ! Oh, pardieu, je parlerai ; le bon goût eſt préférable au préjugé. *Salvâ reverentiâ.*

LETTRE XCVIII. 1762.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 29 de mars.

MON cher et grand philoſophe, vous avez donc lu cet impertinent petit libelle d'un impertinent petit prêtre, qui était venu ſouvent aux Délices, et à qui nous avons daigné faire trop bonne chère. Le ſot libelle de ce miſérable était ſi mépriſé, ſi inconnu à Genève, que je ne vous en avais point parlé. Je viens de lire, dans le *Journal encyclopédique*, un article où l'on fait l'honneur à ce croquant de relever ſon infamie. Vous voyez que les presbytériens ne valent pas mieux que les jéſuites, et que ceux-ci ne ſont pas plus dignes du carcan que les janſéniſtes.

Vous avez fait à la ville de Genève un honneur qu'elle ne méritait pas; je ne me ſuis vengé qu'en amuſant ſes citoyens. On joua Caſſandre ces jours paſſés ſur mon théâtre de Ferney, non le Caſſandre que vous avez vu croqué, mais celui dont j'ai fait un tableau ſuivant votre goût. Les miniſtres n'ont oſé y aller, mais ils y ont envoyé leurs filles. J'ai vu pleurer génevois et génevoiſes

1762. pendant cinq actes, et je n'ai jamais vu une pièce ſi bien jouée ; et puis un ſouper pour deux cents ſpectateurs, et puis le bal : c'eſt ainſi que je me ſuis vengé.

On venait de pendre un de leurs prédicans à Toulouſe, cela les rendait plus doux ; mais on vient de rouer un de leurs frères, accuſé d'avoir pendu ſon fils en haine de notre ſainte religion pour laquelle ce bon père ſoupçonnait dans ſon fils un ſecret penchant. La ville de Toulouſe, beaucoup plus ſotte et plus fanatique que Genève, prit ce jeune pendu pour un martyr. On ne s'aviſa pas d'examiner s'il s'était pendu lui-même, comme la choſe eſt très-vraiſemblable. On l'enterra pompeuſement dans la cathédrale ; une partie du parlement aſſiſta pieds nus à la cérémonie ; on invoqua le nouveau ſaint ; après quoi la chambre criminelle fit rouer le père à la pluralité de huit voix contre cinq. Ce jugement était d'autant plus chrétien, qu'il n'y avait aucune preuve contre le roué. Ce roué était un bon bourgeois, un bon père de famille, ayant cinq enfans en comptant le pendu ; il a pleuré ſon fils en mourant, il a proteſté de ſon innocence ſous les coups de barre, il a cité le parlement au jugement de DIEU. Tous nos cantons hérétiques jettent les hauts cris ; tous diſent que nous ſommes une nation auſſi

barbare que frivole, qui fait rouer, et qui ne fait pas combattre ; et qui paſſe de la Saint-Barthelemi à l'opéra comique. Nous devenons l'horreur et le mépris de l'Europe ; j'en ſuis fâché, car nous étions faits pour être aimables. 1762.

Je vous promets de n'aller ni à Genève ni à Toulouſe ; on n'eſt bien que chez ſoi.

Pour l'amour de Dieu, rendez auſſi exécrable que vous le pourrez le fanatiſme qui a fait pendre un fils par ſon père, ou qui a fait rouer un innocent par huit conſeillers du roi.

Mandez-moi, je vous prie, quel eſt le corps que vous mépriſez le plus ; je ſuis empêché à réſoudre ce problème.

Interim, vous ſavez combien je vous aime, eſtime et révère.

1762.

LETTRE XCIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 de mars.

UN mal-entendu a été cauſe, mon cher philoſophe, que je n'ai reçu que depuis peu de jours l'ouvrage de *Jean Meſlier*, que vous m'aviez adreſſé, il y a près d'un mois ; j'attendais que je l'euſſe pour vous écrire. Il me ſemble qu'on pourrait mettre ſur la tombe de ce curé : *Ci gît un fort honnête prêtre, curé de village, en Champagne, qui, en mourant, a demandé pardon à* DIEU *d'avoir été chrétien, et qui a prouvé par-là que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un champenois ne font pas cent bêtes.* Je ſoupçonne que l'extrait de ſon ouvrage eſt d'un ſuiſſe qui *entend fort bien le français*, quoiqu'il affecte de le parler mal. Cela eſt net, preſſant et ſerré, et je bénis l'auteur de l'extrait, quel qu'il puiſſe être.

C'eſt du Seigneur la vigne travailler.

Après tout, mon cher philoſophe, encore un peu de temps, et je ne ſais ſi tous ces livres ſeront néceſſaires, et ſi le genre-humain n'aura pas aſſez d'eſprit pour comprendre *par*

lui-même que trois ne font pas un, et que du pain n'eſt pas DIEU. Les ennemis de la raiſon font dans ce moment aſſez ſotte figure, et je crois qu'on pourrait dire comme dans la chanſon : 1762.

Pour détruire tous ces gens-là,
Tu n'avais qu'à les laiſſer faire.

Je ne ſais ce que deviendra la religion de *Jéſus*, mais ſa *compagnie* eſt dans de mauvais draps. Ce que *Paſcal*, *Nicole* et *Arnaud* n'ont pu faire, il y a apparence que trois ou quatre fanatiques abſurdes et ignorés en viendront à bout : la nation fera ce coup de vigueur au dedans, dans le temps où elle en fait ſi peu au dehors ; et on mettra dans les abrégés chronologiques futurs, à l'année 1762 : *Cette année, la France a perdu toutes ſes colonies, et chaſſé les jéſuites.* Je ne connais que la poudre à canon qui, avec ſi peu de force apparente, produiſe d'auſſi grands effets.

Il s'en faut beaucoup, j'en conviens, que les fanatiques d'un certain rang tiennent, entre les fanatiques de *Loyola* et les fanatiques de Saint-Médard, *la balance* auſſi égale qu'un certain philoſophe de vos amis ; mais laiſſons les pandoures détruire les troupes régulières. Quand la raiſon n'aura plus que les pandoures à combattre, elle en aura bon marché.

1762. A propos de pandoures, ſavez-vous qu'ils ne laiſſent pas de faire encore quelques incurſions par-ci par-là ſur nos terres ? Un curé de Saint-Herbland, de Rouen, nommé *le Roi* (ce n'eſt pas le roi des orateurs), qui prêche à Saint-Euſtache, vous a honoré, il y a environ quinze jours, d'une ſortie apoſtolique, dans laquelle il a pris la liberté de vous mettre en accolade avec *Bayle*. N'oubliez pas cet honnête homme, à la première bonne digeſtion que vous aurez ; ſon ſermon mérite qu'il ſoit recommandé au prône.

En voilà aſſez ſur les ſots et les ſottiſes. Tout cela ne ſerait rien, ſi nous n'avions pas perdu la Martinique, et ſi tout, juſqu'aux Ruſſes, ne ſe moquait pas de nous. Eh bien, que dites-vous de votre ancien diſciple ? Je ne crois pas qu'il regrette autant que vous *Eliſabeth Petrowna*. Par ma foi, il avait beſoin de cette mort, et il en a bien promptement tiré parti. Je me ſouviens de ce que vous me diſiez, il y a ſix ans : *Il a plus d'eſprit qu'eux tous*. Dieu veuille que nous profitions de l'exemple ou du prétexte que les Ruſſes nous donnent pour nous débarraſſer de cette maudite alliance autrichienne, qui nous coûtera plus que l'Eſpagne n'a coûté à *Louis XIV*.

Laiſſons les rois s'égorger, ainſi que les parlemens et les jéſuites, et parlons un peu

de votre tragédie. Je ſuis charmé des corrections que vous y faites ; *il faut qu'Olimpie et Caſſandre intéreſſent*, et c'eſt-là la grande affaire. A l'égard de la figure que fait *Antigone* au premier acte, pendant la bénédiction nuptiale de *Caſſandre* et d'*Olimpie*, je ne prétends point du tout qu'*Antigone* doive troubler cette bénédiction. Je ſuis trop bon chrétien pour exiger qu'on donne, dans l'égliſe, des coups de pied dans le cu à un prêtre qui fait ſes fonctions ; mais, pour s'épargner cette incartade, quand on n'eſt pas sûr de ſoi, il faut faire comme vous, mon cher maître, il faut ne point aller à l'égliſe : et pourquoi *Antigone* y reſte-t-il pour y faire une ſi ſotte figure ? que ne ſe tient-il chez lui pendant ce temps-là ? Il me paraît que ſa préſence et ſon ſilence le rendent, en cette occaſion, un perſonnage de comédie. Tout cela ſoit dit, mon cher maître, ſauf votre meilleur avis, comme de raiſon ; je ſuis auſſi flatté de votre confiance que peu attaché à mes opinions. 1762.

Où en eſt l'édition de *Corneille?* Il y a bien long-temps que nous n'avons reçu de vos notes. Au nom de Dieu, ſoyez ſur vos gardes ; ayez raiſon autant qu'il vous plaira, mais ſoyez poli ; c'eſt où vos ennemis vous attendent ; ils vous déchireront pour peu que vous maltraitiez *Corneille ;* et quand vous n'y

——— ſerez plus, il ne leur en coûtera rien pour
1762. dire que vous aviez raiſon : ne ſerez-vous pas bien avancé ?

Vous ne me dites rien du mémoire de M. de *la Chalotais*. C'eſt, à mon avis, un terrible livre contre les jéſuites, d'autant plus qu'il eſt fait avec modération. C'eſt le ſeul ouvrage philoſophique qui ait été fait juſqu'ici contre cette canaille. Il s'en faut bien que cet eſprit de philoſophie règne dans les parlemens. Vous ſavez, ſans doute, ce que le parlement de Toulouſe vient de faire, en condamnant à la corde un pauvre miniſtre dont tout le crime était d'avoir fait, au *deſert*, des baptêmes et des mariages ; et en feſant rouer vif un pauvre vieillard proteſtant de ſoixante et dix ans, accuſé fauſſement d'avoir pendu ſon fils. Tous les inquiſiteurs ne ſont pas à Lisbonne.

Adieu, mon cher philoſophe. Quel atroce et ridicule monde que ce meilleur des mondes poſſibles ! encore s'il n'était que ridicule ſans être atroce, il n'y aurait que demi-mal ; les impertinences jéſuitiques et médardiques, ſeraient les menus plaiſirs de la philoſophie ; mais peut-on avoir le courage de rire, quand on voit tant d'hommes s'égorger pour les ſottiſes des prêtres et pour celles des rois ? Tâchons, mon cher maître, de ne nous laiſſer

égorger

égorger ni par perſonne ni pour perſonne. Je ne ſais, mais cette année 1762 me paraît *groſſe* de grands événemens politiques et civils. Les bavards auront de quoi parler, les fanatiques de quoi crier, et les philoſophes de quoi réfléchir. Adieu ; je ſuis charmé que mademoiſelle *Corneille* croiſſe, comme *Jéſus-Chriſt*, *en ſageſſe et en grâce* devant DIEU et devant les hommes. 1762.

LETTRE C.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 4 de mai.

OUI, mon cher et illuſtre maître, j'ai lu ou plutôt parcouru, en bâillant, l'impertinente diatribe de ce petit ſocinien honteux, qui mériterait bien d'être catholique, et qui m'a fait l'honneur de m'aſſocier avec vous pour être l'objet de ſa plate ſatire. Il me ſerait bien aiſé de le couvrir de ridicules, mais c'eſt un honneur que je ne juge pas à propos de lui faire. Peut-être cependant trouverai-je occaſion de lui donner quelque jour une légère marque de reconnaiſſance : ſes variations plaiſantes ſur la *révélation*, dont il a

1762. d'abord fait valoir la *néceſſité*, qu'il a bornée à de l'*utilité* dans une édition ſuivante, et qu'apparemment il aſſurera dans la troiſième être une choſe tout-à-fait *commode*, et, comme on dit, *bien gracieuſe ;* ces ſottiſes et d'autres donneraient beau jeu à la plaiſanterie : mais l'auteur et le ſujet ſont trop plats pour qu'on ſoit tenté d'en plaiſanter.

Je pourrais bien en effet mériter un peu les reproches que vous me faites d'avoir fait trop d'honneur à vos prédicans, en les peignant comme des hommes raiſonnables ; ce ſera, ſi vous voulez, une fable morale que je voulais faire ſervir d'inſtruction à nos prêtres fanatiques : mais ſi vos Génevois ſont offenſés du bien que j'ai dit d'eux, ils n'ont qu'à parler, et je les tiendrai pour auſſi ſots qu'ils veulent l'être. Nos jéſuites de Paris ſe défendent, à tort ou à droit, d'être des aſſaſſins, des voleurs, des fourbes, &c. et encore cela en vaut-il la peine. Vos jéſuites presbytériens ſe défendent de toutes leurs forces d'avoir le ſens commun ; ils ſont bien plus avancés que les nôtres.

Eſt-ce que les Génevois oſent aller à vos comédies ? on m'avait pourtant aſſuré que la ſéréniſſime ou obſcuriſſime république avait rendu un décret portant que tout cordonnier, tailleur, barbier ou autre, qui ſerait atteint

et convaincu d'avoir aſſiſté à cette œuvre du démon, ne pourrait jamais devenir *magiſtrat*. Vous n'avez que votre théâtre dans la tête, et vous ne vous ſouciez guère, à ce que je vois, que les Etats de ce monde ſoient bien gouvernés. 1762.

Quant à nous, malheureuſe et drôle de nation, les Anglais nous font jouer la tragédie au dehors, et les jéſuites la comédie au dedans. L'évacuation du collége de Clermont nous occupe beaucoup plus que celle de la Martinique. Par ma foi, ceci eſt très-ſérieux, et les *claſſes* du parlement n'y vont pas de main morte. Ils croient ſervir la religion, mais ils ſervent la raiſon ſans s'en douter; ce ſont des exécuteurs de la haute juſtice, pour la philoſophie, dont ils prennent les ordres ſans le ſavoir; et les jéſuites pourraient dire à St *Ignace: Mon père, pardonnez-leur, car ils ne ſavent ce qu'ils font.* Ce qui me paraît ſingulier, c'eſt que la deſtruction de ces fantômes, qu'on croyait ſi redoutables, ſe faſſe avec auſſi peu de bruit. La priſe du château d'Arensberg n'a pas plus coûté aux Hanovriens que la priſe des biens des jéſuites à noſſeigneurs du parlement. On ſe contente, à l'ordinaire, d'en plaiſanter. On dit que *Jéſus-Chriſt* eſt un pauvre capitaine réformé, qui a perdu ſa *compagnie*. Il n'y a pas juſqu'aux ſulpiciens qui ne

1762. s'aviſent auſſi d'être plaiſans. Le curé de Saint-Sulpice, qui n'eſt pourtant pas un homme à bons mots, dit qu'il n'oſe demander pour ſon petit ſéminaire la maiſon du noviciat des jéſuites, parce qu'il a peur des *revenans*. Quant au père de *la Tour*, il ſe croit pour le moins *Caton* et *Socrate : Il en arrivera*, dit-il, *tout ce qu'il plaira à* DIEU, *je n'en ſerai pas moins l'être le plus vertueux qui exiſte*. Cela me fait ſouvenir de l'abbé de *Dangeau* qui diſait, dans le temps de nos malheurs à Hochſtet et à Ramillies : *Il en arrivera ce qu'il pourra, j'ai là-dedans*, en montrant ſon bureau, *trois mille verbes bien conjugués*.

Votre parlement de Toulouſe, qui ne ſe preſſe pas de chaſſer les jéſuites, comme il ne s'en preſſa pas du temps de l'aſſaſſinat d'*Henri IV*, et qui en attendant fait rouer des innocens, reſſemble, s'il eſt permis de rire en matière ſi triſte, à ce capitaine ſuiſſe qui feſait enterrer les bleſſés pour morts, et qui s'écriait ſur leurs plaintes : *Bon, bon, ſi on voulait en croire tous ces gens-là, il n'y en aurait pas un de mort*.

Ecraſez l'inf..., me répétez-vous ſans ceſſe : eh, mon Dieu, laiſſez-la ſe précipiter elle-même ; elle y court plus vîte que vous ne penſez. Savez-vous ce que dit *Aſtruc ? Ce ne ſont point les janſéniſtes qui tuent les jéſuites, c'eſt*

l'Encyclopédie, *mordieu*, *c'eſt l'Encyclopédie.* Il pourrait bien en être quelque choſe, et ce maroufle d'*Aſtruc* eſt comme *Paſquin*, *il parle quelquefois d'aſſez bon ſens.* Pour moi qui vois tout, en ce moment, couleur de roſe, je vois d'ici les janſéniſtes mourant l année prochaine de leur belle mort, après avoir fait périr, cette année-ci, les jéſuites de mort violente, la tolérance s'établir, les proteſtans rappelés, les prêtres mariés, la confeſſion abolie, et le fanatiſme écraſé ſans qu'on s'en aperçoive. 1762.

A propos, vous ne me parlez plus de votre ancien diſciple qui doit offrir une ſi belle chandelle à DIEU, et dire un ſi beau *De profundis* pour la czarine. Que dites-vous de ſa poſition actuelle? je ne doute point qu'il n'ait déjà fait des vers pour le czar; aſſurément la choſe en vaut bien la peine. Quant à moi, le papier m'avertit de finir ma proſe, en vous embraſſant mille fois.

1762.

LETTRE CI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 12 de juillet.

Le nom de *Zoïle* me pique, mon cher philoſophe, il eſt très-injuſte. Je vais au-delà des bornes quand je loue *Corneille*, et en deçà quand je le critique. Je crois d'ailleurs faire un ouvrage très-utile, et que la comparaiſon des pièces de *Shakeſpeare* et de *Calderon* avec *Corneille*, ſur des ſujets à peu-près ſemblables, eſt un grand éloge de *Pierre*, et un ſervice à la littérature. Je ne me relâcherai en rien, parce que je ſuis sûr que j'ai raiſon : j'en ſuis sûr, parce que j'ai cinquante ans d'expérience, parce que je me connais au théâtre, parce que je conſulte toujours des gens qui s'y connaiſſent, et qui ſont entièrement de mon avis. Eſt-ce à vous à vouloir des ménagemens, et à conſeiller la faibleſſe ? que m'importe que le préjugé crie, quand j'ai pour moi la raiſon ? je ne ſonge qu'au vrai et à l'utile. La Bérénice de *Corneille* eſt déteſtable : je fais imprimer à côté celle de *Racine* avec des remarques.

Attila eſt au-deſſous des pièces de *Danchet*.

Je m'en tiens au *holà* de *Boileau*. Je le loue de l'avoir dit, et je ne l'approuve pas de l'avoir imprimé, parce que cela n'en valait pas la peine. Mon cher philoſophe, prenez le parti de la vérité, et point de faibleſſe humaine. 1762.

Sans doute, il faut ſe réjouir que *Jean-Jacques* ait oſé dire ce que tous les honnêtes gens penſent, et ce qu'ils devraient dire tous les jours; mais ce miſérable n'en eſt que plus coupable d'avoir inſulté ſes amis, ſes bienfaiteurs. Sa conduite fait honte à la philoſophie. Ce petit monſtre n'écrivit contre vous et contre les ſpectacles que pour plaire aux prédicans de Genève; et voilà ces prédicans qui obtiennent qu'on brûle ſon livre, et qu'on décrète l'auteur de priſe de corps. Vous m'avouerez que le magot s'eſt conduit comme un fou. Il s'eſt borné à dire que les hommes ont pu nous tromper; et les fripons répandent toujours que DIEU a parlé par la bouche de ces hommes; et les ſots croiront les fripons. Il me paraît que le teſtament de *Jean Meſlier* fait un plus grand effet: tous ceux qui le liſent demeurent convaincus: cet homme diſcute et prouve. Il parle au moment de la mort, au moment où les menteurs diſent vrai: voilà le plus fort de tous les argumens. *Jean Meſlier* doit convertir la terre. Pourquoi ſon évangile eſt-il en ſi peu de mains? Que

—— vous êtes tièdes à Paris ! vous laiſſez la
1762. lumière ſous le boiſſeau.

Je ne veux point croire que *Paliſſot* ait vingt mille livres de rente, mais il en a certainement trop ; de pareils exemples découragent. Il m'a envoyé ſa comédie, elle eſt curieuſe par la préface et par les notes.

Je ſuis actuellement occupé d'une tragédie plus importante, d'un pendu, d'un roué, d'une famille ruinée et diſperſée, le tout pour la ſainte religion. Vous êtes, ſans doute, inſtruit de l'horrible aventure des *Calas*, à Toulouſe. Je vous conjure de crier et de faire crier. Voyez-vous madame *du Deffant* et madame de *Luxembourg?* pouvez-vous les animer ? Adieu, mon grand philoſophe.

LETTRE

LETTRE CII. 1762.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 31 de juillet.

COMMENT avez-vous pu imaginer, mon cher et illuſtre maître, que j'aye eu intention de vous comparer à *Zoïle?* je ne ſuis ni injuſte ni ſot à ce point-là; j'ai ſeulement cru devoir vous repréſenter que vos ennemis, qui vous ont déjà dit tant d'autres injures plus graves et auſſi peu méritées, ne vous épargneraient pas cette nouvelle qualification, pour peu que vous laiſſiez ſubſiſter dans vos Remarques ſur *Corneille* ce ton ſévère qui ſe montre ſurtout dans celles ſur Rodogune, et qui a paru bleſſer quelques-uns de nos confrères. Il pourrait nuire même à vos critiques les plus juſtes, et il ne faut pas donner cet avantage à vos ennemis. Il s'en faut de beaucoup, en mon particulier, que je trouve Rodogune une bonne pièce, ſoit pour le fond, ſoit pour le ſtyle; mais ſi j'avais des coups de bâton à lui donner, ce ſerait comme *Alcidas* à *Sganarelle*, dans le Mariage forcé, avec de grandes proteſtations de reſpect et de déſeſpoir d'y être obligé. *On me fait haïr*, dit *Montagne*, *les*

1762. *choſes les plus évidentes, quand on me les plante pour infaillibles. J'aime ces mots qui adouciſſent la témérité de nos propoſitions : il me ſemble, par aventure, il pourrait être*, &c.

Vous trouvez ſi mauvais, dans votre critique de Polyeucte, qu'il aille briſer à grands coups les autels et les idoles; ne faites donc pas comme lui; faites remarquer tout doucement au peuple que cette idole, qu'il croyait d'or pur, eſt farcie d'alliage; vous ſerez pour lors très-utile, ſans vous nuire à vous-même. Les adouciſſemens que je vous propoſe ſont d'ailleurs d'autant plus néceſſaires qu'en matière de pièces de théâtre (vous le ſavez mieux que moi), l'opinion peut jouer un grand rôle. Telle critique qui ſera trouvée excellente dans une pièce médiocre, trouvera des contradicteurs dans une pièce conſacrée (à tort ou à droit) par l'eſtime publique. Et que ne juſtifie-t-on pas quand on le veut? combien y a-t-il dans *Homère* d'abſurdités qui ne ſont encore des abſurdités que pour très-peu de gens? Je ſuis convaincu que la plupart des pièces de *Corneille* n'auraient aujourd'hui qu'un médiocre ſuccès; qu'elles ſont froides, bourſouflées, peu théâtrales et mal écrites; mais je me garderai bien de le dire, et encore moins de l'imprimer, à moins que je ne veuille être banni à perpétuité du royaume,

comme les prêtres de paroiſſe qui refuſent les ſacremens aux janſéniſtes. Le public eſt un animal à longues oreilles qui ſe raſſaſie de chardons, qui s'en dégoûte peu à peu, mais qui brait quand on veut les lui ôter de force; ſes opinions moutonnières, et le reſpect qu'il veut qu'on leur porte, me paraiſſent dire aux auteurs. *Il ſe peut faire que je ne ſois qu'un ſot, mais je ne veux pas qu'on me le diſe.* 1762.

Voyez un peu ce pauvre diable de *Jean-Jacques;* le voilà bien avancé de s'être brouillé avec les dieux, les prêtres, les rois et les auteurs. On dit qu'il eſt actuellement dans les Etats du roi de Pruſſe, près de Neuchâtel. Je ne voudrais pas répondre qu'il y reſtât; car le roi de Pruſſe, tout roi de Pruſſe qu'il eſt, n'eſt pas le maître à Neuchâtel comme à Berlin; et les vénérables paſteurs de ce pays-là n'entendent point raillerie ſur l'affaire de la religion : c'eſt une vieille..... pour laquelle ils ont d'autant plus d'égards qu'ils s'en ſoucient moins.

On dit que ſon livre cauſe de la rumeur parmi le peuple à Genève; que ce peuple trouve la religion de *Jean-Jacques* meilleure que celle qu'on lui prêche, et qu'il le dit aſſez haut pour embarraſſer ſes dignes paſteurs. La grande *utilité* ou *commodité* que le miniſtre *Vernet* trouve à la révélation, eſt pourtant

——— bien agréable. Il ſerait fâcheux d'être obligé
1762. de renoncer ainſi aux commodités de ce monde. On prétend que *Rouſſeau* fait actuellement trois partis dans la ſéréniſſime république : les miniſtres pour l'auteur et contre le livre, le conſeil pour le livre et contre l'auteur, et le peuple pour le livre et pour l'auteur. Vous y ajouterez, ſans doute, un quatrième parti contre le livre et contre l'auteur ; et j'avoue que ce parti-là peut avoir auſſi ſes raiſons ; mais voilà encore ce qu'il ne faudrait pas dire trop haut, ſurtout à Paris, car *Jean-Jacques* y eſt un peu le roi des halles.

Vous nous reprochez de la tiédeur ; mais je crois vous l'avoir déjà dit, la crainte des fagots eſt très-rafraîchiſſante. Vous voudriez que nous fiſſions imprimer le *Teſtament de Jean Meſlier*, et que nous en diſtribuaſſions quatre ou cinq mille exemplaires ; le fanatiſme infâme, puiſqu'*infame* y a, n'y perdrait rien ou peu de choſe, et nous ſerions traités de fous par ceux-mêmes que nous aurions convertis. Le genre-humain n'eſt aujourd'hui plus éclairé que parce qu'on a eu la précaution ou le bonheur de ne l'éclairer que peu à peu. Si le ſoleil ſe montrait tout-à-coup dans une cave, les habitans ne s'apercevraient que du mal qu'il leur ferait aux yeux ; l'excès de lumière ne ſerait bon qu'à les aveugler ſans reſſource.

Ce que vous ſavez doit être attaqué comme *Pierre Corneille*, avec ménagement. 1762.

Ce qui n'en mérite point, c'eſt le parlement de Toulouſe, ſi en effet, comme il y a toute apparence, les *Calas* ſont innocens. Il eſt très-important que tout le public ſoit au fait de cette horrible aventure. Vous n'avez pas donné aſſez d'exemplaires des *pièces juſtificatives ;* à peine les connaît-on ici, et tout Paris devrait en être inondé. Je vous réponds bien de ne pas me taire, et de faire crier tous ceux qui m'écouteront ; jéſuites, janſéniſtes, prédicans de Genève, franche canaille que tout cela, et par malheur, canaille méchante et dangereuſe. Enfin le ſix du mois prochain, nous ſerons délivrés de la canaille jéſuitique ; mais la raiſon en ſera-t-elle mieux, et l'*inf*.... plus mal ?

Madame *du Deffant* me charge de vous faire mille complimens, et de vous dire que, ſi elle ne vous importune point de ſes lettres, c'eſt par attention pour vous et par reſpect pour votre temps ; qu'elle a pris beaucoup de part au rétabliſſement de votre ſanté ; qu'elle eſt toujours de la bonne doctrine, et *n'encenſe point les faux dieux ;* c'eſt ce qu'elle m'a expreſſément recommandé de vous dire.

Adieu, mon cher et grand philoſophe ; portez-vous bien, moquez-vous de la ſottiſe

——— des hommes ; j'en fais autant que vous, mais
1762. je n'ai pas la ſottiſe de m'en moquer trop haut ni trop fort ; il ne faut point faire ſon tourment de ce qui ne doit ſervir qu'aux menus plaiſirs.

LETTRE CIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 8 de ſeptembre.

L'ACADEMIE m'a chargé, mon cher confrère, en l'abſence de M. *Duclos*, de vous remercier de la traduction que vous lui avez envoyée du Jules Céſar de *Shakeſpeare*. Elle l'a lue avec plaiſir, et elle penſe que vous avez très-bien fait de relever, par ce parallèle, le mérite de notre théâtre. Elle s'en rapporte à vous pour la fidélité de la traduction, n'ayant pas eu d'ailleurs l'original ſous les yeux. Elle eſt étonnée qu'une nation qui n'eſt pas barbare puiſſe applaudir à des rapſodies ſi groſſières ; et rien ne lui paraît plus propre, comme vous l'avez très-bien penſé, à aſſurer la gloire de *Corneille*.

Après m'être acquitté des ordres de l'académie, voici maintenant pour mon compte.

Quelque abſurde que me paraiſſe la pièce de *Shakeſpeare*, quelque groſſiers que ſoient réellement les perſonnages, quelque fidélité que je penſe que vous ayez miſe dans votre traduction, j'ai peine à croire qu'en certains endroits l'original ſoit auſſi mauvais qu'il le paraît dans cette traduction. Il y a un endroit, par exemple, où vous faites dire à un des acteurs, *mes braves gentilshommes ;* il y a apparence que l'anglais porte *gentlemen*, ou peut-être *worthy gentlemen*, expreſſion qui ne renferme pas l'idée de familiarité qui eſt attachée dans notre langue à celle-ci, *mes braves gentilshommes*. Vous ſavez d'ailleurs mieux que moi que *gentleman* en anglais ne ſignifie pas ce que nous entendons par *gentilhomme*. Vous faites dire à un des conjurés, après l'aſſaſſinat de *Céſar*, *l'ambition vient de payer ſes dettes:* cela eſt ridicule en français, et je ne doute point que cela ne ſoit fidellement traduit ; mais cette façon de parler eſt-elle ridicule en anglais ? je m'en rapporte à vous pour le ſavoir. Si je diſais de quelqu'un qui eſt mort: *Il a payé ſes dettes à la nature*, je m'exprimerais ridiculement ; cependant la phraſe latine correſpondante, *naturæ ſolvit debitum*, n'aurait rien de répréhenſible. Vous ſentez bien, mon cher maître, que je ne fais en tout ceci que vous propoſer mes doutes; je ſais très-

1762.

médiocrement l'anglais ; je n'ai point l'ori-
1762. ginal ſous les yeux ; la préſomption eſt pour vous à tous égards ; et moi-même tout le premier je parierais pour vous contre moi : mais comme l'anglais et le français ſont deux langues vivantes, et dans leſquelles, par conſéquent, on connaît parfaitement ce qui eſt bas ou noble, propre ou impropre, ſérieux ou familier, il eſt très-important que dans votre traduction vous ayez conſervé par-tout le caractère de l'original dans chaque phraſe, afin que les Anglais ne vous reprochent pas ou d'ignorer la valeur des expreſſions dans leur langue, ou d'avoir défiguré leur idole, pour ne pas dire leur magot.

J'ai lu auſſi dans l'imprimé la fin des notes ſur Cinna. Le ton m'en paraît convenable et beaucoup mieux que dans les notes manuſcrites. Vous pouvez tout dire, et vous ferez même très-bien ; il ne s'agit que de la manière.

J'ai lu à l'académie françaiſe le jour de la Saint-Louis, un morceau ſur la poëſie, et principalement ſur l'ode : les partiſans de *Rouſſeau* (qui n'en a plus guère) ne ſeront pas trop contens de moi, car j'ai oſé dire que ce poëte penſait peu, et que chez lui la partie du ſentiment eſt nulle. Comme rien n'eſt plus vrai, les clameurs que cette déciſion pourra exciter ne m'inquiètent guère, d'autant que

Rouſſeau n'a pas encore, comme *Corneille*, les honneurs de l'apothéoſe. J'ai trouvé occaſion, dans le même écrit, de vous rendre la juſtice que vous méritez, à l'occaſion de l'uſage de la philoſophie dans la poëſie, genre de mérite rare et précieux que vous ſeul avez eu parmi nous. 1762.

Qu'eſt-ce qu'un *Eloge de Crébillon*, ou plutôt une ſatire ſous le nom d'éloge, qu'on vous attribue? Quoique je penſe abſolument comme l'auteur de cette brochure ſur le mérite de *Crébillon*, je ſuis très-fâché qu'on ait choiſi le moment de ſa mort pour jeter des pierres ſur ſon cadavre; il fallait le laiſſer pourrir de lui-même, et cela n'eût pas été long.

Les amis de *Rouſſeau* (non plus de *Rouſſeau* le poëte, mais de *Rouſſeau* de Genève) répandent ici que vous le perſécutez, que vous l'avez fait chaſſer de Berne, et que vous travaillez à le faire chaſſer de Neuchâtel. Je ſuis perſuadé qu'il n'en eſt rien, et que, malgré les torts que *Rouſſeau* peut avoir avec vous, vous ne voudriez pas l'écraſer à terre. Je me ſouviens d'un beau vers de Sémiramis :

La pitié dont la voix,
Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes lois.

Souvenez-vous d'ailleurs que ſi *Rouſſeau* eſt perſécuté, c'eſt pour avoir jeté des pierres,

1762. et d'assez bonnes pierres, à cet infame fanatisme que vous voudriez voir écrasé, et qui fait le refrain de toutes vos lettres, comme la *destruction de Carthage* était le refrain de tous les discours de *Caton* au sénat. *Rousseau* ressemble à cet homme des *Fables d'Esope*, qui donnait des soufflets aux passans, et à qui on conseilla, pour son malheur, d'aller souffleter aussi un sot accrédité qui se trouva sur son chemin, et qui lui fit payer les soufflets pour lui et pour les autres passans. Mais il ne faut pas que la philosophie, tout insultée qu'elle est par lui, puisse être accusée d'avoir contribué ou même d'insulter à son malheur. L'archevêque vient de faire contre lui un grand diable de mandement, qui donnera envie de lire sa *Profession de foi* à ceux qui ne la connaissaient pas. Un mandement d'archevêque n'est qu'un titre de plus pour la célébrité ; cela s'appelle sortir avec les honneurs de la guerre.

On dit que le parlement est assemblé dans ce moment pour défendre aux jésuites de *prêcher : c'est ainsi qu'en partant il leur fait ses adieux.* Je n'aurais jamais cru que la destruction de cette vermine dût faire un si petit événement. A peine en a-t-on parlé deux jours, et ces jésuites si orgueilleux périssent comme des capucins, sans faire de sensation.

Savez-vous que frère *Berthier* a penſé être inſtituteur des enfans de France? heureuſement ce ridicule choix n'a pas eu lieu ; voilà en effet un plaiſant inſtituteur qu'un capelan ſans philoſophie, ſans goût, ſans connaiſſance des hommes! ſi on le feſait balayeur de la bibliothéque du roi, je le trouverais mieux placé. 1762.

Que dites-vous de la révolution de Ruſſie, et de votre ancien diſciple dont vous vous obſtinez à ne me point parler? Vous avez toujours cru qu'il périrait; il s'en tirera pourtant, ſi je ne me trompe, grâce à ſon activité et à ſon courage. Je me flatte qu'après la paix, qu'on nous fait eſpérer bientôt, il redeviendra notre ami, et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe ; vous me négligez un peu ; je ne reçois plus de vos nouvelles que de loin à loin, et je trouve cela très-mauvais.

1762.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, par Genève, 15 de ſeptembre.

MON très-aimable et très-grand philoſophe, je ſuis emmitouflé. Je viſe à être ſourd et aveugle. Si je n'étais qu'aveugle, je reviendrais voir madame *du Deffant ;* mais étant ſourd il n'y a pas moyen.

Je vous prie de dire à l'académie que je la régalerai inceſſamment de l'Héraclius de *Calderon*, qui pourra réjouir autant que le Céſar de *Shakeſpeare*. Soyez très-perſuadé que j'ai traduit *Gilles Shakeſpeare*, ſelon l'eſprit et ſelon la lettre. *L'ambition qui paye ſes dettes* eſt tout auſſi familier en anglais qu'en français, et le *dimitte nobis debita noſtra* n'en eſt pas plus noble pour être dans le *Pater*.

On a bien de la peine avec les *Calas ;* on n'a été inſtruit que petit à petit, et ce n'eſt qu'avec des difficultés extrêmes qu'on a fait venir les enfans à Genève, l'un après l'autre, et la mère à Paris. Les mémoires ont été faits ſucceſſivement, à meſure qu'on a été inſtruit. Ces mémoires ne ſont faits que pour préparer

les esprits, pour acquérir des protecteurs, et pour avoir le plaisir de rendre un parlement et des pénitens blancs, exécrables et ridicules. 1762.

Comment peut-on imaginer que j'aye persécuté *Jean-Jacques?* voilà une étrange idée; cela est absurde. Je me suis moqué de son *Emile*, qui est assurément un plat personnage: son livre m'a ennuyé; mais il y a cinquante pages que je veux faire relier en marroquin; en vérité, ai-je le nez tourné à la persécution? croit-on que j'aye un grand crédit auprès des prêtres de Berne? Je vous assure que la prêtraille de Genève aurait fait retomber sur moi, si elle avait pu, la petite correction qu'on a faite à *Jean-Jacques*, et que j'aurais pu dire, *jam proximus ardet Eucalegon*, si je n'avais pas des terres en France, avec un peu de protection. Quelques cuistres de calvinistes ont été fort ébahis et fort scandalisés que l'illustre république me permît d'avoir une maison dans son territoire, dans le temps qu'on brûle et qu'on décrète de prise de corps *Jean-Jacques* le citoyen; mais comme je suis fort insolent, j'en impose un peu, et cela contient les sots. Il y a d'ailleurs plus de *Jean Meslier* et de *Sermon des cinquante*, dans l'enceinte de nos montagnes, qu'il n'y en a à Paris. Ma mission va bien, et la moisson est

1762. aſſez abondante. Tâchez de votre côté d'éclairer la jeuneſſe autant que vous le pourrez.

J'ai envoyé à frère *Damilaville* un long détail d'une bêtiſe imprimée dans les journaux d'Angleterre ; c'eſt une lettre qu'on prétend que je vous ai écrite : vous auriez un bien plat correſpondant, ſi je vous avais en effet écrit de ce ſtyle.

Le factum de l'archevêque de Paris contre *Jean-Jacques* me paraît plus plat que l'éducation d'*Emile ;* mais il n'approche pas de certains réquiſitoires. Je ſuis très-sûr qu'on a propoſé *Berthier* pour la place de maître *Editue.* Il faut avouer qu'il y a certaines familles où l'on élève bien les enfans ; mais, Dieu merci, nous n'avons eu qu'une fauſſe alarme.

Je vous parle rarement de *Luc*, parce que je ne penſe plus à lui : cependant, s'il était capable de vivre tranquille et en philoſophe, et de mettre à écraſer l'*inf*...., la centième partie de ce qui lui en a coûté pour faire égorger du monde, je ſens que je pourrais lui pardonner.

Vous avez vu, ſans doute, la belle lettre que *Jean-Jacques* a écrite à ſon paſteur, pour être reçu à la ſainte Table : je l'ai envoyée à frère *Damilaville.* Vous voyez bien que ce pauvre homme eſt fou : pour peu qu'il eût eu un reſte de ſens commun, il ſerait venu

au château de Tourney que je lui offrais ; c'eſt une terre entièrement libre. Il y eût bravé également et les prêtres ariens, et tous les fanatiques ; mais ſon orgueil ne lui a pas permis d'accepter les bienfaits d'un homme qu'il avait outragé. 1762.

Criez par-tout, je vous en prie, pour les *Calas* et contre le fanatiſme, car c'eſt-là l'*infame* qui a fait leur malheur. Vous devriez bien venir un jour à Ferney avec quelque bon cacouac. Je voudrais vous embraſſer avant que de mourir, cela me ferait grand plaiſir.

LETTRE CV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de ſeptembre.

Ce que vous me mandez de votre ſanté, mon cher et illuſtre maître, m'inquiéte et m'afflige. Votre converſation et la lecture de vos ouvrages m'ont tant fait remercier DIEU de n'être ni ſourd ni aveugle, que je le trouverais bien injuſte, s'il vous puniſſait par deux ſens que vous avez rendus ſi précieux à tous ceux qui ſavent penſer. J'eſpère que vous

conſerverez vos yeux en les ménageant, et
1762. c'eſt de quoi je vous prie bien fort. A l'égard des oreilles, je n'y ſais point d'autre remède que d'entendre le moins de ſottiſes que vous pourrez ; par malheur ce remède n'eſt pas d'une obſervation facile.

J'ai annoncé à l'académie l'Héraclius de *Calderon ;* et je ne doute point qu'elle ne le liſe avec plaiſir, comme elle a lu l'arlequinade de *Gilles Shakeſpeare.* Ce que je vous marquais ſur votre traduction n'était qu'un doute ; et je ſuis convaincu, puiſque vous m'en aſſurez, que vous avez conſervé dans cette traduction le génie des deux langues ; perſonne n'eſt plus à portée de cela que vous.

Grâces à vous, j'eſpère que les *Calas* viendront à bout de prouver leur innocence ; mais ſavez-vous ce qu'il y a de plus fort à objecter à leurs mémoires ? c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer, je ne dis pas que des magiſtrats, mais que des hommes qui ne marchent pas à quatre pattes, aient condamné ſur de pareilles preuves un père de famille à la roue. Il eſt abſolument néceſſaire (et je le leur ai dit) qu'ils préviennent dans leurs mémoires cette objection, en demandant que les pièces du procès ſoient miſes ſous les yeux du public. Cela eſt d'autant plus important qu'il y a ici des émiſſaires du parlement de Toulouſe, qui répandent

répandent que *Calas* le père a été juſtement condamné, que toute la ville de Toulouſe en eſt convaincue, et que c'eſt par commiſération qu'on n'a pas fait mourir les trois autres qui le méritaient auſſi. La juſtification eſt bien ridicule, puiſque de façon ou d'autre il s'enſuivrait que les juges auraient prévariqué ; mais n'importe, il y a des ſots qui ſe payent de pareilles raiſons, et ces ſots-là en entraînent d'autres, et de ſots en ſots l'innocence et la vérité reſtent opprimées. 1762.

Je ne ſuis pas plus édifié que vous de la *Profeſſion de foi de Jean-Jacques*, d'autant que je ne crois pas cette momerie fort néceſſaire pour dîner et pour ſouper tranquillement, et dormir de même, dans les Etats de votre ancien diſciple, où *Jean-Jacques* s'eſt réfugié après avoir dit aſſez de mal du maître. Je plains le malheur que ſa bile et ſes perſécuteurs lui cauſent ; mais s'il a beſoin pour être heureux d'*approcher de la ſainte Table*, et d'appeler *ſainte*, comme il le fait, une religion qu'il a vilipendée, j'avoue que je rabats beaucoup de l'intérêt. Au reſte, je ne ſuis ſurpris ni que vous lui ayez offert un aſile, ni qu'il l'ait refuſé ; il eût été trop inconſéquent d'aller demeurer chez le *corrupteur de ſon pays*, car c'eſt ainſi que vous m'avez mandé qu'il vous appelait. Mais enfin il a travaillé ſans le vouloir,

1762. et beaucoup mieux qu'il ne penſait, pour la *vigne du Seigneur*, et pour ma part je lui en tiens beaucoup de compte.

Je ne ſais ce que c'eſt que cette bêtiſe qu'on a imprimée, ſous votre nom et ſous le mien, dans les journaux d'Angleterre. Si vous voulez me la faire parvenir, je ſuis prêt à donner tous les déſaveux que vous jugerez néceſſaires.

Frère *Berthier* avait envie, à ce qu'il diſait, d'aller à la trape, et il a fini par vouloir être à Verſailles. Il y a actuellement dans ce pays-là dix-ſept ou dix-huit *ci-devant ſoi-diſant jéſuites*, comme les *claſſes* du parlement les appellent; ils ſe ſont réfugiés là; jamais il n'y en a tant eu, et ils ont dit, en quittant Paris, à frère *Berthier*, comme *Strabon* au payſan ſon pourvoyeur:

Nous allons à la cour, on t'a mis du voyage.

On dit qu'il ſe mêlera de l'éducation ſans avoir de titre; il ſe contentera d'être *appelé* ſans être *élu*.

Savez-vous ce qu'on me dit hier de vous? que les jéſuites commençaient à vous faire pitié, et que vous ſeriez preſque tenté d'écrire en leur faveur, s'il était poſſible de rendre intéreſſans des gens que vous avez rendus ſi

ridicules. Croyez-moi, point de faibleſſe humaine; laiſſez la canaille janſéniſte nous défaire tranquillement de la canaille jéſuitique, et n'empêchez point ces araignées de ſe dévorer les unes les autres. 1762.

Je ne puis être fâché ni pour la France ni pour la philoſophie de voir votre ancien diſciple remonté ſur ſa bête. Il m'a envoyé, il y a un mois, trois pages de vers contre la géométrie. J'attends pour lui répondre qu'il ait fini le ſiége de Schweidnitz; ce ſerait trop d'avoir à la fois la maiſon d'Autriche et la géométrie ſur les bras.

Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; conſervez votre ſanté, vos yeux, vos oreilles, votre gaieté, et ſurtout votre amitié pour moi. Mille reſpects à madame *Denis*, et mille complimens à frère *Thiriot*. S'il plaît aux rois de faire la paix, je ne déſeſpère pas d'avoir encore le plaiſir de vous embraſſer.

1762.

LETTRE CVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de septembre.

Avez-vous répondu, mon cher philoſophe, à M. de *Schouvalof* (*)? Vous voilà entre *Frédéric* et *Catherine*. Voyez de laquelle de ces deux planètes vous voulez grêler ſur le perſil d'*Omer*? Vous reſterez en France; mais il eſt bon de faire connaître que, ſi la ſuperſtition et la ſottiſe contriſtent la face de votre beau pays, les Vandales et les Scythes ſe diſputent l'honneur de venger les *Socrates* des *Anitus*.

Ces miſérables doivent être bien humiliés, et moi bien joyeux. Voulez-vous m'adreſſer votre réponſe a M. de *Schouvalof*, et la donner à notre frère *Damilaville*?

(*) M. le comte de *Schouvalof* avait propoſé à M. d'*Alembert*, de la part de l'impératrice de Ruſſie, d'être l'inſtituteur du grand duc ſon fils.

LETTRE CVII. 1762.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 2 d'octobre.

OUI, mon cher et illuſtre maître, j'ai reçu l'invitation de M. de *Schouvalof*, et j'y ai répondu comme vous vous y attendiez.

Scipion, accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les Dieux, et quitta les Romains;
Je puis en quelque choſe imiter ce grand-homme;
Je rendrai grâce au ciel, et reſterai dans Rome.

Quand je dis que je rendrai grâce au ciel, je crois que cela eſt bien honnête à moi, que je n'en ai pas trop de ſujet, et que le ciel pourrait répondre à mes remercîmens : *il n'y a pas de quoi.* Je mettrais bien plus volontiers à la tête de l'*Encyclopédie*, ſi jamais nous la finiſſons :

Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.

Vous mettriez peut être *ces ſots* au lieu de *ces dieux*, et vous auriez raiſon.

L'air doux qu'on reſpire en France me fait

1762. ſupporter l'air du fanatiſme dont on voudrait l'infecter, et je pardonne au moral en faveur du phyſique. Il faut faire dans ce pays-ci comme en temps de peſte, prendre les précautions raiſonnables, et enſuite aller ſon chemin, et s'abandonner à la Providence, ſi Providence y a. Voilà, mon cher et grand philoſophe, mes diſpoſitions; je ne déſire, même dans mon propre pays, ni places ni honneurs; jugez ſi j'en irai chercher à huit cents lieues; mais je ſuis d'ailleurs de votre avis. Il faut faire ſervir les offres qu'on nous fait à l'humiliation de la ſuperſtition et de la ſottiſe; il faut que toute l'Europe ſache que la vérité perſécutée par les bourgeois de Paris, trouve un aſile chez des ſouverains qui auraient dû l'y venir chercher; et que la lumière, chaſſée par le vent du midi, eſt prête à ſe réfugier dans le nord de l'Europe, pour venir enſuite refluer de là contre ſes perſécuteurs, ſoit en les éclairant, ſoit en les écraſant.

Avouez pourtant, mon cher philoſophe, malgré vos plaintes continuelles, que vous ne devez pas être trop mécontent de votre miſſion; vous voyez que la philoſophie commence déjà très-ſenſiblement à gagner les trônes. Votre illuſtre et ancien diſciple a commencé le branle, la reine de Suède a

continué, *Catherine* les imite tous deux, et fera peut-être mieux encore; quelques autres, à ce qu'on dit, *branlent au manche*, et je rirais bien de voir *le chapelet ſe défiler* de mon vivant. 1762.

Il n'y a point ici de ſottiſes nouvelles qui méritent que je vous en parle. On dit du bien d'une lettre adreſſée à *Jean-Jacques* ſur ſon *Emile;* je ne l'ai point encore lue ; j'entends dire qu'elle eſt gaie et de bon goût, à l'exception de la réfutation du ſavoyard, qui eſt plate et ennuyeuſe. Si la czarine avait propoſé à *Jean-Jacques* l'éducation de ſon fils, j'imagine que ſa première queſtion aurait été : *Madame, quel métier voulez-vous que je lui faſſe apprendre?* Il y a auſſi une groſſe et longue réfutation de *Rouſſeau* par quelque prêtre de paroiſſe ; on pourrait l'intituler : *Réfutation du vicaire ſavoyard, par un décrotteur.*

Un homme d'eſprit, qui par malheur a beſoin d'être théologien ou de le contrefaire, vient de donner en deux gros volumes in-12 un *Dictionnaire des héréſies*, qui mérite d'être parcouru ; il y a mis avec beaucoup de bonne foi les objections d'un côté et les réponſes de l'autre, et on peut bien dire pour le coup que la *foi* ne trouve pas ſon compte avec la *bonne foi.* Par ma foi, c'eſt un terrible livre, à mon avis, contre l'*inf*..... que vous haïſſez

1762. tant. Ce que l'auteur dit entre autres choſes pour expliquer la tranſſubſtantiation (voilà un cruel mot à concevoir et à prononcer) eſt tout-à-fait comique ; il prétend qu'au moyen d'une *vîteſſe infinie* un corps peut être en pluſieurs lieux à la fois, et que moyennant un million de fois plus d'agilité qu'un lévrier, le corps de *Jéſus-Chriſt* peut ſe trouver à la fois dans les pains de Paris et dans ceux de Goa.

Avouez que tous les matins ce pauvre corps-là ne ſait à qui entendre, et qu'il doit avoir beſoin de repos l'après midi. Pauvre eſpèce humaine ! je ſerais tenté de dire à l'auteur :

C'eſt trop peu ſi c'eſt raillerie ;
C'en eſt trop ſi c'eſt tout de bon.

Adieu, mon très-cher et très-illuſtre maître. Comment vont les oreilles et les yeux ?

LETTRE

LETTRE CVIII. 1762.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 17 d'octobre.

MON cher confrère, mon cher et vrai philoſophe, je vous ai envoyé la traduction de cette infame lettre anglaiſe inſérée dans les papiers de Londres, du mois de juin. C'eſt la même que M. le duc de *Choiſeul* a eu la bonté de me faire parvenir. Si je vous avais écrit une pareille lettre, il faudrait me pendre à la porte des petites maiſons : et il ſerait très-triſte pour vous d'être en correſpondance avec un mal-honnête homme ſi inſenſé.

Après y avoir bien rêvé, je crois que vous n'avez autre choſe à faire qu'à m'envoyer, ſous l'enveloppe de M. le duc de *Choiſeul*, la lettre que je vous écrivis au mois de mai ou d'avril, ſur laquelle on a mis cette abominable broderie. Je crois que c'était un billet en petit papier, que ce billet était ouvert, et que je l'avais adreſſé chez M. d'*Argental*, ou chez M. *Damilaville*, ou chez M. *Thiriot*. Je me ſouviens que je vous inſtruiſais de l'affaire des *Calas*, et que je vous diſais très-librement mon avis ſur les huit juges de Toulouſe qui,

1762. malgré les remontrances de cinq autres, ont fait un ſervice ſolennel à un jeune proteſtant comme à un martyr, et ont roué un père innocent comme un parricide. J'ai pu vous dire ce que je penſais de ces juges, ainſi que quinze avocats de Paris et un avocat du conſeil l'ont dit et imprimé dans leurs mémoires. J'ai pris, comme je le devais, le parti d'un vieillard que je connaiſſais, et dont les enfans ſont chez moi. J'ai pu vous parler avec peu de reſpect pour les juges, comme je leur parlerais à eux-mêmes : mais il me paraît eſſentiel que M. de *Choiſeul* voye ſi le roi et les miniſtres ſont mêlés ſi indignement et ſi mal à propos dans ma lettre, et ſi j'ai écrit les bêtiſes, les abſurdités et les horreurs qu'on a ſi charitablement ajoutées à mon billet. Cherchez-le, je vous en conjure ; vous devez à vous et à moi la preuve de la vérité que je demande : c'eſt la ſeule manière de confondre une telle impoſture, et il eſt bon que le miniſtère voye combien on calomnie les gens de lettres. Il y a ſoixante ans que j'y ſuis accoutumé, mais je n'y ſuis pas encore entièrement fait. Tâchez, encore une fois, de retrouver mon billet ; envoyez, je vous en ſupplie, l'original de ma main à M. le duc de *Choiſeul*, et à moi copie. S'il y a quelque choſe de trop fort dans ce billet, je veux bien en

porter la peine : je n'ai point d'ailleurs fait ſerment de fidélité aux juges de Toulouſe ; je l'ai fait au roi ; je me crois un de ſes plus fidelles ſujets, et je penſe que quiconque a écrit ce qui ſe trouve dans la lettre anglaiſe mérite une punition exemplaire. 1762.

Pour une cour de judicature, c'eſt autre choſe : je ne lui dois rien que des épices quand j'ai des procès. En un mot, je vous ſupplie de chercher ce billet, et de l'envoyer à M. le duc de *Choiſeul*, à mes riſques, périls et fortunes.

Il y a un *Méhégan*, place Sainte-Geneviève, anglais ou irlandais d'origine, travaillant au *Journal encyclopédique ;* on dit qu'il y eſt maltraité, et qu'il doit connaître ſes ennemis. Je le récompenſerai bien, s'il en vient à bout. Joignez-vous à moi, je vous en ſupplie ; vous en voyez l'importance.

Je ne vous écris pas de ma main ; je ſuis malade ; j'ai peur d'être aſſez ſot pour être malade de chagrin ; mais que mes ennemis ne le ſachent pas.

1762.

LETTRE CIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 26 d'octobre.

Je crois, mon cher et illuſtre confrère, avoir fait encore mieux que vous ne me paraiſſez déſirer. Vous me demandiez, il y a huit jours, copie de la lettre que vous m'avez écrite, le 29 de mars, et je vous ai envoyé l'original même. Vous me priez aujourd'hui d'envoyer l'original à M. le duc de *Choiſeul ;* vous êtes à portée de le lui faire parvenir, ſi vous le jugez à propos. Quant à moi, comme il ne m'eſt rien revenu de ſa part ſur cette ridicule et atroce imputation qu'on nous fait à tous deux, j'ai ſuppoſé qu'il en avait fait le cas qu'elle mérite ; je me ſuis tenu et me tiendrai tranquille, et j'ai trop bonne opinion, comme je vous l'ai déjà dit, de l'équité du gouvernement, pour croire qu'il ajoute foi ſi légérement à de pareilles infamies. Il faudrait avoir auſſi peu de lumières que de goût, et ſe connaître auſſi mal en ſtyle qu'en hommes, pour vous croire capable d'écrire une auſſi plate et auſſi indigne lettre, et moi de la faire courir, de quelque part que je l'euſſe reçue ; pour imaginer

que vous donniez des éloges à un auſſi mauvais poëme que celui du *Balai*, que vous vous déchaîniez indignement contre la Majeſté royale dont vous n'avez jamais parlé ni écrit qu'avec le reſpect qui lui eſt dû, et que vous vouliez manquer groſſièrement et bêtement à des miniſtres dont vous avez tout lieu de vous louer. Il vous eſt trop facile, mon cher et illuſtre maître, de confondre la calomnie, pour être auſſi affecté que vous me le paraiſſez de l'impreſſion qu'elle peut faire. Quant à moi, je fais comme *Horace*, je m'enveloppe de ma vertu; je ne crains ni n'attends rien de perſonne; ma conduite et mes écrits parlent pour moi à ceux qui voudront les écouter. Je défie la calomnie, et je la mets à pis faire. 1762.

Nous ſommes fort heureux, vous et moi, que l'imbécille et impudent fauſſaire ait conſervé quelques phraſes de votre lettre du 29 de mars; il vous a fourni les moyens, en produiſant l'original, de mettre l'impoſture à découvert. Il eſt certain, mon cher confrère, qu'il a couru des copies de ce véritable original; j'en ai vu une, il y a trois ou quatre mois, entre les mains de l'abbé *Trublet*. On les vendait manuſcrites, à ce qu'il m'a dit lui-même, à la porte des Tuileries où il avait acheté la ſienne. De vous dire comment ces

1762. copies ont couru, c'eſt ce que j'ignore; ce qu'il y a de certain, c'eſt que je n'en ai donné ni laiſſé prendre à perſonne ; mais d'ailleurs, il n'y a pas grand mal à cela, puiſqu'il y a une différence énorme entre l'original et la lettre infame qu'on vous impute, et que l'on vous met à portée de vous juſtifier pleinement de l'autre. Si vous avez traité meſſieurs de Toulouſe comme le méritent des pénitens blancs, je n'imagine pas que Verſailles puiſſe vous en faire un crime; la canaille fanatique, tant jéſuitique que convulſionnaire, eſt ici-bas pour le menu plaiſir des ſages ; il faut s'en amuſer comme des chiens qui ſe battent.

Il me paraît bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de remonter juſqu'au fabricateur de la lettre en queſtion : on pourrait ſavoir de l'auteur du Journal anglais où elle a été imprimée, de qui il l'a reçue. Pour moi j'imagine que c'eſt l'ouvrage de quelque maraud de français réfugié à Londres, qui me paraît avoir eu principalement en vue de rendre la religion catholique et la nation françaiſe odieuſes à toute l'Europe. Je lui abandonne l'une de tout mon cœur, et même une grande partie de l'autre, comme qui dirait la faction janſéniſte et jéſuitique, auſſi mépriſables l'une que l'autre ; mais je reſpecte le roi, et j'aime ma patrie, et je crois l'avoir

prouvé aux dépens de ma fortune. La Pruſſe et la Ruſſie peuvent me rendre ce témoignage, et méritent bien autant d'en être crues qu'un fauſſaire obſcur, ſans eſprit et ſans pudeur. 1762.

Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; vous ne mériteriez pas ce dernier nom, ſi une plate calomnie, facile à confondre, avait pu vous rendre malade; j'aime mieux en accuſer le travail et le changement de ſaiſon que la bêtiſe et l'impoſture. Je me garderai vraiment bien de convenir qu'une pareille cauſe ait pu altérer votre ſanté; ce ſerait bien le cas de dire :

Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous!

Adieu; le ciel vous tienne en paix et en joie! Quand aurons-nous *Corneille*, la ſuite du czar, Olimpie, &c. &c. Voilà ce qui mérite de vous occuper, et non pas des atrocités abſurdes.

1762.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, premier de novembre.

MON très-digne philoſophe, n'eſt-ce pas *Mécène* qui diſait, *non omnibus dormio ?* et moi chétif je vous dis, *non omnibus ægroto.* J'étais du moins fort aiſe que M. le duc de *Choiſeul* sût à quel point il m'avait chagriné : il avait pu me ſoupçonner d'être ingrat. Je lui ai les plus grandes obligations ; c'eſt à lui ſeul que je dois les priviléges de ma terre. Toutes les grâces que je lui ai demandées pour mes amis, il me les a accordées ſur le champ ; je ſuis d'ailleurs attaché depuis vingt ans à M. le comte de *Choiſeul.* Il faudrait que je fuſſe un monſtre pour parler mal du miniſtère dans de telles circonſtances. Vous avez parfaitement ſenti combien cette infame accuſation retombait ſur vous. On voulait nous faire regarder, nous et nos amis, comme de mauvais citoyens, et rendre notre correſpondance criminelle ; cette abominable manœuvre a dû m'être infiniment ſenſible. Mon cœur en a été d'autant plus pénétré que, dans le temps même que M. le duc de *Choiſeul* me feſait des reproches,

il daignait accorder, à ma recommandation, le grade de lieutenant colonel à un de mes amis : c'était *Auguſte* qui comblait *Cinna* de faveurs. J'en ai le cœur percé, et je ne lui pardonne pas encore de nous avoir pris pour des conjurés. Je ne conçois pas comment il a pu imaginer un moment que cette infame et ſotte lettre fût de moi. Je lui ai envoyé la véritable avec votre petit billet. Il verra à qui il a affaire, et que nous ſommes dignes de ſon eſtime et de ſes bontés. 1762.

Je perſiſte à croire que le parlement de Toulouſe doit réparation à la famille des *Calas*, qu'*Omer* doit faire amende honorable à la philoſophie, et que ce n'eſt pas aſſez d'abolir les jéſuites, quand on a tant d'autres moines.

Nous ſommes au dixième tome de *Corneille* le ſublime et le rabâcheur. Sa nièce joue la comédie très-joliment, et me fait plus de plaiſir que ſon oncle. Nous avons à Ferney des ſpectacles toutes les ſemaines, et en vérité d'excellens acteurs. Il y a beaucoup à travailler à Olimpie ; l'ouvrage des ſix jours était fait pour que l'auteur ſe repentît. Il m'a fallu mettre un an à polir ce qu'une ſemaine avait ébauché. Les difficultés ont été grandes ; nous verrons ſi j'en ſerai venu à bout. Au bout du compte, il eſt aſſez plaiſant de faire les pièces,

1762. le théâtre, les acteurs, les ſpectateurs. Les déſerts du pays de Gex ſont fort étonnés. La ſuperſtition commence à y être fort bafouée. Rendez-lui toujours le petit ſervice de la montrer dans tout ſon ridicule et dans ſa laideur. Le curé d'Etrepigni fait de merveilleux effets en Allemagne. J'ai lu le *Dictionnaire des héréſies ;* je connais quelque choſe d'un peu plus fort. Dieu nous aidera.

Adieu ; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 17 de novembre.

Vous auriez eu très-grand tort, mon cher et illuſtre maître, de faire une ſatire contre un miniſtre à qui vous avez, dites-vous, de ſi grandes obligations ; vous auriez même eu tort de l'outrager, quand vous euſſiez été intéreſſé dans la comédie des *Philoſophes*, dont il a procuré et favoriſé la repréſentation. Il ne faut jamais attaquer plus fort que ſoi. D'ailleurs, c'eſt peine perdue que l'éloge ou la ſatire d'un homme en place, parce que toutes ſes actions étant, pour ainſi dire, au ſoleil, il

n'y a perſonne qui ne ſache par ſoi-même ce qu'il peut mériter de louanges ou de blâme ; et j'ai toujours remarqué qu'à cet égard le public était très-juſte, et fait bien mettre à leur place les auteurs ou les objets de l'éloge ou de la critique. Quant à moi, qui par bonheur ou par malheur (comme il vous plaira) n'ai pas la plus petite obligation à aucun de ceux qui gouvernent aujourd'hui, et à qui ils n'ont fait proprement ni bien ni mal, j'ai pris pour deviſe à leur égard ce beau paſſage de *Tacite : Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti ; ſed incorruptam fidem profeſſis, nec amore quiſquam, et ſine odio dicendus eſt.* J'aurais été très-fâché que l'on m'eût ſoupçonné d'être le bureau d'adreſſe des ſatires qu'on s'aviſe de faire contre le gouvernement, dont je n'ai ni à me louer ni à me plaindre, et dont je ne voudrais d'ailleurs me venger, ſi j'en étais perſécuté, que par une conduite qui fît rougir les perſécuteurs. Mais de quoi je ſuis bien étonné, c'eſt qu'on ait pu vous attribuer un moment une rapſodie où il n'y a ni goût, ni ſtyle, ni fineſſe, et où on a même eu l'eſprit de défigurer le peu qu'on a conſervé de votre véritable lettre. Je crois, en effet, que M. de *Choiſeul* doit voir à préſent que nous ſommes dignes de ſon *eſtime ;* à l'égard de ſes *bontés*, je vous en ſouhaite la

1762.

1762. continuation. Vous devriez l'engager, puiſqu'il vous écoute et vous aime, à accorder quelque protection aux pauvres roués de Toulouſe. La veuve vint me voir, il y a quelques jours, et m'apporter ſon mémoire ; ce ſpectacle me fit grande pitié. Il ne faut pas ſe plaindre d'être malheureux, quand on voit une famille qui l'eſt à ce point-là. Je parlerai et crierai même en leur faveur, c'eſt tout ce que je puis faire : mais s'ils ſont innocens, comme j'en ſuis perſuadé, et qu'on ne force pas le parlement de Toulouſe à leur faire réparation, je ne pourrai m'empêcher de dire : *Dans quel pays ſommes-nous !*

Pour la philoſophie, je ne crois pas qu'*Omer* et *Paliſſot* lui faſſent réparation ſitôt ; mais, en attendant, on fait juſtice de ſes ennemis : cependant il y a, dit-on, vingt-quatre jéſuites retirés à Verſailles ; ce ſont les vingt-quatre vieillards des *Provinciales* ou de l'*Apocalypſe*, comme il vous plaira. Le parlement ne les y voit pas de bon œil, et ſe propoſe, dit-on, dès qu'il ſera rentré, d'enfumer le terrier où ſe ſont accroupis ces renards, ou plutôt ces vieux lapins, car ils ne ſont plus guère renards. L'abbé de *Chauvelin* ſera dans cette chaſſe le baſſet à jambes torſes.

Eh bien, que dites-vous de la paix ? et croyez-vous, pour le coup, que votre ancien

disciple s'en tire ? Ce serait un grand malheur pour la philosophie que la maison d'Autriche, encore superstitieuse, fût la maîtresse de l'Allemagne où la vigne du Seigneur ne laisse pas de fructifier. On dit que pour dédommager la maison de Saxe, qui a bien l'air de payer les frais, on donnera un évêché en France ou en Allemagne au prince *Clément;* ce sera une maison crossée et mitrée. A propos de ceux qui la crossent, avez-vous des nouvelles de la czarine ? On a mis, dans le *Journal encyclopédique*, une lettre où on parle des propositions qu'elle a eu la bonté de me faire ; les journalistes ont ajouté une note où ils disent, assez mal à propos, que je suis *aussi cher à la France* qu'à la Russie : je crois bien être cher à quelques français qui me le font aussi ; mais *cher à la France*, tout me prouve que je n'ai pas l'honneur de l'être. 1762.

Je vois, par ce que vous me mandez, que nous ne tarderons pas à avoir le *Corneille.* N'oubliez pas de le louer beaucoup quand il est *sublime;* et quand il est *rabâcheur*, faites-le sentir sans le dire : vous y gagnerez et l'art y gagnera, parce que vous direz vrai et ne blesserez personne. Je vous félicite, au surplus, de tous les plaisirs dont vous jouissez ; je ne doute point, sur ce que vous m'en dites, de la bonté de vos acteurs ; je crois pourtant que

1762. vous aimeriez bien autant *Clairon* et *Préville*, ſi vous les aviez. On vient de m'apporter le billet d'enterrement du pauvre *Sarrazin*, que vous m'avez entendu ſi bien contrefaire. Vous pourriez me dire comme *Phèdre :*

Seigneur, il n'eſt point mort, puiſqu'il reſpire en vous.

A l'égard du fanatiſme, ſi les dégoûts qu'on lui donne continuent, il ne ſera pas néceſſaire de lui arracher le maſque, il tombera de lui-même ; en tout cas, je crois trop dangereux de l'arracher, mais très-bien fait de le décoller peu à peu. *Plus fait douceur que violence.*

Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe ; portez-vous bien, moquez-vous de tout, et même des méchancetés qu'on veut vous faire, et aimez-moi comme je vous aime. Je vous embraſſe de tout mon cœur. Je ſerai bien content de voir Olimpie régénérée, je crois qu'elle en avait beſoin : il n'y a que *Candide* au monde qui puiſſe trouver *que tout ſoit bien* dans l'ouvrage des ſix jours. J'ai bien entendu parler de ce *Dictionnaire des héréſies* dont vous ne me dites qu'un mot, et j'ai grande envie de le voir ; la mine eſt précieuſe et abondante.

LETTRE CXII. 1762.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de novembre.

MON cher confrère, mon grand philoſophe, vous ne me paraiſſez pas trop compter ſur l'amitié des grands; n'avez-vous jamais éprouvé que les petits n'aiment guère mieux? Pour moi, qui ai le bonheur d'être petit, je vous avertis que je vous aime de tout mon cœur. A l'égard du duc de *Choiſeul*, convenez que je lui ai une très-grande obligation, puiſque je lui dois d'être libre chez moi, et de ne pas dépendre d'un intendant. Vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'un intendant de province. Le frère d'*Omer* me manda un jour qu'il n'était en place que pour faire du mal; auſſi voulut-il m'en faire, et j'eus les franchiſes de ma terre malgré lui. C'eſt à M. le duc de *Choiſeul* que je dois tout cela. S'il a eu le malheur de croire, ſur une lecture rapide, que j'avais écrit une ſotte lettre, il a bien réparé ſon erreur; il a noblement avoué ſon tort : autrefois les miniſtres ne feſaient jamais de tels aveux.

Pour *Luc*, quoique je doive être fâché contre

1762. lui, je vous avoue qu'en qualité d'être penſant et de français, je ſuis fort aiſe qu'une très-dévote maiſon n'ait pas englouti l'Allemagne, et que les jéſuites ne confeſſent pas à Berlin. La ſuperſtition eſt bien puiſſante vers le Danube. Vous me dites qu'elle perd ſon crédit vers la Seine, je le ſouhaite; mais ſongez qu'il y a trois cents mille hommes gagés pour ſoutenir ce coloſſe affreux, c'eſt-à-dire, plus de combattans pour la ſuperſtition que la France n'a de ſoldats. Tout ce que peuvent faire les honnêtes gens, c'eſt de gémir entre eux, quand cette ſuperſtition eſt perſécutante, et de rire quand elle n'eſt qu'abſurde; d'éclairer le plus d'eſprits bien nés qu'on peut, et de former inſenſiblement, dans l'eſprit des hommes deſtinés aux places, une barrière contre ce fléau abominable. Ils doivent ſavoir que, ſans les diſputes ſur la tranſſubſtantiation et ſur la bulle, *Henri III*, *Henri IV*, et *Louis XV* n'auraient pas été aſſaſſinés. C'eſt un bon arbre, diſent les ſcélérats dévots, qui a produit de mauvais fruits; mais, puiſqu'il en a tant produit, ne mérite-t-il pas qu'on le jette au feu ? Chauffez-vous-en donc, tant que vous pourrez, vous et vos amis.

Courage, mes frères; prêchez avec force, et écrivez avec adreſſe, DIEU vous bénira.

Protégez, mon frère, tant que vous pourrez,

la

la veuve *Calas;* c'eſt une huguenotte imbécille, mais ſon mari a été la victime des pénitens blancs. Il importe au genre-humain que les fanatiques de Toulouſe ſoient confondus. Un autre fanatique de *Patouillet*, aidé de *Caveirac*, a écrit deux volumes contre l'*Hiſtoire générale :* tant mieux, ſi on lit leur livre, cela fera naître des éclairciſſemens. J'avais levé un coin du voile dans la première édition, je le déchire un peu dans la ſeconde. Vous y trouverez de quoi vous édifier. En attendant, j'enverrai à l'académie l'Héraclius de *Calderon:* il fera connaître le génie eſpagnol. En vérité, ils ſont dignes d'avoir chez eux l'inquiſition. Que faites-vous à préſent ? travaillez-vous en géométrie, en hiſtoire, en littérature ? 1762.

1763.

LETTRE CXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 12 de janvier.

Il eſt vrai, mon cher et illuſtre maître, que je n'aime *les grands* que quand ils le ſont comme vous, c'eſt à-dire par eux-mêmes, et qu'on peut vraiment ſe tenir pour honoré de leur amitié et de leur eſtime; pour les autres, je les ſalue de loin, je les reſpecte comme je le dois, et je les eſtime comme je peux. Je ne dis pas cependant que ſi j'avais comme vous le bonheur d'avoir des terres et le malheur d'avoir affaire à des intendans, je ne fuſſe très-reconnaiſſant envers le miniſtre qui me délivrerait de l'intendant, et qui affranchirait mes terres;

Mais pour moi, Dieu merci, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

dit *Deſpréaux*. J'ajoute, et je ne dis ni bien ni mal des gens en place, pourvu que je conſerve la mienne, qui eſt trop petite pour incommoder perſonne, et pour faire envie aux intendans.

S'il eſt vrai que le duc de *Choiſeul* ait protégé la comédie des *Philoſophes*, et qu'en même temps il rende à la philoſophie (peut-être ſans le vouloir) le bon ſervice de la délivrer des jéſuites, la philoſophie pourra dire de lui ce que *Corneille* diſait du cardinal de *Richelieu* : 1763.

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

Au ſurplus, ſi vous voulez ſavoir mon tarif, je trouve qu'un philoſophe vaut mieux qu'un roi, un roi qu'un miniſtre, un miniſtre qu'un intendant, un intendant qu'un conſeiller, un conſeiller qu'un jéſuite, et un jéſuite qu'un janſéniſte ; et qu'un ami comme vous vaut mieux que tout cela pris enſemble.

En vérité, on a eu bien de la bonté à Verſailles de juger enfin, à force de diſcernement, que vous n'aviez pas écrit une lettre inſolente et abſurde : il eſt vrai que, dans ce pays-là, on dit à toutes les ſottiſes qui ſe font ; *c'eſt la philoſophie*, comme *Criſpin* dit, *c'eſt votre léthargie*. Savez-vous que c'eſt à la philoſophie que ces meſſieurs imputent nos diſgrâces ? Il eſt vrai, leur a-t-on répondu, que les Anglais et le roi de Pruſſe ne ſont pas philoſophes.

A propos de ce roi de Pruſſe, le voilà pourtant qui ſurnage ; et je penſe bien comme

1763. vous, en qualité de français et d'être penſant, que c'eſt un grand bonheur pour la France et pour la philoſophie. Ces Autrichiens ſont des capucins inſolens qui nous haïſſent et nous mépriſent, et que je voudrais voir anéantis avec la ſuperſtition qu'ils protégent : je parle, comme vous, de la ſuperſtition, et non pas de la religion chrétienne, que j'honore comme les ſociniens honteux de Genève honorent ſon divin fondateur. Voilà encore le ſocinien *Vernet* qui vient d'imprimer deux lettres contre vous et contre moi ; il ne m'a pas été poſſible de les achever : cela eſt d'un ſtyle et d'un goût exécrables. Ne pourrait-on pas pourtant donner ſur les oreilles à ce preſtolet ? mais il faudrait avoir, pour cela, ce qui a été écrit contre lui en Hollande et ailleurs, au ſujet de ſon catéchiſme ; et puis il faudrait avoir du temps de reſte pour lire toutes ces rapſodies, et pour en écrire d'autres ſur celles-là, et ni vous ni moi n'avons du temps à perdre.

Avez-vous entendu parler d'une nouvelle feuille périodique, intitulée *la Renommée littéraire*, où on dit que vous êtes aſſez maltraité ? Que de chenilles qui rongent la littérature ! Par malheur ces chenilles durent toute l'année, et celles des bois n'ont qu'une ſaiſon. On dit que l'auteur de cette infamie, que je n'ai

pas eu le temps ni le courage de lire, eſt un certain *le Brun* à qui vous avez eu la bonté d'écrire une lettre de remercîment ſur une mauvaiſe ode qu'il vous avait adreſſée. Je me ſouviens que, dans cette ode, il y avait un vers qui finiſſait par *les lauriers touffus :* une femme avec qui je liſais cette ode trouva l'épithète ſingulière : *Je la trouve comme vous* lui dis-je; *je ne crois pourtant pas que ce ſoit une faute d'impreſſion.* Les lauriers de M. *le Brun* ſe contentent de rimer à touffus, mais ne le ſont pas. 1763.

Laiſſons là toutes ces vilenies, et dites-moi où vous en êtes de *Corneille*, du czar et d'Olimpie. A propos, on dit que vous ſerez obligé de changer le titre de cette dernière pièce, à cauſe de l'équivoque, *ô l'impie !* et puis dites que nous ne ſommes pas plaiſans.

Il paraît que l'affaire des *Calas* prend une tournure aſſez favorable; cependant ces pauvres gens-là ont bien des ennemis, et on écrit de Toulouſe que les abſous ſont coupables, mais que le roué n'était pas innocent. Pour moi, je ſuis perſuadé, comme vous, que cette malheureuſe famille a été la victime des pénitens blancs. Croiriez-vous qu'un conſeiller au parlement diſait, il y a quelques jours, à un des avocats de la veuve *Calas*,

1763. que sa requête ne serait point admise, parce qu'il y avait en France plus de magistrats que de *Calas* ? Voilà où en sont ces *pères de la patrie*.

En attendant que vous répondiez à *Caveirac* qui n'en vaut pas la peine, le châtelet vient de décréter ce *Caveirac* de prise de corps, pour avoir fait l'*Appel à la raison* en faveur des jésuites. Tous ces fanatiques en appellent de part et d'autre à la raison ; mais la raison fait pour eux comme la mort :

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et les laisse crier.

On dit que frère *Grifet* pourrait bien se trouver impliqué dans l'affaire de *Caveirac*, qui très-sagement a pris la fuite. Notez que ledit *Caveirac* est l'auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, pour laquelle on ne lui a pas dit plus haut que son nom ; mais on veut le pendre pour l'*Apologie des jésuites*. Au surplus, pourvu qu'il soit pendu, n'importe le pourquoi. Le parlement vient déjà de faire pendre un prêtre pour quelques mauvais propos ; cela affriande ces messieurs, et l'appétit leur vient en mangeant. Adieu, mon cher et illustre maître.

Nous n'avons point encore reçu à l'académie l'Héraclius de *Calderon ;* je le crois sans

peine digne d'être placé à côté du Céſar de *Shakeſpeare*. A propos de *Calderon* et de *Shakeſpeare*, que dites-vous du mauſolée qu'on fait élever à *Crébillon?* Je crois que vous pouvez être tranquille; ce mauſolée-là ſera bien ſon tombeau, et ne ſera pas le vôtre. Voilà le premier monument que le miniſtère élève aux lettres; il me ſemble qu'on aurait pu commencer plutôt et commencer mieux. Adieu, mon cher philoſophe; je ſuis actuellement abſorbé dans la géométrie; on m'a reproché que je n'en feſais plus, et de rage j'ai donné deux volumes de diablerie l'an paſſé, et j'en vais encore donner deux. *Damilaville* m'a montré ce que vous dites de l'*Encyclopédie* dans l'*Hiſtoire générale;* vous avez bien fait de retrancher ce qui regarde le parlement; vous avez pourtant toute raiſon, mais ces meſſieurs ne l'entendent pas. Adieu, encore une fois. 1763.

1763.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

MON cher philoſophe, ſi vous faites de la géométrie pour votre plaiſir, vous faites bien; s'il s'agit de vérités utiles, encore mieux; mais s'il ne s'agit que de difficultés ſurmontées, je vous plains un peu de prendre tant de peine. J'aimerais bien mieux, pour ma ſatisfaction, que vous donnaſſiez de nouveaux mémoires de littérature, qui amuſent et qui inſtruiſent tout le monde; mais l'eſprit ſouffle où il veut.

Dès qu'il ne fera plus ſi froid, j'enverrai à monſieur le ſecrétaire l'Héraclius eſpagnol, et j'eſpère qu'il vous fera rire.

Nous ne connaiſſons point du tout ici les deux lettres de ce pauvre *Vernet*. Vous ſavez que le père du cardinal *Mazarin* étant mort à Rome, on mit dans la Gazette de Rome : *Nous apprenons de Paris que le ſeigneur Pierre Mazarin, père du cardinal, eſt mort ici ;* de même nous apprenons de Paris qu'il y a à Genève un nommé *Vernet* qui a écrit deux lettres.

La

La philoſophie a fait de ſi merveilleux progrès, depuis cinq ou ſix ans, dans ce pays-ci, qu'on ignore parfaitement tout ce que font ces cuiſtres-là. Cette philoſophie n'a pourtant pas empêché qu'on ait incendié le livre de *Jean-Jacques* ; mais ça été une affaire de parti dans la pétitiſſime république. *Jean-Jacques* ſait des lacets dans ſon village avec les montagnards ; il faut eſpérer qu'il ne ſe ſervira pas de ces lacets pour ſe pendre. C'eſt un étrange original, et il eſt triſte qu'il y ait de pareils fous parmi les philoſophes. Les jéſuites ne ſont pas encore détruits ; ils ſont conſervés en Alſace ; ils prêchent à Dijon, à Grenoble, à Beſançon ; il y en a onze à Verſailles, et un autre qui me dit la meſſe. 1763.

Je ſuis vraiment très-édifié du diſcours ſage et meſuré de votre conſeiller au parlement, qui s'adreſſe à l'avocat des *Calas* pour lui dire qu'ils n'obtiendront point juſtice, parce qu'ils plaident contre *meſſieurs*, et qu'il y a plus de *meſſieurs* que de roués. Je crois pourtant que nous avons affaire à des juges intègres qui ont une autre juriſprudence.

O l'impie ! n'eſt pas juſte, car rien n'eſt plus pie que cette pièce ; et j'ai grand'peur qu'elle ne ſoit bonne qu'à être jouée dans un couvent de nonnes, le jour de la fête de l'abbeſſe.

Comment donc, ce *le Brun*, *ſous les lauriers*

1763. *touffus*, me pique de ſes épines ! lui qui m'a fait une ſi belle ode pour m'engager à prendre la nièce à *Pierre !* On ne ſait plus à qui ſe fier dans le monde.

Il eſt difficile de plaindre l'abbé *Caveirac*, quoique perſécuté. Cet aumônier de la Saint-Barthelemi eſt, dit-on, un des plus grands fripons du royaume, et employé par pluſieurs évêques pour ſoutenir la bonne cauſe.

Pour l'autre prêtre qu'on a pendu pour avoir parlé, il me ſemble qu'il a l'honneur d'être unique en ſon genre ; c'eſt, je crois, le premier, depuis la fondation de la monarchie, qu'on ſe ſoit aviſé d'étrangler pour avoir dit ſon mot ; mais auſſi on prétend qu'à ſouper, chez les mathurins, il s'était un peu lâché ſur l'abbé de *Chauvelin ;* cela rend le cas plus grave ; et il eſt bon que *meſſieurs* apprennent aux gens à parler.

Depuis quelque temps, les folies de Paris ne ſont pas trop gaies ; il n'y a que l'opéra comique qui ſoutienne l'honneur de la nation. Nos laquais pourtant le ſoutiennent ici, car ils ont donné un bal avec un feu d'artifice, en l'honneur de la paix, avec les laquais anglais. Un ſcélérat de génevois a dit qu'il n'y avait que les laquais qui puſſent ſe réjouir de cette paix ; il ſe trompe, tous les honnêtes gens s'en réjouiſſent. J'eſpère que l'auguſte maiſon

d'Autriche fera auſſi la ſienne, et que les révérends frères jéſuites de Prague et de Vienne ne ſeront pas deſpotiques dans le ſaint empire romain. 1763.

Mon cher philoſophe, je dicte, parce que je perds les yeux au milieu des neiges. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et je vous ſerai attaché tant que je végetterai et que je ſouffrirai ſur notre globule terraqué.

N. B. On a lu le *Sermon des cinquante* publiquement, pendant la meſſe de minuit, dans une province de ce royaume, à plus de cent lieues de Genève; la raiſon va grand train.

1763.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de février.

MON cher et illuſtre confrère, il ſemble que ſi quelques pédans ont attaqué en France la philoſophie, ils ne s'en ſont pas bien trouvés, et qu'elle a fait une alliance avec les puiſſances du Nord. Cette belle lettre de l'impératrice de Ruſſie vous venge bien : elle reſſemble à la lettre que *Philippe* écrivit à *Ariſtote* le jour de la naiſſance d'*Alexandre*.

Je me ſouviens que dans mon enfance je n'aurais pas imaginé qu'on écrirait un jour de pareilles lettres de Moſcou à un académicien de Paris. Je ſuis du temps de la création, et voilà quatre femmes de ſuite qui ont perfectionné en Ruſſie ce qu'un grand-homme y avait commencé. Votre galanterie françaiſe doit quelques complimens au ſexe féminin ſur cette ſingularité dont l'hiſtoire ne fournit aucun exemple. La belle lettre que celle de *Catherine !* Ni Ste *Catherine* de Sienne, ni Ste *Catherine* de Bologne, ni Ste *Catherine* d'Alexandrie, n'en auraient jamais écrit de pareille. Si les princeſſes ſe mettent ainſi à cultiver leur eſprit, la loi ſalique n'aura pas

beau jeu. Ne remarquez-vous pas que les grands exemples et les grandes leçons nous viennent du Nord ! Les *Newton*, les *Locke*, les *Guſtave*, les *Pierre le grand* et gens de cette eſpèce ne furent point élevés à Rome dans le collége de la Propagande. 1763.

J'ai parcouru ces jours derniers une groſſe apologie des jéſuites, pleine d'*ithos* et de *pathos*. On y fait le dénombrement des grands génies qui illuſtrent notre ſiècle ; ils ſont tous jéſuites ; c'eſt, dit l'auteur, un *Peruſſeau*, un *Neuville*, un *Grifet*, un *Chapelain*, un *Bodauri*, un *Buffier*, un *Desbillons*, un *Caſtel*, un *la Borde*, un *Briet*, un *Pezenas*, un *Garnier*, un *Simonet*, un *Huth*, et enfin ce *Berthier*, ajoute-t-on, qui a été long-temps l'oracle des gens de lettres.

Je ſuis aſſez comme M. *Chicaneau*, je ne connais pas un de ces gens-là, excepté frère *Berthier* que je croyais mort ſur le chemin de Verſailles ; mais enfin je ſuis ravi que la France ait encore tant de grands-hommes.

On dit auſſi que l'on compte parmi ces ſublimes génies un M. *le Roi* prédicateur de Saint-Euſtache, qui prêche contre les philoſophes avec l'éloquence du révérend père *Garaſſe*. (*)

(*) Jéſuite qui a écrit, il y a plus de cent ans, en ſtyle burleſque, contre les incrédules.

1763. A vous parler ſérieuſement, je trouve que, ſi quelque choſe fait honneur à notre ſiècle, ce ſont les trois factums de MM. *Mariette*, *Elie de Beaumont* et *Loyſeau*, en faveur de la famille infortunée des *Calas*.

Employer ainſi ſon temps, ſa peine, ſon éloquence, ſon crédit; et loin de recevoir aucun ſalaire, procurer des ſecours à des opprimés: c'eſt-là ce qui eſt véritablement grand, et ce qui reſſemble plus au temps des *Cicéron* et des *Hortenſius*, qu'à celui de *Briet*, de *Huth* et de frère *Berthier*. Je m'embarraſſe fort peu du jugement qu'on rendra; car, Dieu merci, l'Europe a déjà jugé, et je ne connais de tribunal infaillible que celui des honnêtes gens de différens pays, qui penſent de même et compoſent, ſans le ſavoir, un corps qui ne peut errer, parce qu'ils n'ont pas l'eſprit du corps.

Je ne ſais ce que c'eſt que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un examen de quelques pièces de *Crébillon*. Je ne connais ni cet examen ni ces injures; j'aurais trop à faire s'il fallait lire tous ces rogatons. *Pierre le grand* et le grand *Corneille* m'occupent aſſez : j'en ſuis malheureuſement à Pertharite, et je marie ſa nièce pour me conſoler. Nous mettrons dans le contrat de mariage qu'elle eſt couſine

germaine de *Chimène*, et qu'elle ne reconnaît pour ſes parens ni *Grimoald* ni *Unulphe*. Elle pourra bien avoir fait un enfant avant que l'édition ſoit achevée. Beaucoup de grands ſeigneurs ont ſouſcrit très-généreuſement; les graveurs diſent que leurs noms ne ſont pas des lettres de change. 1763.

J'envoie à l'académie l'Héraclius eſpagnol que j'ai traduit de *Calderon*, et qui eſt imprimé avec l'Héraclius français. Vous jugerez quel eſt l'original de *Calderon* ou de *Corneille ;* vous pâmerez de rire. Cependant vous verrez qu'il y a, de temps en temps, dans le *Calderon* de bien brillantes étincelles de génie. Vous recevrez auſſi bientôt une certaine Hiſtoire générale. Le genre-humain y eſt peint cette fois des trois quarts; il ne l'était que de profil aux autres éditions. Quoique je ſois bien vieux, j'apprends tous les jours à le connaître.

Adieu, mon illuſtre philoſophe; je ſuis obligé de dicter, je deviens aveugle comme *la Mothe ;* quand l'abbé *Trublet* le ſaura, il trouvera mes vers meilleurs.

1763.

LETTRE CXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de février.

Je commence à croire, mon cher et illuſtre maître, que le fanatiſme pourrait bien avoir le même ſort que l'empire romain, d'être détruit par les Tartares. Les ſouverains de la zone glaciale donneront ce grand exemple aux princes des zones tempérées; et *Fontenelle* eût dit à *Catherine* qu'elle eſt deſtinée à être l'*aurore boréale* de l'Europe. En attendant, je ris, à part moi, de la manière dont les choſes ſont arrangées dans ce meilleur des mondes poſſibles; au Midi, la philoſophie perſécutée, vilipendée ſur le théâtre; au fond du Nord, une princeſſe qui la protége et qui la cultive :

C'eſt dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conſeil de celui que prêche ton curé,
Tout en eût été mieux.

J'ai bien peur que *Catherine* d'Alexandrie, qui confondit, *comme vous ſavez*, les philoſophes avec tant de ſuccès, ne voye de fort mauvais œil l'accueil que leur fait *Catherine*

de Ruſſie, et ne ſe récuſe pour ſa patronne. Il faut eſpérer que la cour de Pétersbourg ſera plus fidelle au traité qu'elle fait avec la philoſophie, qu'elle ne l'a été à ceux qu'elle a faits avec le cardinal de *Bernis*. Il eſt vrai que le fruit de ces derniers a été de faire égorger un million d'hommes, et que la philoſophie aura peut-être le bonheur d'en éclairer un plus grand nombre. Je ne ſais pourtant ſi juſqu'ici elle doit ſe réjouir ou s'affliger, tant ſes ſuccès ſont équivoques, du moins ſur les bords de la Seine. Expliquez-moi par quelle fatalité la philoſophie ne peut ſe réſoudre à quitter ces bords, malgré les dégoûts qu'elle y éprouve, et le peu de proſélytes qu'elle y fait. Les philoſophes ſont comme la femme du Médecin malgré lui, qui veut que ſon mari la batte. Il eſt vrai que, pour ſe dédommager, ils viennent de faire donner aux jéſuites quelques coups de bâton, et qu'ils ſe flattent même d'être au moment d'en faire maiſon nette; il faudra voir ce que cela produira. 1763.

Je n'ai point lu l'apologie des jéſuites dont vous me parlez; mais je trouve la France fort à plaindre de perdre d'un coup de filet tant de grands génies. Il faut eſpérer que le collége de la Propagande en fera recrue. Nous pourrions même y ajouter, par deſſus le marché,

1763. ce prédicateur *le Roi*, qui vraiſemblablement n'eſt pas le roi des prédicateurs, et dont le nom, ignoré dans ſon quartier, a eu le bonheur de parvenir juſqu'à vous. Vous m'apprenez de Genève que M. *le Roi* prêche à Paris. Je voudrais que les avocats de la famille infortunée des *Calas* euſſent mis dans leurs mémoires moins de *pathos* et plus de pathétique; mais je conviens avec vous que leur zèle et leur déſintéreſſement font un véritable honneur à notre ſiècle; tant de vertu me fait déſirer une éloquence qui y réponde. Je plaindrais mademoiſelle *Corneille*, ſi elle n'avait pour dot que les ſouſcriptions des gens de Verſailles. Tout le mercure eſt infecté d'épitaphes de *Crébillon*, qui ſont ignorées comme ſes vers; voici celle que je ferais à quelqu'un de votre connaiſſance, à condition qu'elle ne ſervirait de long-temps : *Il fut l'auteur de la Henriade...., &c. &c. et maria la nièce du grand Corneille.*

Avec cette épitaphe-là, on peut ſe paſſer d'un mauſolée fait par *le Moine*, et même d'être loué après ſa mort dans le mercure; mais en attendant les petits couſins que vous allez donner à Cinna, puiſſiez-vous, mon cher maître, donner encore long-temps des frères à Tancrède! J'attends l'Héraclius de *Calderon*, mais je ſuis bien plus curieux de l'Hiſtoire

générale. Vous avez bien fait de n'y pas peindre le genre-humain tout-à-fait de face; ce triſte viſage n'eſt pas bon à être vu dans toute la difformité de ſes traits; je crains même qu'il ne ſe trouve trop hideux étant montré de trois quarts, et qu'il ne lui prenne envie de brûler le tableau, et de crier au feu contre le peintre qui heureuſement ſe trouvera à cent lieues des *Omer* et des *Berthier*. Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; conſervez bien vos yeux, ſans quoi les fanatiques diraient que vous reſſemblez à *Tirésie* que les dieux aveuglèrent pour avoir révélé leur ſecret aux hommes. Vivez, voyez et écrivez long-temps pour l'honneur des lettres, pour le progrès de la raiſon, et pour le bien de l'humanité; et ſouvenez-vous quelquefois qu'il y a ſur les bords de la Seine un homme qui vous aime, vous honore et vous admire, et qui vous eût conſervé les mêmes ſentimens ſur les bords de la Sprée et ſur ceux de la Neva. 1763.

1763.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier de mai.

MON cher et grand philoſophe, je ſuis aveugle quand il neige, et je commence à voir quand la terre a pris ſa robe verte. Vous me demandez ce que je fais ; je vois et je voudrais bien vous voir : comptez que c'eſt un très-grand plaiſir d'avoir les yeux crevés pendant quatre mois, cela rend les huit autres délicieux. Je ſouhaite que madame *du Deffant* puiſſe avoir mon ſecret. Quand je ſerai aveugle tout-à-fait, je lui écrirai régulièrement ; mais je ne ſuis pas encore digne d'elle.

J'ai lu la *Poëtique* dont vous me parlez : on voit que c'eſt un philoſophe-poëte qui a fait cela. Si vous ne le faites pas *intrare in noſtro digno corpore* à la première occaſion, en vérité, Meſſieurs, vous aurez grand tort. Il faut qu'il entre, et qu'enſuite *Diderot* entre, et ſi *Jean-Jacques* avait été ſage, *Jean-Jacques* aurait entré ou ſerait entré ; mais c'eſt le plus grand petit fou qui ſoit au monde. Il y a des choſes charmantes dans ſa lettre à *Chriſtophe :* il lui

prouve que le tout eſt plus petit que la partie chez les papiſtes. Il prétend qu'il eſt très-vraiſemblable que le *Chriſt*, en inſtituant la divine Euchariſtie, mangea de ſon pain bénit, et qu'alors il eſt viſible qu'il mit ſa tête dans ſa bouche ; mais nous répondrons à cela que la tête dans le pain n'était pas plus groſſe qu'une tête d'épingle. Au reſte, *Jean-Jacques* parle un peu trop de lui dans ſa lettre ; il aſſure que tous les états policés lui doivent une ſtatue ; il jure qu'il eſt chrétien, et donne à notre ſainte religion tous les ridicules imaginables. Il y a un petit mot ſur *Omer Fleuri* ; il ſoupçonne *Omer* d'être un ſot, mais ce n'eſt qu'en paſſant : *Chriſtophe* et *Chriſt* ſont ſes grands objets. *Luc* lui donne un habit par an, du bois et du blé, et il vit dans ſon tonneau aſſez fièrement à Motier-Travers, entre deux montagnes. 1763.

Pour *Simon le Franc*, apprenez qu'on ſe moque de lui à Montauban comme à Paris : on y chante ſa chanſon, et il fait de nouveaux cantiques hébraïques dans ſa belle bibliothéque. Depuis *Montmor*, l'abbé *Malotru* et monſieur *Chiantpot-la-perruque*, perſonne n'a plus égayé ſa nation.

Si vous allez voir *Luc*, paſſez par chez nous : vous trouverez que Genève a fait de grands progrès, et qu'il y a plus de philoſophes que

1763. de ſociniens. *Luc* eſt l'ami de votre impératrice ; rien ne vous empêchera d'aller voir votre *Catherine.* Vous ſerez plus fêté, plus honoré que tous nos ambaſſadeurs ; mais repaſſez par chez nous en revenant. Je vous avertis que toute la cour de *Catherine* joue des pièces françaiſes. Bientôt on parlera français chez les Calmoucks. Ce n'eſt pourtant ni à meſſieurs du parlement, ni à meſſieurs des convulſions, ni à nos généraux, ni à nos premiers commis qu'on doit cette petite diſtinction. Une douzaine d'êtres penſans, à la tête deſquels vous êtes, empêche que la France ne ſoit la dernière des nations. Continuez, mon cher philoſophe, à lui faire honneur ; jouiſſez de votre conſidération perſonnelle et de votre noble indépendance. C'eſt à vous qu'il appartient de rire de tout, car vous vous portez bien, et je ne ſuis qu'un vieux malade.

N. B. Voici un jeune anglais digne de vous voir et qui veut vous voir, c'eſt M. *Macartney*, ſavant pour ſon âge, philoſophe, et qui brillera comme un autre et mieux qu'un autre en *parlement.* Je prends la liberté de recommander *liberum hominem homini libero.*

LETTRE CXVIII. 1763.

DE M. D'ALEMBERT.

A Potſdam, le 7 d'auguſte.

DEPUIS ſix ſemaines, mon cher confrère, que je ſuis arrivé ici, j'ai toujours voulu vous écrire ſans en pouvoir trouver le moment; différentes occupations et des diſtractions de toute eſpèce m'en ont empêché; cependant je ne veux pas retourner en France ſans vous donner ſigne de vie. Mon voyage a été des plus agréables, et le roi me comble de toutes les bontés poſſibles. Je puis vous aſſurer que ce prince eſt ſupérieur à la gloire même qu'il vient d'acquérir par la juſtice qu'il rend à ſes ennemis, et par la modeſtie bien ſincère avec laquelle il parle de ſes ſuccès. Vous êtes convenu avec moi, et vous avez bien raiſon, que la deſtruction de ſa puiſſance eût été un grand malheur pour les lettres et pour la philoſophie. Les gazettes ont dit, mais ſans fondement, que j'étais préſident de l'académie; je ne puis douter, à la vérité, que le roi ne le déſire, et j'oſe vous dire que l'académie même m'a paru le ſouhaiter beaucoup; mais mille raiſons dont aucune n'eſt relative au roi, et

1763. dont la plupart ſont relatives à moi ſeul, ne me permettent pas de fixer mon ſéjour en ce pays. Le roi me parle ſouvent de vous. Il ſait vos ouvrages par cœur, il les lit et les relit, et il a été charmé tout récemment de la lecture qu'il a faite de vos additions à l'Hiſtoire générale. Je puis vous aſſurer qu'il vous rend bien toute la juſtice que vous pouvez déſirer. Le marquis d'*Argens* me charge de vous faire mille complimens de ſa part; il vous regrette beaucoup, et me le dit ſouvent; il n'en fait pas de même de *Maupertuis* qui, ce me ſemble, n'a pas laiſſé beaucoup d'amis dans ce pays.

Je ne vous donne aucune nouvelle de littérature, car je n'en ſais point; et vous ſavez combien elles ſont ſtériles dans ce pays où perſonne, excepté le roi, ne s'en occupe. Que dites-vous du bel arrêt du parlement de Paris pour conſulter la *faculté de théologie* ſur l'inoculation, cette même faculté qu'il a déclarée ne pouvoir être juge en matière de ſacremens? Cette nouvelle ſottiſe françaiſe nous rend la fable des étrangers. Il faut avouer que nous ne démentons notre gloire ſur rien.

Adieu, mon cher et illuſtre maître. Comme je compte partir à la fin de ce mois pour retourner en France, adreſſez-moi votre réponſe

réponſe à Paris. Je compte toujours faire le voyage d'Italie, et vous embraſſer en allant ou en revenant. 1763.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de ſeptembre.

J'APPRENDS que *Platon* eſt revenu de chez *Denys* de Syracuſe ; ce n'eſt pas que je ne vous croye au-deſſus de *Platon*, et l'autre au-deſſus de *Denys*, mais les vieux noms font un merveilleux effet. Vous avez par-devers vous deux traits de philoſophie dont nul grec n'a approché ; vous avez refuſé une préſidence et un grand gouvernement. Tous les gens de lettres doivent vous montrer au doigt, comme un homme qui leur apprend à vivre. Pour moi, mon illuſtre et incomparable voyageur, je ne vous pardonnerai jamais de n'être pas revenu par Genève. Vous dédaignez les petits triomphes ; vous auriez été bien content de voir l'accompliſſement de vos prédictions. Il n'y a plus dans la ville de *Calvin* que quelques gredins qui croient au conſubſtantiel. On penſe

1763. ouvertement comme à Londres, ce que vous savez est bafoué. Il n'y a pas long temps qu'un pauvre ministre de village, prêchant devant quelques citoyens qui ont des maisons de campagne, un de ces messieurs le fit taire. Vous m'ennuyez, lui dit-il, allons dîner; il fit sortir de l'église toute l'honorable compagnie. *Jean-Jacques*, il est vrai, a été condamné, mais c'est parce que dans un petit livret intitulé *Contrat social*, il avait trop pris le parti du peuple contre le magistrat : aussi le peuple, très-reconnaissant, a pris à son tour le parti de *Jean-Jacques*. Sept cents citoyens sont allés deux à deux en procession protester contre les juges; ils ont fait quatre remontrances. Ils soutiennent que *Jean-Jacques* était en droit de dire tout ce qu'il voulait contre la religion chrétienne, qu'il fallait conférer amicalement avec lui, et non pas le condamner. Vous aurez, dans quelques mois, le plaisir d'apprendre qu'on aura destitué quatre syndics pour avoir jugé *Jean-Jacques*. Quand destituera-t-on *Omer* ? Les Français arrivent tard à tout.

Il m'est revenu qu'on vend dans votre ville de Paris une petite brochure fort dévote intitulée, *le Catéchisme de l'honnête homme*. Je crois que frère *Damilaville* en a un exemplaire : je vous exhorte à vous en procurer quelques-

uns ; c'eſt un ouvrage, dit-on, qui fait beaucoup de bien. Il faut que ce ſoit le curé du vicaire ſavoyard qui en ſoit l'auteur. J'ai toujours peur que vous ne ſoyez pas aſſez zélé. Vous enfouiſſez vos talens ; vous vous contentez de mépriſer un monſtre qu'il faut abhorrer et détruire. Que vous coûterait-il de l'écraſer en quatre pages, en ayant la modeſtie de lui laiſſer ignorer qu'il meurt de votre main ? C'eſt à *Méléagre* à tuer le ſanglier. Lancez la flèche ſans montrer la main. Faites-moi quelque jour ce petit plaiſir. Conſolez-moi dans ma vieilleſſe. 1763.

Savez-vous bien que j'ai chez moi un jéſuite pour aumônier ? Je vous prie de le dire à frère *Berthier*, quand vous irez à Verſailles. Il eſt vrai que je ne l'ai pris qu'après m'être bien aſſuré de ſa foi.

Je vous embraſſe très-tendrement, mon cher philoſophe.

1763.

LETTRE CXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 d'octobre.

Je ne me pique, mon cher et illuſtre maître, d'être ni auſſi ſublime que *Platon*, s'il eſt vrai qu'il ſoit auſſi ſublime qu'on le prétend, ni auſſi obſcur qu'il me paraît l'être ; vous me faites donc trop d'honneur de me comparer à lui. A l'égard de celui que vous appelez *Denys* de Syracuſe, et que vous avouez valoir un peu mieux, je crois que s'il était réduit à ſe faire maître d'école, comme l'autre, les généraux et les miniſtres feraient bien de ſe mettre en penſion chez lui. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ſuis plus affligé que je ne puis vous dire, que le protecteur et le ſoutien de la philoſophie ne ſoit pas bien avec tous les philoſophes ; que ne donnerais-je point pour que cela fût ? Il m'a écrit, peu de jours avant mon départ, une lettre pleine d'amitié, par laquelle il me marque qu'il laiſſera la préſidence vacante juſqu'à ce qu'il me plaiſe de venir l'occuper. Il m'a donné ſon portrait, m'a très bien payé mon voyage, et m'a témoigné beaucoup de regrets de me voir partir. Ma ſatisfaction eût été parfaite ſi j'avais pu me

trouver à Potſdam avec vous.... Mais... que je ſuis fâché de ce qui s'eſt paſſé ! Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que vous êtes regretté de tout le monde, le marquis d'*Argens* à la tête, qui eſt aſſurément bien votre ſerviteur et votre ami. Il ne dit pas la même choſe, ni les autres non plus, du défunt préſident, a qui DIEU faſſe paix. 1763.

Je n'ai point repaſſé par chez vous, parce que je comptais vous voir en allant en Italie; mais des raiſons de ſanté et d'affaires m'obligent à différer ce voyage; en tout cas, ce n'eſt que partie remiſe ; croyez que je ne préfère pas les rois à mes amis. Je ne ſuis point étonné que ce que vous ſavez ſoit baſoué à Genève, comme à Paris, par les gens raiſonnables. Je ne ſerais pas fâché non plus que *Jean-Jacques*, tout fou qu'il eſt, fût réhabilité pour l'honneur de la bonne cauſe qui a ſervi de prétexte à la perſécution qu'il a éprouvée. Nous avons lu à Sans-ſouci *le Catéchiſme de l'honnête homme*, et nous en avons jugé comme vous, le révérend père abbé à la tête. Vous avez raiſon ; je ſuis bien peu zélé, et je me le reproche, mais ſongez donc que le bon ſens eſt empriſonné dans le pays que j'habite :

En quoi peut un pauvre *reclus*
Vous aſſiſter? que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?

1763. Savez-vous que *Jean-George le Franc*, frère de *Jean-Simon le Franc*, vient de faire une groſſe *Inſtruction paſtorale* contre nous tous? Il m'a fait l'honneur de me l'envoyer: je l'ai renvoyée au libraire, et j'ai écrit à l'auteur, en deux mots, que ſurement c'était une mépriſe, et que ce préſent n'était pas pour moi. J'avais projeté, pour toute réponſe, de lui faire une chanſon ſur l'air: *M. l'abbé où allez-vous, vous allez vous caſſer le cou, vous allez ſans chandelle*, &c. Achevez le reſte, mon cher maître; il me ſemble que *vous allez ſans chandelle* eſt aſſez heureux. Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; celui que je viens de quitter l'eſt plus que jamais en tout ſens, et me l'a rendu auſſi en tout ſens plus encore que je ne l'étais. Je ne veux plus penſer, comme l'Eccléſiaſte, qu'à me moquer de tout en liberté; ce n'eſt pas que *Jean-George le Franc* n'aſſure que vous n'avez pas entendu l'Eccléſiaſte; mais j'en crois plutôt vos commentaires que les ſiens. Adieu; je vous embraſſe mille et mille fois.

LETTRE CXXI. 1763.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 de décembre.

J'AI, mon cher et illuſtre maître, des remercîmens et des reproches tout à la fois à vous faire ; les remercîmens ſeront de grand cœur, et les reproches ſans amertume. Je vous remercie donc d'abord de la lettre du quakre que vous m'avez envoyée. c'eſt apparemment un de vos amis de Philadelphie qui vous a chargé de me faire ce cadeau-là ; il ne pouvait choiſir une voie plus agréable pour moi de me faire parvenir ſa petite remontrance à *Jean-George*. Je ne ſais ſi je vous ai dit que ce *Jean-George* (qui aſſurément n'eſt pas auſſi habile à ſe battre contre le diable que l'était *George* ſon patron) a fait une réponſe impertinente à la lettre par laquelle je lui mandais que j'avais renvoyé ſon *Inſtruction paſtorale* à ſon libraire et à ſes moutons. J'ai répondu à ſa réponſe, en lui prouvant très-poliment qu'il était un ſot et un menteur, et *Jean-George*, tout *Jean-George* qu'il eſt, n'a pas répliqué, quoique je ne lui parlaſſe pas, comme votre ami le quakre, le chapeau ſur la tête, mais le chapeau

1763. ſous le bras, en lui donnant, à la vérité de grands coups de bâton. J'aurais bien envie de lui faire eſſuyer quelque petite humiliation publique, de lui donner en cinq ou ſix pages quelques petits dégoûts ſur ſa charmante *Inſtruction*. Il y donne aſſurément beau jeu, et ne s'attend pas aux queſtions que je lui ferais ; mais celles que lui fait notre ami le quakre me paraiſſent ſuffiſantes pour l'occuper.

Je vous remercie de plus, mon cher philoſophe, de vos excellentes additions à l'Hiſtoire générale ; non-ſeulement de celles que vous avez refondues dans l'ouvrage, mais de celles que vous avez données à part en un petit volume, et qui m'ont paru excellentes. L'ambaſſade de *Céſar* aux Chinois, et l'arrivée du brame philoſophe parmi nous ; ſont deux apologues admirables. Ce qu'il y a d'heureux, c'eſt que ces apologues, bien meilleurs que ceux d'*Eſope*, ſe vendent aſſez librement. Je commence à croire que la librairie n'aura rien perdu à la retraite de M. de *Malesherbes*. Il eſt vrai qu'on a fait aux gens de lettres l'honneur de les mettre dans le même département que les filles de joie, auxquelles j'avoue qu'ils ſont aſſez ſemblables par l'importance de leurs querelles, l'objet de leur ambition, la modération de leurs haines, et l'élévation de leurs ſentimens ; mais enfin il me

ſemble

ſemble que perſonne n'aura à ſe plaindre, ſi la preſſe, la religion et la *coucherie* ſont également libres en France. 1763.

Venons à preſent aux reproches. J'ai entendu parler d'un traité ſur la tolérance, qui eſt auſſi d'un de vos amis, à ce qu'on m'aſſure, et qui ne vient pas de Philadelphie; je demande cet ouvrage à tout ce que je vois, comme *Iphigénie* demande *Achille*, et je ne puis parvenir à l'avoir; et j'apprends que votre ami l'a envoyé à des gens qu'il ne devrait pas tant aimer que moi, et qui, ſans me vanter, ne ſont pas auſſi dignes que moi de lire tout ce qui vient de lui. Dites, je vous prie, à votre ami qu'il n'eſt pas trop équitable dans ſes préférences. Je pourrais faire là-deſſus un long commentaire, mais les commentaires ne ſont pas faits pour l'ami dont je parle; je m'en rapporte à ceux qu'il fera lui-même.

Voilà donc enfin *Marmontel* de l'académie. J'en ſuis d'autant plus charmé que la querelle qu'on lui feſait au ſujet de M. d'*Aumont* n'était qu'un prétexte pour ceux qui déſiraient de l'exclure. La véritable raiſon était ſa liaiſon avec des gens qu'on a pris fort en haine, je ne ſais pas pourquoi, à quatre lieues d'ici; en un mot, avec les philoſophes qui ſont aujourd'hui également peur aux dévots et à ceux qui ne le ſont pas. L'affaire de *Marmontel* était

1763. comme celle des jéſuites ; il y avait une raiſon apparente qu'on mettait en avant, et une raiſon vraie que l'on cachait. Heureuſement pour la philoſophie, tous les gens faits pour la craindre n'ont pas penſé de même. M. le prince *Louis de Rohan*, tout coadjuteur qu'il eſt de l'évêché de Strasbourg, a bien voulu en cette occaſion être le coadjuteur de la philoſophie, et lui a rendu, ſans manquer à ſon état, tous les ſervices imaginables : c'eſt par lui que vous avez aujourd'hui dans l'académie françaiſe un partiſan et un admirateur de plus. M. le prince *Louis* mérite en vérité la reconnaiſſance de tous les gens de lettres, par la manière dont il ſait les défendre et les ſervir dans l'occaſion ; et quand vous l'auriez préféré à moi, comme vous avez fait d'autres, pour lui envoyer l'ouvrage de votre ami ſur la tolérance, bien loin de vous en faire des reproches, je vous en ferais des remercîmens. Il faut, mon cher maître, que chacun de nous ſerve la bonne cauſe ſuivant ſes petits moyens. Vous la ſervez de votre plume, et moi, à qui on n'en laiſſerait pas une ſur le dos, ſi j'en feſais autant, je tâche de lui gagner des partiſans dans le pays ennemi ; et ces partiſans ne feront point compromis, parce qu'ils ne doivent jamais l'être, mais ils recevront de moi, de tous mes amis, et ils

devraient recevoir de vous le tribut de reconnaiſſance que tous les êtres penſans leur doivent. A propos de la bonne cauſe, je vous apprendrai encore qu'on m'a fait d'indignes et odieuſes tracaſſeries au ſujet de mon voyage de Pruſſe ; on m'a prêté des diſcours que je n'ai jamais tenus, et que je n'aurais rien gagné à tenir. J'en ai appelé au témoignage du roi de Pruſſe lui-même, et ce prince vient de m'écrire une lettre qui confondrait mes ennemis, s'ils méritaient que je la leur fiſſe lire. Vous ſavez apparemment qu'il y a actuellement à Berlin un fort honnête circoncis qui, en attendant le paradis de *Mahomet*, eſt venu voir votre ancien diſciple de la part du ſultan *Mouſtapha*. J'écrivais l'autre jour en ce pays-là que, ſi le roi voulait ſeulement dire un mot, ce ferait une belle occaſion pour engager le ſultan à faire rebâtir le temple de Jéruſalem. Cela nous vaudrait vraiſemblablement une nouvelle inſtruction paſtorale de *Jean-George*, où il nous prouverait que, quoique le temple fût rebâti à chaux et à ciment, le *Chriſt* n'en aurait pas moins dit la vérité. Que penſez-vous de ce projet ? il me ſemble que l'exécution en ferait fort divertiſſante. Je m'étonne que vos bons amis les Turcs n'y aient pas encore penſé ; cela prouve le grand cas qu'ils font de nos prophéties. Adieu, mon 1763.

cher et illuſtre maître ; aimez-moi, je vous
1763. prie, toujours. Il me ſemble que vous me négligez un peu ; vous m'écrivez de petits billets, et vous ne m'envoyez preſque rien. Je crains bien que celle-ci ne vous dégoûte d'en écrire de longues. Adieu, je vous embraſſe mille fois.

P. S. Je ne parle point de tout ce qui ſe paſſe ici au ſujet des déclarations, des édits, des impôts. Je laiſſe meſſieurs du parlement ſe mêler de tout cela ſans y rien entendre. Il y a deux de ces meſſieurs qui ſont à Berlin ; ils ont déſiré de voir le roi de Pruſſe, et le roi n'y a conſenti qu'après qu'ils ont aſſuré qu'ils n'avaient pas été d'avis de conſulter la ſorbonne ſur l'inoculation, et de s'oppoſer à la liberté du commerce des grains. Il faut avouer que le parlement et la ſorbonne n'ont point de reproches à ſe faire mutuellement.

LETTRE CXXII. 1763.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de décembre.

MON très-aimable et très-grand philoſophe, ne faites point de reproches à votre pauvre ami preſque aveugle. Il n'a pas eu un moment à lui. Ce bon quakre qui a voulu abſolument écrire un mot d'amitié à *Jean-George*, ce rêveur qui a envoyé une ambaſſade de *Céſar* à la Chine, et qui a fait venir en France un bramine du pays des Gangarides, cet autre fou qui trouve mauvais que les hommes ſe déteſtent, s'empriſonnent pour des paragraphes, quelques autres inſenſés de cette eſpèce, ont pris tout mon temps.

Vous ne ſavez pas d'ailleurs combien il eſt difficile de faire parvenir de gros paquets par la poſte. Trouvez-moi un contre-ſigneur qui puiſſe vous ſervir de couverture, et vous ſerez inondé de rogatons.

Je haſarde, par cet ordinaire, une Tolérance que j'envoie pour vous à M. *Damilaville* qui a ſes ports francs, mais dont on ſaiſit quelquefois les paquets, quands ils ſont d'une groſſeur

—— un peu ſuſpecte. Les pauvres philoſophes
1763. ſont obligés de faire mille tours de paſſe-paſſe, pour faire parvenir à leurs frères leurs épîtres canoniques.

Que ces petites épreuves, mon cher frère, ne nous découragent point; n'en ſoyons que plus fermes dans la foi, et plus zélés pour la bonne cauſe. DIEU bénira tôt ou tard nos bonnes intentions; mais vous ſerez très-coupable d'avoir enfoui votre talent, ſi vous ne faites pas à *Jean-George* une correction fraternelle à laquelle tous nos frères répandus dans différentes égliſes ſe ſont attendus.

Les deux frères, *Simon le Franc* et *Jean-George*, ſont des victimes dévouées au ridicule, et c'eſt à vous de les immoler.

Je ne ſuis pas étonné qu'à votre retour de Berlin on vous ait fait tenir des diſcours dans leſquels vous vous moquez de Paris; cela prouve que les frondeurs veulent s'appuyer de votre nom, et que les frondés le craignent. On ambitionne votre ſuffrage, et il me ſemble que vous jouez un aſſez beau rôle.

Vous êtes comme les anciens enchanteurs qui feſaient la deſtinée des hommes avec des paroles.

Je ne crois pas que *Mouſtapha* s'aviſe de faire rebâtir le temple des Juifs; mais quand vous voudrez, vous détruirez le temple de

l'erreur à moins de frais. On m'a envoyé l'ouvrage de *du Marſais* attribué à *Saint-Evremont ;* c'eſt un excellent ouvrage très-mal imprimé. Je vous exhorte, mon très-cher frère, à déterminer quelqu'un de vos amés et féaux à faire réimprimer ce petit livre qui peut faire un bien infini. Nous touchons au temps où les hommes vont commencer à devenir raiſonnables : quand je dis les hommes, je ne dis pas la populace ; la grand'chambre et l'aſſemblée du clergé, je dis les hommes qui gouvernent ou qui ſont nés pour le gouvernement, je dis les gens de lettres dignes de ce nom. *Deſpréaux*, *Racine* et *la Fontaine* étaient de grands-hommes dans leur genre ; mais en fait de raiſon, ils étaient au-deſſous de madame *Dacier*. 1763.

Je ſuis enchanté que M. *Marmontel* ſoit notre confrère, c'eſt une bien bonne recrue ; j'eſpère qu'il fera du bien à la bonne cauſe. Dieu béniſſe M. le prince *Louis de Rohan !* J'envoie une Tolérance à M. le prince de *Soubiſe*, le miniſtre d'Etat, qui la communiquera à M. le coadjuteur. J'en ai très-peu d'exemplaires ; l'éditeur a pris, pour envoyer à Paris ſes ballots, une route ſi détournée et ſi longue, qu'ils n'arriveront pas à Paris cette année : c'eſt un contre-temps dont Dieu nous afflige, réſignons-nous. Conſervez-moi votre amitié ;

1763. défendez la bonne cauſe, *pugnis, unguibus et roſtro;* animez les frères, continuez à larder de bons mots les ſots et les fripons.

P. S. Vous remarquerez que, ſi vous n'avez pas de Tolérance, c'eſt la faute de votre ami *Bourgelat* qui dans ſon hippomanie, a rué contre les *Cramer*. Ces *Cramer*, éditeurs de l'ouvrage du ſaint prêtre auteur de la Tolérance, n'ont pu obtenir de lui qu'il laiſsât paſſer les ballots par Lyon. Vous penſez bien que dans ces ballots il y a des exemplaires pour vous. Les pauvres *Cramer* ont été obligés de faire faire à leurs paquets le tour de l'Europe, pour arriver à Paris. Le grand écuyer *Bourgelat* s'eſt en cela conduit comme un fiacre. S'il eſt un de nos frères, vous devez lui laver la tête, et l'exhorter à réſipiſcence. Sur ce, je vous donne ma bénédiction, et vous demande la vôtre.

LETTRE CXXIII. 1763.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de décembre.

MON très-aimable philoſophe, c'eſt pour vous dire que l'ouvrage du ſaint prêtre ſur la tolérance ayant été très-toléré des miniſtres et des perſonnes plus que miniſtres, et ayant même été jugé fort édifiant, quoiqu'il y ait peut-être quelques endroits dont les faibles pourraient ſe ſcandaliſer, il a ſemblé bon au Saint-Eſprit et à nous, mon cher frère, de vous ſupplier de donner une ſaccade et un coup d'éperon au cheval qui a rué contre la Tolérance, et qui l'a empêché d'entrer en France par Lyon. Figurez-vous que ce ballot eſt actuellement ſur l'avare mer, expoſé à être pris par les Numides avec qui nous ſommes en guerre. Si votre ami M. *Bourgelat* avait un mors de votre façon, ſon allure deviendrait plus aiſée. Les frères *Cramer* feraient au plus vîte une nouvelle édition qu'ils enverraient en la cité de Lyon, en guiſe d'un ballot de ſoie, et les fidelles jouiraient bientôt de l'œuvre honnête dont ils ſont privés. Dieu ſait quand vous recevrez votre exemplaire.

1763. Je vous demande en grâce de m'envoyer copie de la lettre dont vous avez honoré *Jean-George*. Vous ſavez qu'on a imprimé un examen de notre ſainte religion, attribué à *Saint-Evremont*, et qui eſt de *du Marſais*. Je ne l'ai point vu ; mais, comme je ſais que *du Marſais* était un très-bon chrétien, je ſouhaite paſſionnément que cet ouvrage ſoit entre les mains de tout le monde. Soyons toujours tendrement unis dans la communion des gens de bien; liſons bien la *Sainte Ecriture*, et *écr. l'inf.*

LETTRE CXXIV. 1763.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 de décembre.

Je vous prends au mot, mon cher et illuſtre maître, comme *Fontenelle* prenait la nature ſur le fait. M. de *la Reynière*, fermier des poſtes, veut bien me ſervir de chaperon pour recevoir vos épîtres canoniques ; faites-moi donc le plaiſir de lui adreſſer dorénavant ce que vous voudrez bien m'envoyer. Je n'ai point reçu l'exemplaire de la Tolérance que vous m'annoncez. Tous les corſaires ne ſont pas à Tétuan et ſur la méditerannée ; cependant frère *Damilaville* me donne encore quelque eſpérance.

Dieu conduiſe la barque, et la mène à bon port ! J'ai écrit à frère *Hippolyte Bourgelat*. J'ai bien de la peine à croire qu'il ſoit coupable ; car c'eſt un des meilleurs tireurs de la voiture philoſophique, et aſſurément des mieux dreſſés, et qui ont le plus de cœur à l'ouvrage : mais il ignorait ſans doute ce que ce ballot contenait ; il ſe trouvait dans la circonſtance critique du changement de miniſtre de la librairie ; il n'a oſé rien haſarder, il a craint d'être mis en fourrière, et aſſurément la

1763. voiture y aurait perdu beaucoup : mais auſſi pourquoi MM. *Cramer* n'ont-ils pas attendu huit jours ? Puiſque vous dites que l'ouvrage du ſaint prêtre ſur la tolérance a été toléré des miniſtres et des perſonnes plus que miniſtres, un petit mot dit de leur part à *Hippolyte Bourgelat*, qui ne ſe pique pas d'être plus intolérant qu'un miniſtre, aurait levé toute difficulté, et le ballot ferait préſentement à Paris, au lieu qu'il eſt peut-être actuellement entre les mains du roi de Maroc, qui aimerait mieux un traité de la tolérance des corſaires que de celle des religions, et qui peut-être fera donner quelques centaines de coups de bâton de plus aux eſclaves chrétiens pour apprendre à nos prêtres à vivre. S'il y a quelque pauvre mathurin ou père de la Merci dans les priſons de Méquinez, vous m'avouerez qu'il ſe paſſerait bien de cette aubaine que MM. *Cramer* lui auront valu.

Je vous envoie de mémoire, car je n'en ai point gardé de copie, mon petit commerce avec *Jean-George* (*) ; vous verrez qu'il n'eſt

(*) *Lettre de M. d'Alembert à M. l'évêque du Puy.*

MONSEIGNEUR,

On vient de m'apporter de votre part un ouvrage où je ſuis perſonnellement inſulté. Je ne puis croire que votre intention ait été de me faire un pareil préſent : c'eſt ſans

pas long. *Jean-George* n'a pas répondu à la réplique qui, en effet, était un peu embarrassante pour un sot et pour un fripon à qui on 1763.

doute une mépriſe de votre libraire, à qui je viens de le renvoyer. J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de l'évêque.

Ce n'eſt point par mon ordre, Monſieur, que mon *Inſtruction paſtorale* vous a été envoyée. Je vous le déclare volontiers, et je ſuis fâché de cette mépriſe, puiſqu'elle vous a déplu. Je le ſuis auſſi de ce que vous vous regardez comme perſonnellement inſulté dans un ouvrage où vous ne l'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens les plus ſincères, &c.

Réplique.

Vous m'avez mis expreſſément, Monſeigneur, dans votre *Inſtruction paſtorale*, au nombre des ennemis de la religion, que je n'ai pourtant jamais attaquée, même dans les paſſages que vous citez de mes écrits. J'avais cru qu'une imputation ſi publique et ſi injuſte, faite par un évêque, était une inſulte perſonnelle, ſans parler des qualifications peu obligeantes que vous y avez jointes, et qui, à la vérité, n'y ajoutent rien de plus. Quoi qu'il en ſoit, je vois, par votre lettre, combien votre libraire a été peu attentif à vos ordres, puiſqu'il m'a expreſſément écrit que vous l'aviez chargé d'envoyer votre mandement à tous les membres de l'académie françaiſe. Vous voyez bien, Monſeigneur, qu'il était néceſſaire de vous avertir de cette petite mépriſe, dont je ne ſuis d'ailleurs nullement bleſſé, non plus que de l'inſulte. J'eſpère qu'au moins en cela vous ne me trouverez pas mauvais chrétien. C'eſt dans ces diſpoſitions que j'ai l'honneur d'être, Monſeigneur, votre, &c.

1763. prouve géométriquement qu'il n'eſt pas autre choſe. Sa réponſe ſera apparemment pour la prochaine inſtruction paſtorale. Vous m'accuſez d'enfouir mes talens, parce que je n'ai pas donné les étrivières, comme je le pouvais, à ce fanatique *Aaron*; prenez-vous-en au peu de ſenſation que ſa rapſodie a faite à Paris. C'était lui donner une exiſtence que de l'attaquer ſérieuſement; car, dans la poſition où je ſuis, je ne pouvais l'attaquer que de la ſorte, et des plaiſanteries auraient mal réuſſi, ſurtout après les vôtres. Au reſte, ne m'accuſez point, mon reſpectable patriarche, de ne pas ſervir la bonne cauſe; perſonne peut-être ne lui rend de plus grands ſervices que moi. Savez-vous à quoi je travaille actuellement? à faire chaſſer de Siléſie la canaille jéſuitique, dont votre ancien diſciple n'a que trop d'envie de ſe débarraſſer, attendu les trahiſons et perfidies qu'il m'a dit lui-même en avoir éprouvées durant la dernière guerre. Je n'écris point de lettres à Berlin, où je ne diſe que les philoſophes de France ſont étonnés que le roi des philoſophes, le protecteur déclaré de la philoſophie, tarde ſi long-temps à imiter les rois de France et de Portugal. Ces lettres ſont lues au roi qui eſt très-ſenſible, comme vous le ſavez, à ce que les vrais croyans penſent de lui; et cette ſemence produira ſans doute un

bon effet, moyennant la grâce de DIEU qui, comme dit très-bien l'*Ecriture*, tourne le cœur des rois comme un robinet. Je ne doute pas non plus que nous ne parvinſſions à faire rebâtir le temple des Juifs, ſi votre ancien diſciple ne craignait de perdre à cette négociation quelques honnêtes circoncis qui emporteraient de chez lui trente ou quarante millions. 1763.

Marmontel, dans ſon diſcours à l'académie, a parlé de vous comme il le devait, et comme nous en penſons tous. Je me flatte comme vous que c'eſt une acquiſition pour la bonne cauſe. Petit à petit l'Egliſe de DIEU ſe fortifie.

Je ne connais point l'ouvrage de *du Marſais*, dont vous me parlez. S'il eſt en effet auſſi utile que vous le dites, je prie DIEU de donner à l'auteur, dans l'autre monde, un lieu de rafraîchiſſement, de lumière et de paix, comme s'exprime la très-ſainte meſſe. Mais ce que je connais, et ce qui m'a fait très-grand plaiſir, ce ſont deux jolis contes qui courent le monde, et qui ſeront, à ce qu'on m'aſſure, ſuivis de beaucoup d'autres. Que le Seigneur béniſſe et conſerve l'aveugle très-clair-voyant à qui nous devons de ſi jolies veillées! puiſſe-t-il faire long-temps de pareils contes, et ſe moquer long-temps de ceux dont on nous

berce ! Il y aurait encore bien d'autres choſes
1763. dont il pourrait ſe moquer, s'il le voulait ; mais il a, car je ſuis en train de citer l'*Evangile*, la *prudence du ſerpent*, et peut-être auſſi la *ſimplicité de la colombe*, en croyant de ſes amis des gens qui n'en ſont guère. Après tout, il eſt bon que la philoſophie faſſe flèche de tout bois, et que tout concoure à la ſervir, même les parlemens, qui ne s'en doutent pas, et quelques honnêtes gens qui la déteſtent ; mais qui, tout en la déteſtant, lui ſont utiles malgré eux.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir !

Adieu, mon cher maître ; je vous embraſſe.

LETTRE

LETTRE CXXV. 1763.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de décembre.

MON cher philoſophe, vous ne me dites point ſi vous avez reçu la Tolérance. Je ne ſais plus où j'en ſuis. On a arrêté à la poſte conſécutivement deux exemplaires de cet ouvrage, que les *Cramer* envoyaient à monſieur de *Trudaine* et à M. de *Montigny* ſon fils. Comment accorder cette rigueur avec l'approbation que madame de *Pompadour* et plus d'un miniſtre d'Etat ont donnée à ce petit livret qui eſt ſi honnête ? Deux paquets adreſſés à M. *Damilaville* ſont reſtés entre les griffes des vautours. Il faut que le vôtre n'ait point échappé à leur barbarie, puiſque je n'ai aucune nouvelle de vous : tout cela m'embarraſſe. Je vois qu'on ne tolère ni la Tolérance ni les tolérans. On a beau ſe contraindre dans des matières ſi délicates, juſqu'au point d'être ſage, les fanatiques vous trouvent toujours trop hardi, et peut-être dans ce moment-ci où les finances mettent tous les eſprits en fermentation, on ne veut pas qu'ils s'échauffent ſur d'autres objets.

1763. On parlait d'un mandement de votre archevêque que le roi a fait, dit-on, supprimer amicalement ; ce mandement n'était pourtant pas tolérant. De quelque côté que vous vous tourniez à Paris, vous avez de quoi exercer votre philosophie. Vous vous contentez de rire des sottises des hommes ; ils ne méritent pas que vous les éclairiez : cependant, il est toujours bon de couper de temps en temps quelques têtes de l'hydre, dussent-elles renaître. Ce monstre, en se souvenant du couteau, en est moins hardi et moins insolent ; il voit que vous tenez la massue prête à l'écraser, et il tremble.

J'ai été si dégoûté depuis peu de ce qu'on appelle les choses sérieuses, que je me suis mis à faire des contes de ma *Mère-l'oie*. J'en suis un peu honteux, à mon âge ; mais ce qui convient à tous les âges, c'est de vous aimer et de vous admirer.

LETTRE CXXVI.

1764.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de janvier.

ENFIN je me flatte qu'il vous parviendra deux exemplaires de cette Tolérance non tolérée, à peu-près dans le temps que vous recevrez ma lettre. Je me garderai bien, mon très-cher philosophe, de faire adresser un exemplaire à M. de *la Reynière ;* on lui saisirait son exemplaire tout comme aux autres. Figurez-vous que ceux qui étaient envoyés directement par la poste à M. de *Trudaine* et à M. de *Montigny* son fils, n'ont jamais pu leur parvenir. Vous me direz qu'à la poste M. de *la Reynière* est bien plus grand seigneur que M. de *Trudaine ;* désabusez-vous, s'il vous plaît ; un exemplaire adressé à monsieur *Bouret*, le puissant *Bouret*, l'intendant des postes *Bouret*, l'officieux *Bouret*, a été saisi impitoyablement.

Vous trouverez peut-être, par le calcul des probabilités, combien il y a à parier au juste que les prêtres et les cagots l'ont emporté, dans cette affaire, sur les ministres d'Etat les mieux intentionnés, et sur les personnes les plus puissantes. Vous conclurez qu'il y a tant

1764. de querelles en France sur les finances qu'on n'entend point, que le ministère craint de nouvelles tracasseries sur la religion qu'on entend encore moins. Le nom de celui à qui on attribue malheureusement le Traité sur la tolérance, effarouche les consciences timorées. Vous verrez combien elles ont tort, combien l'ouvrage est honnête; et vous qui citez si bien et si à propos la *Sainte-Ecriture*, vous en trouverez les passages les plus édifians fidellement recueillis.

Je vous suis très-obligé de votre petit commerce épistolique avec *Jean-George :* voilà un impudent personnage. Je vous trouve bien bon de le traiter de *monseigneur;* aucun de nos confrères ne devrait donner ce titre au frère de *Pompignan*. Les évêques n'ont aucun droit de s'arroger cette qualification qui contredit l'humilité dont ils doivent donner l'exemple. Ils ont eu la modestie de changer en *monseigneur* le titre de *révérendissime père en* DIEU, qu'ils avaient porté douze cents ans.

Pour *Jean-George*, il n'est assurément que ridiculissime. Je vous prie, mon cher philosophe, de vous amuser à lire la lettre que mon petit secrétaire a écrite au grand secrétaire du célèbre *Simon le Franc de Pompignan*, frère aîné de *Jean-George*. Vous direz comme *Marot :*

Monſieur l'abbé et monſieur ſon valet
Sont faits égaux, tous deux comme de cire. 1764.

L'ouvrage qui eſt en partie de *du Marſais*, et qu'on attribue à *Saint-Evremont* ſe débite dans Paris, et je ſuis étonné qu'il ne ſoit point parvenu juſqu'à vous. Il eſt écrit, à la vérité, trop ſimplement ; mais il eſt plein de raiſon. C'eſt bien dommage que cette raiſon funeſte, qui nous égare ſi ſouvent, s'élève avec tant de force contre la religion chrétienne. Ce livre n'eſt que trop capable d'affermir les incrédules, et d'ébranler la foi des plus croyans.

Vous voulez donc, mon grand philoſophe, vous abaiſſer juſqu'à chaſſer les jéſuites de Siléſie. Je n'ai pas de peine à croire que vous réuſſiſſiez dans cette digne entrepriſe ; mais vous n'aurez pas le plaiſir de chaſſer des jéſuites français ; il y a long-temps que *Luc* s'eſt défait d'eux. Il n'y a plus en Siléſie que de gros vilains jéſuites allemands, ivrognes, fripons et fanatiques, qui ne ſont pas aſſurément les favoris du philoſophe *Sans-ſouci*.

Continuez, je vous prie, à m'aimer un peu, à vous moquer des ſots, à faire trembler les fripons ; et ſi vous faites jamais ce voyage d'Italie que vous projetiez, de grâce paſſez par chez nous.

1764.

LETTRE CXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 15 de janvier.

Ce que j'ai d'abord de plus preſſé, mon très-cher et très-reſpectable maître, c'eſt de juſtifier frère *Hippolyte Bourgelat*, qui, comme je m'en doutais bien, n'eſt point coupable, ainſi que vous le verrez par la lettre qu'il m'a écrite à ce ſujet, et dont je vous envoie copie. J'eſpère que M. *Galatin* échappera aux griffes des vautours, et que je pourrai lire enfin cette Tolérance dont noſſeigneurs de la rue Plâtrière, qui ont preſqu'autant d'eſprit que noſſeigneurs du parlement, me privent avec une cruauté ſi intolérable. La vérité eſt que ceux qui ont lu le livre ne ſe ſoucient guère qu'on le liſe, et que les fanatiques qui en ont eu vent craignent qu'il ne ſoit lu. Voilà la ſolution du problème que vous me propoſez ſur le calcul des probabilités.

Si je n'avais pas donné du monſeigneur à *Jean-George*, il aurait fait imprimer ma lettre, et mis contre moi tous les monſeigneurs et les *monſignori* de l'Europe; mais un évêque s'appelle *monſeigneur* comme un chien *citron*. Le

point eſſentiel, c'eſt d'avoir prouvé à monſeigneur qu'il eſt un ſot et un menteur; c'eſt ce que je me flatte d'avoir démontré. Quoi qu'il en ſoit, je vous promets, s'il m'écrit encore, de l'appeler mon révérend père; et de l'avertir qu'il a en moi un fils bien mal morigéné. Je ne déſeſpère pas de lui en dire quelque choſe un jour plus ſolennellement que je n'ai fait, au riſque d'être excommunié au Puy en Velay. 1764.

Tandis que j'écris des *lettres obſcures* à ce plat monſeigneur, il en eſt un qui mérite ce titre mieux que lui, et à qui vous devriez écrire une lettre oſtenſible, pour le remercier au nom de nous tous de la manière honnête dont il ſe conduit avec les gens de lettres : c'eſt M. le prince *Louis de Rohan*, qui ſerait certainement très-flatté de recevoir de vous cette marque d'eſtime, et d'autant plus flatté qu'il n'a aucune liaiſon avec vous. Si vous pouviez même joindre à votre lettre quelques vers (vous en faites bien pour MM. *Simon* et *George le Franc*), le tout n'en irait que mieux. Vous devez bien être sûr qu'il a pour vous tous les ſentimens que vous pouvez déſirer, et qu'il n'eſt pas du nombre des fanatiques qui ont mis dans leurs intérêts les commis de la poſte.

A propos d'académie, ne croyez pas que

——— moi et quelques autres de vos amis exigions
1764. la plate ſouſcription de *très-humble et très-obéiſſant ſerviteur* (*) : la pluralité l'a emporté, et je penſe qu'attendu le ſot public, le contraire eût peut-être fait tenir de plats diſcours, et que vous ferez mieux de ſuivre l'uſage ; mais, à l'égard de votre nom, il me paraît indiſpenſable pour vous, pour l'académie, pour le public et pour *Corneille*.

Je ferai chercher ce livre de *du Marſais* dont je n'ai aucune connaiſſance ; c'était un grand ſerviteur de DIEU. Je me ſouviens du compliment qu'il fit au prêtre qui lui apporta les ſacremens, et qui venait de l'exhorter : *Monſieur, je vous remercie ; cela eſt fort bien ; il n'y a point là-dedans d'alibiforains.* Je vous remercie, de mon côté, de la lettre de votre ſecrétaire à celui de *Simon le Franc*. Je ne doute point qu'en la liſant *Simon le Franc* ne s'écrie :

Quid domini facient, audent cum talia fures ?

Je vous remercie auſſi d'avance de tous les contes de ma *Mère-l'oie*, que je compte à préſent recevoir de la première main ; car je n'imagine pas que l'intolérance s'étende juſqu'à empêcher les oies de conter, à moins que la philoſophie, dont ils ont tant de peur, ne

(*) Dans la dédicace des Commentaires ſur Corneille.

s'aviſe

s'avise de se comparer aux oies du capitole, à qui les Gaulois se repentirent bien de n'avoir pas coupé le cou. 1764.

Voilà l'archevêque de Paris qui voudrait bien rejoindre le cou des jésuites avec leur tête que les gaulois du parlement en ont séparée. Il a fait, pour leur défense, un grand diable de mandement qui va, dit-on, être dénoncé; et on ajoute que l'auteur pourrait aller à la conciergerie, si le roi n'aime mieux l'envoyer à la Roque. En attendant, le parlement travaille à de belles remontrances sur l'affaire de M. de *Fitz-James;* ils prétendent que cela sera fort beau, et qu'ils pourront dire du gouvernement, comme M. de *Pourceaugnac : Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.*

Que dites-vous du nouveau contrôleur général? auriez-vous cru, il y a six ans, que les jansénistes parviendraient à la tête des finances? Comme ils se connaissent en convulsions, on a cru apparemment qu'ils seraient plus propres à guérir celles de l'Etat, et à empêcher les Anglais de nous donner une autre fois des coups de buche. Et du cardinal de *Bernis*, qu'en pensez-vous? croyez-vous qu'après avoir fait le poëme des *Quatre saisons*, il revienne encore à Versailles faire la pluie et le beau temps? *L'éclaircissement*, comme dit la comédie. *nous éclaircira;* et moi j'attends tout

—— en patience, sûr de me moquer de quelqu'un
1764. et de quelque chose, quoi qu'il arrive.

Je n'ai point eu, depuis quelque temps, des nouvelles de votre ancien disciple. Dieu veuille qu'il envoye les jésuites allemands prêcher et s'enivrer hors de chez lui!

Adieu, mon cher maître; envoyez-moi tout ce que vous ferez, car j'aime vos ouvrages autant que votre personne. Ménagez vos yeux et votre santé, et continuez à rire aux dépens des sots et des fanatiques. *Marmontel* engraisse à vue d'œil, depuis qu'il est de l'académie; ce n'est pourtant pas pour la bonne chère qu'on y fait.

LETTRE CXXVIII. 1764.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de janvier.

MON illuſtre philoſophe m'a envoyé la lettre d'*Hippias-B.* Cette lettre de *B* prouve qu'il y a des *T*, et que la pauvre littérature retombe dans les fers dont M. de *Malesherbes* l'avait tirée. Ce demi-ſavant et demi-citoyen d'*Agueſſeau* était un *T* : il voulait empêcher la nation de penſer. Je voudrais que vous euſſiez vu un animal nommé *Maboul* ; c'était un bien ſot *T*, chargé de la douane des idées ſous le *T* d'*Agueſſeau*. Enſuite viennent les ſous-*T* qui ſont une demi-douzaine de gredins dont l'emploi eſt d'ôter pour quatre cents francs par an tout ce qu'il y a de bon dans les livres.

Les derniers *T* ſont les poliſſons de la chambre ſyndicale ; ainſi je ne ſuis pas étonné qu'un pauvre homme, qui a le privilége des fiacres à Lyon, ne veuille pas s'expoſer à la colère de tant de *T* et de ſous-*T*. J'avoue qu'il ne doit pas riſquer ſes fiacres pour faire aller *Gabriel Cramer* en carroſſe.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, mon

1764. cher philoſophe, que l'auteur de la Tolérance eſt un bon prêtre, un brave théologien, et qu'il y aurait une injuſtice manifeſte à m'attribuer cet ouvrage. Je conſeille à l'auteur de ne le pas publier ſitôt; il n'eſt pas juſte que la raiſon s'aviſe de paraître au milieu de tant de remontrances, de mandemens, d'opéra comiques qui occupent vos compatriotes.

On dit qu'un naturaliſte fait actuellement l'hiſtoire des ſinges. Si cet auteur eſt à Paris, il doit avoir d'excellens mémoires.

Je ne ſais encore ſi le *carnifex* de *meſſieurs* a brûlé la paſtorale de monſeigneur. Que vous êtes heureux! vous devez rire du matin au ſoir de tout ce que vous voyez. Vous avez aſſurément l'eſprit en joie; vous m'avez écrit une lettre charmante.

Je crois que l'auteur des *Quatre ſaiſons* ne fera la pluie et le beau temps que dans un diocèſe. Il a la rage d'être archevêque; j'en ſuis bien fâché. Je lui dirais volontiers :

Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido.

Au milieu de toute votre gaieté, tâchez toujours d'écraſer l'*inf...*; notre principale occupation dans cette vie doit être de combattre ce monſtre. Je ne vous demande que cinq ou ſix bons mots par jour, cela ſuffit; il

n'en relèvera pas. Riez, *Démocrite;* faites rire, et les ſages triompheront. Si vous voyez frère *Damilaville*, il peut vous faire avoir le livre de *du Marſais*, attribué à *Saint-Evremont.* Quand vous n'aurez rien à faire, écrivez-moi; vos lettres me prolongeront la vie : je les relis vingt fois, et mon cœur ſe dilate. Une lettre de vous vaut mieux que tout ce qu'on écrit depuis vingt ans. 1764.

Je vous aime comme je vous eſtime.

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de février.

GARDEZ-VOUS bien, mon très-cher philoſophe, d'alarmer la foi des fidelles par vos cruelles critiques. Je ne vous demande pas de changer d'avis, parce que je ſais que les philoſophes ſont têtus; mais je vous conjure d'immoler vos raiſonnemens au bien de la bonne cauſe. Le bon homme, auteur de la Tolérance, n'a travaillé qu'avec les conſeils de deux très-ſavans hommes. Vous vous doutez bien que ce n'eſt pas de ſon chef qu'il a cité de l'hébreu. Ces deux théologiens ſont convenus avec lui, à leur grand étonnement, que

—— ce peuple abominable, qui égorgeait, dit-on,
1764. vingt-trois mille hommes pour un veau, et vingt-quatre mille pour une femme, &c. ; ce même peuple pourtant donne les plus grands exemples de tolérance ; il ſouffre dans ſon ſein une ſecte accréditée de gens qui ne croient ni à l'immortalité de l'ame ni aux anges. Il a des pontifes de cette ſecte. Trouvez-moi ſur le reſte de la terre une plus forte preuve de tolérantiſme dans un gouvernement. Oui, les Juifs ont été auſſi indulgens que barbares ; il y en a cent exemples frappans : c'eſt cette énorme contradiction qu'il fallait développer, et elle ne l'a jamais été que dans ce livre.

On a très-long-temps examiné, en compoſant l'ouvrage, s'il fallait s'en tenir à prêcher ſimplement l'indulgence et la charité, ou ſi l'on devait ne pas craindre d'inſpirer de l'indifférence. On a conclu unanimement qu'on était forcé de dire des choſes qui menaient, malgré l'auteur, à cette indifférence fatale, parce qu'on n'obtiendra jamais des hommes qu'ils ſoient indulgens dans le fanatiſme, et qu'il faut leur apprendre à mépriſer, à regarder même avec horreur les opinions pour leſquelles ils combattent.

On ne peut ceſſer d'être perſécuteurs ſans avoir ceſſé auparavant d'être abſurdes. Je peux vous aſſurer que le livre a fait une très-forte

impreſſion ſur tous ceux qui l'ont lu, et en a converti quelques-uns. Je ſais bien qu'on dit 1764. que les philoſophes demandent la tolérance pour eux ; mais il eſt bien fou et bien ſot de dire, *que quand ils y ſeront parvenus, ils ne tolèreront plus d'autre religion que la leur ;* comme ſi les philoſophes pouvaient jamais perſécuter, ou être à portée de perſécuter. Ils ne détruiront certainement pas la religion chrétienne, mais le chriſtianiſme ne les détruira pas, leur nombre augmentera toujours ; les jeunes gens deſtinés aux grandes places s'éclaireront avec eux, la religion deviendra moins barbare et la ſociété plus douce. Ils empêcheront les prêtres de corrompre la raiſon et les mœurs. Ils rendront les fanatiques abominables, et les ſuperſtitieux ridicules. Les philoſophes, en un mot, ne peuvent qu'être utiles aux rois, aux lois et aux citoyens. Mon cher *Paul* de la philoſophie, votre converſation ſeule peut faire plus de bien dans Paris que le janſéniſme et le moliniſme n'y ont jamais fait de mal ; ils tiennent le haut du pavé chez les bourgeois, et vous dans la bonne compagnie. Enfin, telle eſt notre ſituation, que nous ſommes l'exécration du genre-humain, ſi nous n'avons pas pour nous les honnêtes gens ; il faut donc les avoir à quelque prix que ce ſoit ; travaillez donc à la vigne, écraſez l'*inf*... Que ne pouvez-vous

—— point faire ſans vous compromettre? ne laiſſez
1764. pas une ſi belle chandelle ſous le boiſſeau. J'ai craint pendant quelque temps qu'on ne fût effarouché de la Tolérance; on ne l'eſt point, tout ira bien. Je me recommande à vos ſaintes prières et à celles des frères.

Le petit livret de la Tolérance a déjà fait au moins quelque bien. Il a tiré un pauvre diable des galères, et un autre de priſon. Leur crime était d'avoir entendu en plein champ la parole de DIEU prêchée par un miniſtre huguenot. Ils ont bien promis de n'entendre de ſermon de leur vie. On a dû vous donner Macare et Thélème; je crois d'ailleurs que *Macare* eſt votre meilleur ami, et vous le méritez bien.

N. B. M. *Galatin* était chargé pour vous de deux exemplaires cachetés. *Ecr. l'inf...*, vous dis-je.

LETTRE CXXX. 1764.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de février.

Tu dors Brutus, et Crévier veille !

SOUFFRIREZ-VOUS, mon cher et intrépide philoſophe, que ce cuiſtre de *Crévier* attaque ſi inſolemment *Monteſquieu* dans les ſeules choſes où l'auteur de l'*Eſprit* ſur *les lois* a raiſon? n'eſt-ce pas vous attaquer vous-même, après le bel éloge que vous avez fait du philoſophe de Bordeaux? Le malheureux *Crévier* vous déſigne aſſez viſiblement dans ſa ſortie contre les philoſophes, à la fin de ſon ouvrage. Vous devez le remercier, car il vous fournit le ſujet d'un ouvrage excellent; et vous pouvez, en le réfutant avec le mépris qu'il mérite, dire des choſes très-utiles que votre ſtyle rendra très-intéreſſantes. C'eſt à vous de venger la raiſon outragée.

On dit que le parlement de Toulouſe refuſe d'enregiſtrer la déclaration du roi qui ordonne le ſilence; on ne vous l'a pas ordonné. Daignez travailler pour l'inſtruction des honnêtes gens et pour la confuſion des ſots. Je vous embraſſe très-tendrement, et je me recommande à vos prières.

1764.

LETTRE CXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 22 de février.

Je crains, mon cher et illuſtre maître, que votre frère et diſciple *Protagoras* ne vous ait contriſté par ce que vous appelez ſes *cruelles critiques*. Quoique vous m'aſſuriez que mes lettres vous divertiſſent, je ſuis encore plus preſſé de vous conſoler que de vous réjouir. Je vous prie donc de regarder mes réflexions comme des enfans perdus que j'ai jetés en avant ſans m'embarraſſer de ce qu'ils deviendraient, et ſurtout d'être perſuadé que ces enfans perdus n'ont été montrés qu'à vous, pour en faire tout ce qu'il vous plaira, et leur donner même les étrivières s'ils vous déplaiſent. Permettez-moi cependant, toujours ſous les mêmes conditions, d'ajouter deux ou trois réflexions, bonnes ou mauvaiſes, à celles que je vous ai déjà faites. Les Juifs, cette canaille bête et féroce, n'attendaient que des récompenſes temporelles, les ſeules qui leur fuſſent promiſes : il ne leur était défendu ni de croire ni d'attaquer l'immortalité de l'ame, dont

leur charmante loi ne leur parlait pas. Cette immortalité était donc une ſimple opinion d'école, ſur laquelle leurs docteurs étaient libres de ſe partager, comme nos vénérables théologiens ſe partagent en ſcotiſtes, thomiſtes, mallebranchiſtes, deſcartiſtes et autres rêveurs et bavards en *iſtes*. Direz-vous pour cela que ces meſſieurs ſont tolérans, eux qui jetteraient ſi volontiers dans le même feu calviniſtes, anabaptiſtes, piétiſtes, ſpinoſiſtes, et ſurtout philoſophes, comme les Juifs auraient jeté philiſtins, jébuſéens, amorrhéens, cananéens, &c. dans un beau feu que les phariſiens auraient allumé d'un côté, et les ſaducéens de l'autre ? Juifs et chrétiens, rabbins et ſorboniſtes, tous ces poliſſons conſentent à ſe partager entre eux ſur quelques ſottiſes ; mais tous crient de concert haro ſur le premier qui oſera ſe moquer des ſottiſes ſur leſquelles ils s'accordent. C'eſt une impiété de ne pas convenir avec eux que DIEU eſt habillé de rouge, mais ils diſputent entre eux ſi les bas ſont de la couleur de l'habit. 1764.

J'ai bien peur, ainſi que vous, mon cher et illuſtre confrère, qu'on ne puiſſe faire un traité ſolide de la tolérance, ſans inſpirer un peu cette indifférence fatale qui en eſt la baſe la plus ſolide. Comment voulez-vous perſuader à un honnête chrétien de laiſſer damner

—— tranquillement ſon cher frère? mais d'un autre
1764. côté, c'eſt tirer la charrue en arrière, que de dire le moindre mot *d'indifférence* à des fanatiques qu'on voudrait rendre tolérans. Ce ſont des enfans méchans et robuſtes qu'il ne faut pas *obſtiner*, et ce n'eſt pas le moyen de les gagner que de leur dire : *Mes chers amis, ce n'eſt pas le tout que d'être abſurde, il faut encore n'être pas atroce.* La matière eſt donc bien délicate, et d'autant plus que tous les prédicateurs de la tolérance (parmi leſquels je connais même quelques honnêtes prêtres, quelques évêques qui ne les déſavouent pas) ſont *véhémentement ſuſpectés* (comme diſent noſſeigneurs du parlement), et pluſieurs atteints et convaincus de cette maudite indifférence ſi raiſonnable et ſi pernicieuſe. Mon avis ſerait donc de faire à ces *pauvres chrétiens* beaucoup de politeſſes, de leur dire qu'ils ont raiſon, que ce qu'ils croient et ce qu'ils prêchent eſt clair comme le jour, qu'il eſt impoſſible que tout le monde ne finiſſe par penſer comme eux; mais qu'attendu la vanité et l'opiniâtreté humaine, il eſt bon de permettre à chacun de penſer ce qu'il voudra, et qu'ils auront bientôt le plaiſir de voir tout le monde de leur avis; qu'à la vérité il s'en damnera bien quelques-uns en chemin juſqu'au moment marqué par Dieu le père pour cette conviction et réunion univer-

selle, mais qu'il faut sacrifier quelques passagers pour amener tout le reste à bon port. 1764.

Voilà, mon cher et grand philosophe, sauf votre meilleur avis, comment je voudrais plaider notre cause commune. Je travaille en mon petit particulier, et selon mon petit esprit (*pro mentula mea*, comme disait un savant et humble capucin), à donner de la considération au petit troupeau. Je viens de faire entrer dans l'académie de Berlin *Helvétius* et le chevalier de *Jaucourt*. J'ai écrit à votre ancien disciple les raisons qui me le fesaient désirer, et la chose a été faite sur le champ ; car cet ancien disciple est plus tolérant et plus indifférent que jamais. Je voudrais seulement qu'il prît le temple de Jérusalem un peu plus à cœur.

J'ai lu et je sais par cœur Macare et Thélème; cela est charmant, plein de philosophie, de justesse, et conté à ravir. On vous dira comme M. *Thibaudois : Conte-moi un peu, conte ;* et je *veux que tu me contes*, &c. C'est bien dommage que vous vous soyez avisé si tard de ce genre dans lequel vous réussissez à ravir comme dans tant d'autres. Ce n'est pourtant pas que je n'aye entendu faire de belles critiques de ce charmant ouvrage, à des gens qui à la vérité sont un peu difficiles, excepté sur les feuilles de *Fréron*. Ce sont pourtant

—— des gens que vous louez (*), que vous croyez
1764. de vos amis, à qui vous écrivez, et même en prose et en vers : je vous les laisse à deviner ; mais si vous devinez juste, ne me trahissez pas, et faites-en seulement votre profit.

A propos de lettres, vous en avez écrit une charmante au prince *Louis* qui en est ravi ; il la montre à tout le monde ; et en vérité il mérite ce que vous lui dites, par la manière dont il se conduit avec les gens de lettres.

Nosseigneurs du parlement travaillent à force leurs grosses et pesantes remontrances sur le mandement de l'archevêque de Paris en faveur des jésuites : cela est bien long, et surtout bien important. On prétend pourtant que l'effet de ces remontrances sera d'expulser les frères jésuites de Versailles, et peut-être du royaume : je leur souhaite à tous un bon voyage. Leur ami *Caveirac*, auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, a fait en leur faveur un ouvrage forcené qui a pour titre : *Il est temps de parler ;* je crois qu'on y répondra par : *Il est temps de partir*. Notez que ce *Caveirac*, qui écrit pour de l'argent, a autrefois fait des factums contre le père *Girard* en faveur de *la Cadière :* ainsi sont faits ces marauds-là.

Adieu, mon cher maître. Vous me conseillez de rire, j'y fais de mon mieux, et je vous

(*) La marquise *du Deffant*.

assure que j'ai bien de quoi. Je ne sais de quel côté le vent tournera pour l'auteur des *Quatre saisons ;* mais si son ambition se borne à faire le saint chrême et à donner la confirmation, je le trouve bien modeste pour un cardinal philosophe. J'aimerais mieux qu'il donnât un soufflet au fanatisme en l'expulsant, qu'à ses diocésains en les confirmant. Adieu, encore une fois ; je vous embrasse et vous révère. Vous prétendez que mes lettres vous amusent ; je vous répondrai comme le feu médecin *Dumoulin*, grand fesse-matthieu de son métier : *Mes enfans*, disait-il à ses héritiers, *vous n'aurez jamais autant de plaisir à dépenser l'argent que je vous laisse, que j'en ai eu à l'amasser.* 1764.

1764.

LETTRE CXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier de mars.

JE dois vous dire, mon très-cher philoſophe, que ſi j'avais des citoyens à perſuader de la néceſſité des lois, je leur ferais voir qu'il y en a par-tout, même au jeu qui eſt un commerce de fripons, même chez les voleurs;

Hanno lor legg' i malandrini ancora.

C'eſt ainſi que le bon prêtre, auteur de la Tolérance, a dit aux *Velches*, nommés francs et français : Mes amis, ſoyez tolérans, car *Céſar* qui vous donna ſur les oreilles, et qui fit pendre tout votre parlement de Bretagne, était tolérant. Les Anglais, qui vous ont toujours battus, reconnaiſſaient depuis cent ans la néceſſité de la tolérance. Vous prétendez que votre religion doit être cruelle autant qu'abſurde, parce qu'elle eſt fondée, je ne ſais comment, ſur la religion du petit peuple juif, le plus abſurde et le plus barbare de tous les peuples; mais je vous prouve, mes chers Velches, que tout abominable qu'était ce peuple, tout atroce, tout ſot qu'il était, il

a

a cependant donné cent exemples de la tolérance la plus grande. Or, ſi les tigres et les loups de la Paleſtine ſe ſont adoucis quelquefois, je propoſe aux ſinges, mes compatriotes, de ne pas toujours mordre et de ſe contenter de danſer. 1764.

Voilà, mon cher philoſophe, tout le ſyſtême de ce bon prêtre. Il voulait dans ſon texte inſpirer de l'indulgence, et rendre dans ſes notes les Juifs exécrables. Il voulait forcer ſes lecteurs à reſpecter l'humanité, et à déteſter le fanatiſme. Six perſonnes des plus conſidérables de votre royaume ont approuvé ces maximes, et c'eſt beaucoup.

On n'aurait pas, il y a ſoixante ans, trouvé un ſeul homme d'Etat, à commencer par le chancelier d'*Agueſſeau*, qui n'eût fait brûler le livre et l'auteur. Aujourd'hui on eſt très-diſpoſé à permettre que ce livre perce dans le public avec quelque diſcrétion, et je voudrais que frère *Damilaville* vous en fît avoir une demi-douzaine d'exemplaires, que vous donneriez à d'honnêtes gens qui le feraient lire à d'autres gens honnêtes; ces ſages miſſionnaires diſpoſeraient les eſprits, et la vigne du Seigneur ſerait cultivée.

Je ſais bien, mon cher maître, qu'on pouvait s'y prendre d'une autre façon pour prêcher la tolérance; eh bien, que ne le faites-vous?

1764. qui peut mieux que vous faire entendre raiſon aux hommes ? qui les connaît mieux que vous ? qui écrit comme vous d'un ſtyle mâle et nerveux ? qui ſait mieux orner la raiſon ? mais venons au fait. Cette tolérance eſt une affaire d'Etat, et il eſt certain que ceux qui ſont à la tête du royaume ſont plus tolérans qu'on ne l'a jamais été ; il s'élève une génération nouvelle qui a le fanatiſme en horreur. Les premières places ſeront un jour occupées par des philoſophes ; le règne de la raiſon ſe prépare ; il ne tient qu'à vous d'avancer ces beaux jours, et de faire mûrir les fruits des arbres que vous avez plantés.

Confondez donc ce maraud de *Crévier ;* feſſez cet âne qui brait et qui rue.

Vraiment je ſais très-bien à quoi m'en tenir depuis long-temps ſur la perſonne dont vous me parlez ; mais, entre quinze-vingts, il faut ſe pardonner bien des choſes. Vous avez vous-même à lui pardonner plus que moi ; vous ſavez d'ailleurs que dans la ſociété on dit du bien et du mal du même individu vingt fois par jour. Pourvu que la vigne du Seigneur aille bien, je ſuis indulgent pour les pécheurs et les péchereſſes. Je ne connais rien de ſérieux que la culture de la vigne, je vous la recommande ; provignez, mon cher philoſophe, provignez.

Je ſuis bien aiſe que les contes de feu *Guillaume Vadé* vous amuſent. Mademoiſelle *Catherine Vadé*, ſa couſine, en a beaucoup de cette eſpèce, mais elle n'oſe les donner au public. Son couſin *Vadé* les feſait pour amuſer ſa famille pendant l'hiver, au coin du feu; mais le public eſt plus difficile que ſa famille. Elle craint beaucoup que quelque libraire ne s'empare de ce précieux dépôt comparable au chapitre des torche-cus de *Gargantua*. Ce ſont de petits amuſemens qu'il faut permettre aux ſages : on ne peut pas toujours lire les pères de l'Egliſe, il faut ſe délaſſer. Riez, mon cher philoſophe, et inſtruiſez les hommes. Conſervez-moi votre amitié. *Ecr. l'inf...* 1764.

1764.

LETTRE CXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de mars.

Je n'ai ni lu ni aperçu, mon cher et illuſtre maître, cet ouvrage ou rapſodie de *Crévier*, dont vous me parlez; et j'en ignorerais l'exiſtence, ſi vous ne preniez la peine de m'écrire de Genève, qu'un cuiſtre, dans ſon galetas, barbouille du papier à Paris. Vous êtes bien bon de le croire digne de votre colère, et même de la mienne qui ne vaut pas la vôtre. Que voulez-vous qu'on diſe à un homme qui, parlant dans ſon *Hiſtoire romaine* d'un cordonnier devenu conſul, dit, à ce qu'on m'a aſſuré, que cet homme *paſſa du tranchet aux faiſceaux?* Il faut l'envoyer écrire chez ſon compère le ſavetier les ſottiſes qu'il *ſe chauffe* dans la tête; voilà tout ce qu'on y peut faire. Sérieuſement ce livre eſt ſi parfaitement ignoré que ce ſerait lui donner l'exiſtence qu'il n'a pas que d'en faire mention; et je vous dirai comme le valet du joueur:

Laiſſez-le aller;
Que feriez-vous, Monſieur, du nez d'un marguillier?

Il eſt vrai que cette canaille janſéniſte, dont *Crévier* fait gloire d'être membre, devient un peu inſolente depuis ſes petits ou grands ſuccès contre les jéſuites : mais ne craignez rien, cette canaille ne fera pas fortune ; le dogme qu'ils prêchent et la morale qu'ils enſeignent ſont trop abſurdes pour *étrenner*. La doctrine des ci-devant jéſuites était bien plus faite pour réuſſir ; et rien n'aurait pu les détruire s'ils n'avaient pas été perſécuteurs et inſolens. Les voilà qui ſont tous leurs paquets plutôt que de ſigner ; cela eſt attendriſſant. Les janſéniſtes ſont un peu déroutés de leur voir tant de *conſcience*, dont ils ne les ſoupçonnaient pas. J'ai écrit en m'amuſant quelques réflexions fort ſimples ſur l'embarras où les jéſuites ſe trouvent entre leur ſouverain et leur général. Le but de ces réflexions eſt de prouver qu'ils font une grande ſottiſe de ſe laiſſer chaſſer, et qu'ils peuvent en *conſcience* (puiſque *conſcience* y a) ſigner le ſerment qu'on leur demande : mais je ſuis ſi aiſe de les voir partir, que je n'ai garde de les tirer par la manche pour les retenir ; et ſi je fais imprimer mes réflexions, ce ſera quand je les ſaurai arrivés à bon port, pour me moquer d'eux ; car vous ſavez qu'il n'y a de bon que de ſe moquer de tout. Une autre raiſon me fait déſirer beaucoup de voir, comme on dit, 1764.

1764. leurs talons ; c'eſt que le dernier jéſuite qui ſortira du royaume emmènera avec lui le dernier janſéniſte dans le panier du coche, et qu'on pourra dire le lendemain les *ci-devant ſoi-diſant janſéniſtes*, comme noſſeigneurs du parlement diſent aujourd'hui les *ci-devant ſoi-diſant jéſuites*. Le plus difficile ſera fait, quand la philoſophie ſera délivée des grands grenadiers du fanatiſme et de l'intolérance ; les autres ne ſont que des coſaques et des pandoures qui ne tiendront pas contre nos troupes réglées. En attendant, toutes les dévotes de la cour, que les jéſuites abſolvaient des *petits péchés commis dans leur jeune âge*, crient beaucoup contre la perſécution qu'on leur fait ſouffrir, et ſur la précipitation avec laquelle on les expulſe. Je leur ai répondu que le parlement reſſemblait à ce capitaine ſuiſſe qui feſait enterrer ſur le champ de bataille des bleſſés encore vivans ; et qui, ſur les repréſentations qu'on lui feſait, répondait que, ſi on voulait s'amuſer à les écouter, il n'y en aurait pas un ſeul qui ſe crût mort, et que l'enterrement ne finirait pas.

A propos de ſuiſſe, ſavez-vous que frère *Berthier* ſe retire dans votre voiſinage ? les uns diſent à Fribourg, les autres chez l'évêque de Bâle. Il prétend qu'il ne veut plus aller chez des rois, puiſqu'on l'accuſe de les vouloir

assassiner ; mais l'évêque de Bâle est roi aussi dans son petit village ; et à sa place je ne me croirais pas en sureté. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce frère *Berthier*, si scrupuleux sur son vœu d'*obéissance*, ne l'est pas tant sur son vœu de pauvreté, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il s'en aille avec quatre mille livres de pension pour la bonne nourriture qu'il a administrée aux enfans de France. Par ma foi, mon cher maître, si cet homme est si près de chez vous, vous devriez quelque jour le prier à dîner, et m'avertir d'avance, je m'y rendrais ; nous nous embrasserions ; nous conviendrions réciproquement, nous, que nous ne sommes pas chargés de foi, lui, qu'il est ennuyeux ; et tout serait fini, et cela ressemblerait à l'âge d'or. 1764.

On dit que le *Corneille* arrive. J'ai bien peur qu'il n'excite de grandes clameurs de la part des fanatiques (car la littérature a aussi les siens), et que vous ne soyez réduit à dire comme *George-Dandin : J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison.* Après tout, l'essentiel est pourtant d'avoir raison ; cela est de précepte, et la politesse n'est que de conseil. En attendant, riez, ainsi que moi, de toutes les espèces de fanatiques, loyolistes, médardistes, homéristes, cornélistes, racinistes, &c. ; ayez soin de vos yeux et de votre santé ;

1764. aimez-moi comme je vous aime, et écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire; mais surtout laissez ce *Crévier* en repos. Quand les généraux sont bien battus, comme *Jean-George* et *Simon* son frère, les goujats doivent obtenir l'amnistie. Adieu, mon cher maître; il faut que je respecte bien peu votre temps pour vous étourdir de tant de balivernes.

LETTRE CXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 d'avril.

Je vous dois une réponse depuis long-temps, mon cher et illustre maître; et il y a plus de quinze jours que vous l'auriez, si je n'en avais été empêché par un débordement de bile, non pas au moral et au figuré (quoiqu'en vérité ce monde si parfait en vaille bien la peine), mais au propre et au physique, et presque aussi abondamment que *Palissot* vient d'en verser dans sa *Dunciade*. Avez-vous lu ce joli ouvrage, ou plutôt avez-vous pu le lire? Il faut avouer que de pareils écrivains font bien de l'honneur à leurs *Mécènes*. Ce qu'il

qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur, pour avoir représenté, dans sa pièce des *Philosophes*, de très-honnêtes gens comme des cartouchiens, a été loué à la cour, protégé, récompensé. Il s'avise, dans sa *Dunciade*, de dire que *Crévier* est un âne ; *Crévier*, vieux janséniste, se plaint au parlement; le parlement veut mettre *Palissot* au pilori ; et les protecteurs de *Palissot* le font exiler, pour le soustraire au parlement ; on le traite avec la même faveur que l'archevêque de Paris. Dites après cela que les lettres ne sont pas favorisées. Quant à moi, j'en suis fort content; et si je fais jamais une *Dunciade*, je me flatte d'en être quitte aussi pour quelques mois d'absence; mais je ne ferai point de *Dunciade*, ou si j'avais le malheur d'en faire une, ce ne serait ni M. *Blin*, ni M. *du Rosoi*, ni M. *Sabatier*, ni M. *Rochon*, ni même M. *Fréron* que j'y mettrais, ce serait des noms plus illustres. 1764.

Laissons toutes ces infamies, et parlons d'Olimpie. Je vous félicite de ce grand succès. Vous y avez fait des changemens heureux. Le rôle de *Statira* et celui de l'hiérophante sont beaux, celui de *Cassandre* a des momens de chaleur qui intéressent, celui d'*Antigone* et d'*Olimpie* m'ont paru faibles ; mais mademoiselle *Clairon* y est admirable au dernier acte Quand elle serait un mandement d'évêque

—— ou l'*Encyclopédie*, elle ne ſe jetterait pas au
1764. feu de meilleure grâce. *Voiture* lui dirait qu'on ne lui reprochera pas de n'être bonne ni à rôtir ni à bouillir. Le ſpectacle eſt d'ailleurs grand et auguſte, et cela s'appelle une tragédie bien étoffée : la repréſentation m'a fait très-grand plaiſir, et la lecture que j'en ai refaite depuis a ajouté au plaiſir de la repréſentation.

J'ai lu auſſi depuis peu, par une eſpèce de fraude, un certain conte intitulé, *l'Éducation d'un prince ;* cela me paraît bien fort pour feu *Vadé ;* croyez-vous qu'il ait fait cela ? Pour moi, ſans faire tort à la manière de *Vadé*, j'aime encore mieux ce conte-là que tous ceux qu'il nous a donnés, et que j'aime pourtant beaucoup. Mais à propos de ces contes, permettez-moi, mon cher maître, de vous dire que vous êtes un drôle de corps. Je vous écris qu'une perſonne, qui ſe dit de vos amies, dénigre Macare ; le fruit de cet avertiſſement (après m'avoir marqué le peu de cas que vous faites de cette perſonne et de ſes jugemens) eſt une longue lettre que vous lui écrivez, et à laquelle vous joignez le conte des Trois manières, en la priant de vouloir bien lui être favorable ; cela s'appelle offrir une chandelle au diable. Encore paſſe ſi vous n'en offriez qu'à des diables de cette

eſpèce, qui, après tout, ne ſont que des diablotins ; mais vous avez des torts bien plus grands, et vous *ſacrifiez ſur les hauts lieux*, ce qui, comme vous le ſavez, eſt une *abomination devant le Seigneur*, du moins, ſi je me ſouviens encore du livre des *Rois* et des *Paralipomènes* dont vous vous ſouvenez mieux que moi. 1764.

Nous touchons au moment de n'avoir plus de jéſuites ; et ce qui m'étonne, c'eſt que les herbes pouſſent comme à l'ordinaire, et que le ſoleil ne s'obſcurcit pas. La dernière éclipſe même n'a pas été auſſi forte que nous nous y attendions. L'univers ne ſent pas la perte qu'il va faire (voilà un beau vers de tragédie).

J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien diſciple ; il me mande que, depuis qu'il a fait la paix, il n'eſt en guerre ni avec les cagots, ni avec les jéſuites, et qu'il laiſſe à une nation belliqueuſe, comme la françaiſe, le ſoin de ferrailler envers et contre tous.

Que je confonde, dites-vous, ce maraud de *Crévier* ? je m'en garderai bien ; je n'ai pas d'envie d'être au pilori ou exilé. Ah ! monſieur *Crévier*, que je trouve que vous avez raiſon dans tout ce que vous dites !

Cette tolérance n'eſt point encore tolérée, et je ne ſais quand elle pourra parvenir à

—— l'être. Il me ſemble qu'on n'en diſtribue point
1764. encore. Nous attendons le *Corneille ;* il eſt entre les mains d'un cuiſtre nommé *Marin*, qui doit décider ſi le public pourra le lire. Il faut rire de cela, ainſi que de tout le reſte. Adieu, mon cher confrère.

LETTRE CXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 d'avril.

Mon cher philoſophe, auriez-vous jamais lu un chant de la Pucelle, dans lequel tout le monde eſt devenu fou, et où chacun donne et reçoit ſur les oreilles à tort et à travers ? Voilà préciſément le cas de vos chers compatriotes les Français. Parlemens, évêques, gens de lettres, financiers, anti-financiers, tous donnent et reçoivent des ſoufflets à tour de bras ; et vous avez bien raiſon de rire ; mais vous ne rirez pas long-temps, et vous verrez les fanatiques maîtres du champ de bataille. L'aventure de ce cuiſtre de *Crévier* fait déjà voir qu'il n'eſt pas permis de dire d'un janſéniſte qu'il eſt un plat auteur. Vous

ſerez les eſclaves de l'univerſité avant qu'il ſoit deux ans. Les jéſuites étaient néceſſaires, ils feſaient diverſion ; on ſe moquait d'eux, et on va être écraſé par des pédans qui n'inſpireront que l'indignation. Ce que vous écrit un certain goguenard couronné doit bien faire rougir votre nation belliqueuſe. 1764.

Répandez ce bon mot tant que vous pourrez, car il faut que vos gens ſachent le cas qu'on fait d'eux en Europe. Pour moi, je gémis ſérieuſement ſur la perſécution que les philoſophes et la philoſophie vont infailliblement eſſuyer. N'avez-vous pas un ſouverain mépris pour votre France, quand vous liſez l'Hiſtoire grecque et romaine ? trouvez-vous un ſeul homme perſécuté à Rome, depuis *Romulus* juſqu'à *Conſtantin*, pour ſa manière de penſer ? le ſénat aurait-il jamais arrêté l'*Encyclopédie ?* y a-t-il jamais eu un fanatiſme auſſi ſtupide et auſſi déſeſpérant que celui de vos pédans ?

Vraiment oui, j'ai donné une chandelle au diable ; mais vous auriez pu vous apercevoir que cette chandelle devait lui brûler les griffes, et que je lui feſais ſentir tout doucement qu'il ne fallait pas manquer à ſes anciens amis.

A l'égard des hauts lieux dont vous me parlez, ſachez que ceux qui habitent ces hauts lieux ſont philoſophes, ſont tolérans, et

——— déteſtent les intolérans avec leſquels ils ſont
1764. obligés de vivre.

Je ne ſais ſi le *Corneille* entrera en France, et ſi on permettra au roi d'avoir ſes exemplaires. Ce dont je ſuis bien sûr, c'eſt que tous ceux qui s'ennuient à Sertorius et à Sophonisbe, &c. trouveront fort mauvais que je m'y ennuye auſſi; mais je ſuis en poſſeſſion depuis long-temps de dire hardiment ce que je penſe, et je mépriſerai toujours les fanatiques, en quelque genre que ce puiſſe être. Ce qui me déplaît dans preſque tous les livres de votre nation, c'eſt que perſonne n'oſe mettre ſon ame ſur le papier, c'eſt que les auteurs feignent de reſpecter ce qu'ils mépriſent; vos hiſtoriens ſurtout ſont de plates gens. Adieu, mon cher philoſophe; ſi vous pouvez écraſer l'*inf*..., écraſez-la et aimez-moi, car je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXXVI. 1764.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 8 de mai.

Les uns me disent, mon cher philosophe, qu'il y aura un lit de justice, les autres qu'il n'y en aura point, et cela m'est fort égal. Quelques-uns ajoutent qu'on fera passer en loi fondamentale du royaume l'expulsion des jésuites; et cela est fort plaisant. On parle d'emprunts publics, et je ne prêterai pas un sou; mais je vous parlerai de vous et de *Corneille*. On me trouve un peu insolent, et je pense que vous me trouvez bien discret; car, entre nous, je n'ai pas relevé la cinquième partie des fautes: il ne faut pas découvrir la turpitude de son père. Je crois en avoir dit assez pour être utile; si j'en avais dit davantage, j'aurais passé pour un méchant homme. Quoi qu'il en soit, j'ai marié deux filles pour avoir critiqué des vers; *Scaliger* et *Saumaise* n'en ont pas tant fait.

Avez-vous regretté madame de *Pompadour?* oui, sans doute, car dans le fond de son cœur elle était des nôtres; elle protégeait les lettres autant qu'elle le pouvait: voilà un

1764. beau rêve de fini. On dit qu'elle eſt morte avec une fermeté digne de vos éloges. Toutes les payſannes meurent ainſi ; mais à la cour la choſe eſt plus rare, on y regrette plus la vie, et je ne ſais pas trop bien pourquoi.

On me mande qu'on établit une inquiſition ſur la littérature ; on s'eſt aperçu que les ailes commençaient à venir aux Français, et on les leur coupe. Il n'eſt pas bon qu'une nation s'aviſe de penſer ; c'eſt un vice dangereux qu'il faut abandonner aux Anglais. J'ai peur que certains hommes d'Etat ne faſſent comme madame de *Bouillon*, qui diſait : *Comment édifierons-nous le public le vendredi ſaint ? feſons jeûner nos gens.* Ils diront, quel bien ferons-nous à l'Etat ? perſécutons les philoſophes. Comptez que madame de *Pompadour* n'aurait jamais perſécuté perſonne. Je ſuis très-affligé de ſa mort.

S'il y a quelque choſe de nouveau, je vous demande en grâce de m'en informer. Vos lettres m'inſtruiſent, me conſolent et m'amuſent, vous le ſavez bien ; je ne peux vous le rendre, car que peut-on dire du pied des Alpes et du mont Jura ?

Rencontrez-vous quelquefois frère *Thiriot* ? Je voudrais bien ſavoir pourquoi je ne peux pas tirer un mot de ce pareſſeux-là.

On m'a dit que vous travaillez à un grand

ouvrage ; ſi vous y mettez votre nom, vous n'oſerez pas dire la vérité : je voudrais que vous fuſſiez un peu fripon. Tâchez, ſi vous pouvez, d'affaiblir votre ſtyle nerveux et concis ; écrivez platement, perſonne aſſurément ne vous devinera ; on peut dire peſamment de très-bonnes choſes ; vous aurez le plaiſir d'éclairer le monde ſans vous compromettre ; ce ſerait-là une belle action, ce ſerait ſe faire à tout pour la bonne cauſe, et vous ſeriez apôtre ſans être martyr. Ah ! mon Dieu, ſi trois ou quatre perſonnes comme vous avaient voulu ſe donner le mot, le monde ſerait ſage, et je mourrai peut-être avec la douleur de le laiſſer auſſi imbécille que je l'ai trouvé. 1764.

Avez-vous toujours le projet d'aller en Italie ? Plût à Dieu ! je me flatte qu'alors je vous verrais en chemin, et je bénirais le Seigneur. Je vous embraſſe de trop loin, et j'en ſuis bien fâché.

1764.

LETTRE CXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

30 de juin.

CETTE lettre, mon cher et illuſtre confrère, vous ſera remiſe par M. *Deſmarets*, homme de mérite et bon philoſophe, qui déſire de vous rendre hommage en allant en Italie où il ſe propoſe des obſervations d'hiſtoire naturelle, qui pourraient bien donner le démenti à *Moïſe*. Il n'en dira mot au maître du ſacré palais; mais ſi par haſard il s'aperçoit que le monde eſt plus ancien que ne le prétendent même les Septante, il ne vous en fera pas un ſecret. Je vous prie de le recevoir et de l'accueillir comme un ſavant plein de lumières, et qui eſt auſſi digne qu'empreſſé de vous voir. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je vous embraſſe de tout mon cœur, et je voudrais bien partager avec M. *Deſmarets* le plaiſir qu'il aura de ſe trouver avec vous.

LETTRE CXXXVIII. 1764.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 de juillet.

Si vous aviez l'honneur, mon cher et illuſtre maître, d'être *Simon le Franc*, je vous dirais comme défunt le *Chriſt* à défunt *Simon Pierre: Simon, dormis?* Il y a un ſiècle que je n'ai entendu parler de vous. Je ſais que vous êtes très-occupé, et même à une beſogne très-édifiante; mais laiſſez là le *Talmud* un moment pour me dire que vous m'aimez toujours, et après cela je vous laiſſerai en liberté reprendre *Moïſe* et *Eſdras* au cu et aux chauſſes. Votre long ſilence m'a fait craindre un moment que vous ne fuſſiez mécontent de la liberté avec laquelle je vous ai dit mon avis ſur le *Corneille*, comme vous me l'aviez demandé; cependant, réflexions faites, cet avis ne peut vous bleſſer, puiſqu'il ſe réduit à dire que vous n'avez pas fait aſſez de révérences, en donnant des croquignoles, et que vous auriez dû multiplier les croquignoles et les révérences. A propos de croquignoles, vous venez d'en donner une aſſez bien conditionnée à maître *Aliboron* et à l'honnête homme qui, comme

1764. vous le dites très-plaiſamment, lui *fait ſa litière*. Il eſt vrai que vous l'aviez belle, et qu'on ne peut pas préſenter ſon nez de meilleure grâce. Cette croquignole était d'autant plus néceſſaire que maître *Aliboron*, à ce qu'on m'a aſſuré, répandait ſourdement que vous lui aviez fait faire des propoſitions de paix. J'ai prétendu que, ſi vous lui en aviez fait, c'était apparemment comme *Sganarelle* en fait à ſa femme après l'avoir bien battue. En attendant, maître *Aliboron* eſt allé faire les délices de la cour de Deux-Ponts, et il a laiſſé ſes feuilles à fabriquer, pendant ſon abſence, à quelques ſous-marauds qui ſont à ſa ſolde; on prétend même qu'il va les quitter tout-à-fait pour être bailli ou maître d'école dans quelque village d'Allemagne. On aſſure auſſi que le duc de Deux-Ponts, ſon digne ami et protecteur, qui a joué un rôle ſi brillant dans la dernière guerre à la tête des troupes de l'Empire, doit l'emmener à la cour de Manheim qui ſe prépare à le fêter beaucoup, et qui apparemment a oublié l'honneur que vous avez fait, il y a quelques années, au maître de la maiſon.

Savez-vous que je viens de recevoir de l'impératrice de Ruſſie une lettre qui devrait être imprimée et affichée dans la ſalle du conſeil de tous les princes ? Elle me dit ces

propres paroles : *On devrait faire dans tout gouvernement éclairé une loi qui défende aux citoyens de s'entre-perſécuter, de quelque façon que ce ſoit..... Les guerres de plumes, qui, en décourageant les talens, détruiſent le repos des citoyens ſous le miſérable prétexte de quelques différences d'opinion, ſont auſſi déteſtables que minutieuſes.... Vous me dites*, ajoute-t-elle, *que le Nord donne des leçons au Midi : mais d'où vient donc que vous autres peuples du Midi, paſſez pour ſi éclairés, ſi les règles les plus naturelles et les plus ſimples n'ont pas encore pris racine chez vous ? ou eſt-ce qu'à force de raffinement elles vous ont échappé ?* Comme elle vient de réunir au domaine de la couronne tous les biens du clergé, elle ajoute très-plaiſamment : *Chez nous on reſpecte trop le ſpirituel pour le mêler au temporel, et celui-ci ſe prête à ſoulager l'autre des vanités qui lui ſont étrangères.* Avouez, mon cher philoſophe, que tous les princes et princeſſes, ſans en excepter le duc des Deux-Ponts, ne ſont pas auſſi avancés ; mais, comme dit très-bien la *Sainte-Ecriture*, l'*eſprit ſouffle où il veut.* Je ne ſais de quel côté le vent va ſouffler pour la philoſophie. Voilà déjà des parlemens qui concluent à garder les jéſuites : j'ai bien peur que ce ne ſoit enterrer le feu ſous la cendre. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble, à en juger par bien de

1764.

1764. petites circonſtances, que depuis la mort d'une certaine dame (qui n'aimait pourtant pas les philoſophes), le parti jéſuitique commence à revirer tant ſoit peu de bord, à la vérité inſenſiblement, et comme le père *Canaye*, par un mouvement de feſſe imperceptible. Si ce mouvement de feſſe allait en s'accélérant comme la chute des graves, la pauvre philoſophie ſe trouverait une ſeconde fois dans le margouillis dont DIEU et vous la vouliez préſerver. En attendant, il faut qu'elle ſe tienne à la fenêtre, pour voir la fin de tout ceci, ſans pourtant ſe refuſer le plaiſir de jeter de temps en temps quelques pétards aux paſſans qui lui déplairont, lorſqu'elle n'aura point à craindre que cette *mièvreté* la faſſe mettre à l'amende. A propos, on m'a prêté cet ouvrage attribué à *Saint-Evremont*, et qu'on dit de *du Marſais*, dont vous m'avez parlé il y a long-temps : cela eſt bon, mais le teſtament de *Meſlier*, par extrait, vaut encore mieux. On m'a parlé auſſi d'un Dictionnaire (*) où beaucoup d'honnêtes fripons ont rudement ſur les oreilles ; je voudrais bien qu'il me fût poſſible d'en avoir un exemplaire. Si vous connaiſſiez l'auteur, vous devriez bien lui dire de m'en faire tenir un par quelque voie

(*) Le Dictionnaire philoſophique.

sûre ; il peut être perſuadé que j'en ferai bon uſage. Eh bien, voilà pourtant les *Calas* qui vraiſemblablement gagneront tout-à-fait leur procès, et tout cela grâce à vous. Meſſieurs les pénitens blancs devraient bien rougir d'être ſi noirs. Adieu, mon cher philoſophe ; vous ne me parlez jamais de madame *Denis ;* eſt-ce qu'elle m'a entièrement oublié ? Je voudrais bien vous aller embraſſer, mais j'ai un eſtomac qui me joue d'auſſi mauvais tours que ſi je l'obligeais à digérer tout ce qui ſe fait et tout ce qui ſe dit en France. 1764.

LETTRE CXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juillet.

MON grand philoſophe, et pour dire encore plus, mon aimable philoſophe, vous ne pouvez me dire ni *Simon dors-tu?* ni *tu dors Brutus ;* car aſſurément je ne me ſuis pas endormi, demandez-le plutôt à l'*inf*. . .

Comment avez-vous pu imaginer que je fuſſe fâché que vous ſoyez de mon avis ? non, ſans doute, je n'ai pas été aſſez ſévère

1764. sur les vaines déclamations, sur les raiſonnemens d'amour, sur le ton bourgeois qui avilit le ton ſublime, sur la froideur des intrigues ; mais j'étais ſi ennuyé de tout cela, que je n'ai ſongé qu'à m'en débarraſſer au plus vîte.

Il ſe pourrait très-bien faire que St *Crépin* prît à ſes gages maître *Aliboron ;* il m'a ſu mauvais gré de ce que j'avais une fluxion ſur les yeux qui m'empêchait d'aller chez lui. L'impératrice de Ruſſie eſt plus honnête ; elle vous écrit des lettres charmantes, quoique vous ne ſoyez point allé la voir. C'eſt bien dommage qu'on ne puiſſe imprimer ſa lettre, elle ſervirait à votre pays de modèle et de reproche.

Je ſouhaite de tout mon cœur qu'il reſte des jéſuites en France ; tant qu'il y en aura, les janſéniſtes et eux s'égorgeront ; les moutons, comme vous ſavez, reſpirent un peu quand les loups et les renards ſe déchirent. Le teſtament de *Meſlier* devrait être dans la poche de tous les honnêtes gens. Un bon prêtre, plein de candeur, qui demande pardon à DIEU de s'être trompé, doit éclairer ceux qui ſe trompent.

J'ai ouï parler de ce petit abominable Dictionnaire ; c'eſt un ouvrage de *Satan.* Il eſt tout fait pour vous, quoique vous n'en ayez

que

que faire. Soyez sûr que, si je peux le déterrer, vous en aurez votre proviſion. Heureuſement je n'ai nulle part à ce vilain ouvrage, j'en ſerais bien fâché ; je ſuis l'innocence même, et vous me rendrez bien juſtice dans l'occaſion. Il faut que les frères s'aident les uns les autres. Votre petit écervelé de *Jean-Jacques* n'a fait qu'une bonne choſe en ſa vie, c'eſt ſon *Vicaire ſavoyard*, et ce *Vicaire* l'a rendu malheureux pour le reſte de ſes jours. Le pauvre diable eſt pétri d'orgueil, d'envie, d'inconſéquences, de contradictions et de misère. Il imprime *que je ſuis le plus violent et le plus adroit de ſes perſécuteurs :* il faudrait que je fuſſe auſſi méchant qu'il eſt fou pour le perſécuter. Il me prend donc pour maître *Omer!* il s'imagine que je me ſuis vengé, parce qu'il m'a offenſé. Vous ſavez qu'il m'écrivit, dans un de ſes accès de folie, que *je corrompais les mœurs de ſa chère république, en donnant quelquefois des ſpectacles* à Ferney qui eſt en France. Sa chère république donna depuis un décret de priſe de corps contre ſa perſonne ; mais, comme je n'ai pas l'honneur d'être procureur général de la *parvuliſſime*, il me ſemble qu'il ne devrait pas s'en prendre à moi. J'ai peur, phyſiquement parlant, pour ſa cervelle ; cela n'eſt pas trop à l'honneur de la philoſophie ; mais il y a tant de fous dans 1764.

1764. le parti contraire qu'il faut bien qu'il y en ait chez nous. Voici une folie plus atroce. J'ai reçu une lettre anonyme de Toulouſe, dans laquelle on ſoutient que tous les *Calas* étaient coupables, et qu'on ne peut ſe reprocher que de n'avoir pas roué la famille entière. Je crois que s'ils me tenaient, ils pourraient bien me faire payer pour les *Calas*. J'ai eu bon nez de toutes façons de choiſir mon camp ſur la frontière ; mais il eſt triſte d'être éloigné de vous, je le ſens tous les jours ; madame *Denis* partage mes regrets Si vous êtes amoureux, reſtez à Paris ; ſi vous ne l'êtes pas, ayez le courage de venir nous voir, ce ſerait une action digne de vous. Madame *Denis* et moi, nous vous embraſſons le plus tendrement du monde.

LETTRE CXL. 1764.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 d'août, ou d'auguſte, ou ſextile, comme il vous plaira.

Vous recevrez, mon cher et illuſtre maître, preſque en même temps, et peut-être en même temps que cette lettre, par le canal du frère *Damilaville*, un ouvrage intitulé *Sur le ſort de la poëſie en ce ſiècle philoſophe*, avec d'autres pièces de littérature et de poëſie, dont je recommande l'auteur à vos bontés. C'eſt un de mes amis, nommé *Chabanon*, de l'académie des belles-lettres, qui eſt digne par ſes talens et par ſon caractère de vous intéreſſer. Je crois que vous ſerez content et de l'ouvrage et de la lettre qu'il y a jointe, et je compte aſſez ſur votre amitié pour moi, pour eſpérer que vous voudrez bien l'étendre juſqu'à lui.

Parlons un peu à préſent de nos affaires. J'ai lu, par une grâce ſpéciale de la Providence, ce Dictionnaire de *Satan* dont vous me parlez. Si j'avais des connaiſſances à l'imprimerie de *Belzébuth*, je le prierais de m'en procurer un exemplaire ; car cette lecture m'a

1764. fait un plaiſir de tous les diables. Vous, mon cher philoſophe, qui êtes aſſez bien dans ce pays-là, à ce que m'a dit frère *Berthier*, ne pourriez-vous pas me rendre ce petit ſervice? Je vous avoue que je ſerais bien charmé de pouvoir digérer un peu à mon aiſe ce que j'ai été obligé d'avaler gloutonnement, en mettant, comme on dit, les morceaux en double. Aſſurément, ſi l'auteur va jamais dans les Etats de celui qui a fait imprimer cet ouvrage infernal, il fera au moins ſon premier miniſtre; perſonne ne lui a rendu des ſervices plus importans; et il eſt vrai qu'il ne faut pas dire à celui-là, ni *tu dors*, *Brutus*, ni *tu dors*, *Brute*.

A propos de *Brute*, ſavez-vous que *Simon le Franc* eſt à Paris? il eſt vrai que c'eſt bien incognito, et qu'il n'y tient pas de table de vingt-ſix couverts. Je l'aperçus l'autre jour à l'enterrement du pauvre M. d'*Argenſon*, où il était comme *parent*, et moi comme homme de lettres. Il ne fit pas ſemblant de me voir, ni moi lui. Quelqu'un qui l'avait vu arriver, me dit qu'il était entré avec un air d'embarras que tout ſon fanatiſme orgueilleux et impudent ne pouvait cacher:

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Il aurait peut-être eu le plaiſir d'aller auſſi à mon enterrement, ſi mon eſtomac avait continué à ſe diſpenſer de la digeſtion. Des amis, qui ne croient pas à la médecine plus que vous et moi, m'avaient conſeillé et forcé, malgré ma répugnance, de voir un médecin, à peu-près comme ils m'auraient conſeillé de voir un confeſſeur. Les remèdes que j'ai faits n'ont ſervi qu'à empirer mon état; et je ne me trouve mieux que depuis que j'ai envoyé paître les remèdes et la médecine qui eſt bien la plus ridicule choſe, à mon avis, que les hommes aient inventée; à moins que vous ne vouliez mettre devant la théologie, qui en effet eſt bien digne de la première place dans le catalogue des impertinences humaines. Pour tout remède à mon eſtomac, je me ſuis preſcrit un régime dont je me trouve très-bien, et que je ſuivrai très-fidellement; et je compte qu'avant un mois mes entrailles rentreront dans l'ordre accoutumé. 1764.

Je doute fort qu'il en ſoit de même pour les jéſuites, quoique pluſieurs parlemens aient jugé à propos de les conſerver ſous le maſque, et d'enfermer ainſi le loup dans la bergerie.

Noſſeigneurs de la claſſe de Paris ont prétendu être *eſſentiellement* et *uniquement* la cour

1764. des pairs. Noſſeigneurs des autres claſſes en ont mis leur bonnet de travers ; et en conſéquence, parce qu'ils n'ont pas pu faire rouer le duc de *Fitz-James*, frère d'un évêque janſéniſte, leur bon ami, ils laiſſent au milieu de nous ces hommes qu'ils ont déclarés empoiſonneurs publics, aſſaſſins, cartouchiens, &c. Il y a bien à tout cela de quoi rire un peu de l'eſprit conſéquent qui dirige toutes les démarches de ces meſſieurs, et de l'eſprit patriotique qui les anime.

J'ai reçu une belle et grande lettre de votre ancien diſciple, pleine d'une très-ſaine et très-utile philoſophie. C'eſt bien dommage que ce prince philoſophe ne ſoit pas, comme autrefois, le meilleur ami du plus aimable et du plus utile de tous les philoſophes de nos jours. Que ne donnerais-je point pour que cela fût !

J'oubliais vraiment un article de votre dernière lettre qui mérite bien réponſe. *Si vous êtes amoureux*, dites-vous, *reſtez à Paris*. A propos de quoi me ſuppoſez-vous l'amour en tête ? je n'ai pas ce bonheur ou ce malheur-là. J'imagine bien qui peut vous avoir écrit cette impertinence, et à propos de quoi ; mais il vaut mieux qu'on vous écrive que je ſuis amoureux, que ſi on vous mandait des fauſſetés plus atroces dont on eſt bien capable.

On n'a voulu que me rendre ridicule, et ce ridicule-là ne me fait pas grand mal. Je craindrais bien plus le ridicule de ne pas digérer. Digérer un peu et rire beaucoup, voilà à quoi je borne mes prétentions. 1764.

Mes amours prétendus me rappellent une chose charmante que j'ai lue sur l'amour propre dans ce Dictionnaire du diable ; que l'amour propre ressemble à l'instrument de la génération qui nous est nécessaire, qui nous fait plaisir, mais qu'il faut cacher. Cette comparaison est aussi charmante que juste. L'auteur aurait pu ajouter qu'il y a cette seule différence entre l'instrument physique et le moral ; que le priapisme est l'état naturel et perpétuel du second, et que dans l'autre c'est une maladie dont frère *Thiriot* aurait pu nous donner autrefois des nouvelles, mais dont par malheur il est bien guéri. Adieu, mon cher philosophe et mon illustre maître.

1764.

LETTRE CXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de septembre.

MON cher philosophe, vos lettres sont comme vous, au-dessus de notre siècle, et n'ont assurément rien de velche. Je voudrais pouvoir vous écrire souvent pour m'en attirer quelques-unes. C'est donc de votre estomac, et non pas de votre cœur, que vous vous plaignez ! Vos calomniateurs se sont mépris. Il semble qu'on vous injurie, vous autres philosophes, quand on vous soupçonne d'avoir des sentimens. Il paraît que vous en avez en amitié, puisque vous avez été fidelle à monsieur d'*Argenson* après sa disgrâce et après sa mort. Vous avez assisté à son enterrement comme son confrère; mais *Simon le Franc* qui n'est le confrère de personne a prétendu y être comme parent : il fesait par vanité ce que vous fesiez par reconnaissance.

Vous me parlez souvent d'un certain homme. S'il avait voulu faire ce qu'il m'avait autrefois tant promis, prêter vigoureusement la main pour écraser l'*inf.*..., je pourrais lui pardonner; mais j'ai renoncé aux vanités du monde, et

je

je crois qu'il faut un peu modérer notre enthou- ——
ſiaſme pour le Nord : il produit d'étranges 1764.
philoſophes. Vous ſavez bien ce qui s'eſt paſſé, et vous avez fait vos réflexions; Dieu merci, je ne connais plus que la retraite. Je laiſſe madame *Denis* donner des repas de vingt-ſix couverts, et jouer la comédie pour ducs et préſidens, intendans et paſſe-volans qu'on ne reverra plus. Je me mets dans mon lit au milieu de ce fracas, et je ferme ma porte. *Omnia fert ætas.*

Vraiment j'ai lu ce Dictionnaire diabolique, il m'a effrayé comme vous; mais le comble de mon affliction eſt qu'il y ait des chrétiens aſſez indignes de ce beau nom pour me ſoupçonner d'être l'auteur d'un ouvrage auſſi antichrétien. Hélas! à peine ai-je pu parvenir à en attraper un exemplaire. On dit que frère *Damilaville* en a quatre, et qu'il y en a un pour vous. Je ſuis conſolé quand je vois que cette abominable production ne tombe qu'en ſi bonnes mains. Qui eſt plus capable que vous de réfuter en deux mots tous ces vains ſophiſmes? Vous en direz au moins votre avis avec cette force et cette énergie que vous mettez dans vos raiſonnemens et dans vos bons mots; et ſi vous ne daignez pas écrire en faveur de la bonne cauſe, du moins vous écraſerez la mauvaiſe, en diſant ce que

1764. vous penſez. Votre converſation vaut au moins tous les écrits des ſaints pères. En vérité, le cœur ſaigne quand on voit les progrès des mécréans. Figurez-vous que neuf ou dix prétendus philoſophes, qui à peine ſe connaiſſent, vinrent ces jours paſſés ſouper chez moi. L'un deux, en regardant la compagnie, dit : Meſſieurs, je crois que le *Chriſt* ſe trouvera mal de cette ſéance. Ils faiſirent tous ce texte. Je les prenais pour des conſeillers du prétoire de *Pilate ;* et cette ſcène ſe paſſait devant un jéſuite et à la porte de *Calvin ?* Je vous avoue que les cheveux me dreſſaient à la tête. J'eus beau leur repréſenter les prophéties accomplies, les miracles opérés, et les raiſons convaincantes d'*Auguſtin*, de l'abbé *Houteville* et du père *Garaſſe*, on me traita d'imbécille. Enfin la perverſité eſt venue au point qu'il y a dans Genève une aſſemblée qu'ils appellent *cercle*, où l'on ne reçoit pas un ſeul homme qui croye en *Chriſt ;* et quand ils en voient paſſer un, ils font des exclamations à la fenêtre, comme les petits enfans quand ils voient un capucin pour la première fois. J'ai le cœur ſerré en vous mandant ces horreurs, elles enflammeront peut-être votre zèle ; mais vous aimez mieux rire que ſervir. Conſervez-moi votre amitié, elle me ſervira à finir doucement ma carrière. Je me flatte

que votre d'*Argenſon*, mon contemporain, eſt mort avec componction et avec extrême-onction. C'eſt-là un des grands agrémens de ceux qui ont le bonheur de mourir chez vous; on ne leur épargne, Dieu merci, aucune des conſolations qui rendent la mort ſi aimable. Toutes ces choſes-là ſont ſi ſages, qu'on les croirait inventées par des Velches, s'ils avaient jamais inventé quelque choſe. *Vale.* Je vous conjure de crier que je n'ai nulle part au *Portatif*. 1764.

LETTRE CXLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de ſeptembre.

On dit, mon cher philoſophe, que vous perfectionnez les lunettes. Ceux qui ont de mauvais yeux vous béniront; mais moi qui perds la vue dès qu'il fait froid et qu'il y a un peu de neige ſur la terre, je ne profiterai pas de votre belle invention. Après avoir rendu hommage à votre phyſique, il faut que je vous parle morale. Il y en a tant dans ce diabolique Dictionnaire, que je tremble

——— que l'ouvrage et l'auteur ne ſoient brûlés par
1764. les ennemis de la morale et de la littérature.

Ce recueil eſt de pluſieurs mains, comme vous vous en ſerez aiſément aperçu. Je ne ſais par quelle fureur on s'obſtine à m'en croire l'auteur. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez me rendre, eſt de bien aſſurer, ſur votre part du paradis, que je n'ai nulle part à cette œuvre d'enfer, qui d'ailleurs eſt très-mal imprimée et pleine de fautes ridicules. Il y a trois ou quatre perſonnes qui crient que j'ai ſoutenu la bonne cauſe, que je combats dans l'arène juſqu'à la mort contre les bêtes féroces. Ces bonnes ames me béniſſent et me perdent. C'eſt trahir ſes frères que de les louer en pareille occaſion; il faut agir en conjurés et non pas en zélés. On ne ſert aſſurément ni la vérité ni moi, en m'attribuant cet ouvrage. Si jamais vous rencontrez quelques pédans à grand rabat ou à petit rabat, dites-leur bien, je vous en prie, que jamais ils n'auront ce plaiſir de me condamner en mon propre et privé nom, et que je renie tout Dictionnaire juſqu'à celui de la *Bible* par dom *Calmet*. Je crois qu'il y a dans Paris très-peu d'exemplaires de cette abomination alphabétique, et qu'ils ne ſont pas dans des mains dangereuſes; mais dès qu'il y aura le moindre danger, je vous demande en grâce

de m'avertir, afin que je désavoue l'ouvrage dans tous les papiers publics, avec ma candeur et mon innocence ordinaires. 1764.

Il se répand des bruits fâcheux sur l'impératrice de toutes les Russies. On prétend qu'à son retour elle a trouvé un violent parti contre elle, et que le sang du prince *Ivan* ou *Jean* a crié vengeance. Je ne garantis rien, pas même la mort de ce prince, qui est trop avérée. Portez-vous bien, digérez et aimez un peu qui vous aime beaucoup.

LETTRE CXLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 d'octobre.

PREMIÈREMENT, mon cher et grand philosophe, je vous conjure encore d'affirmer, sur votre part de paradis, que votre frère n'a nulle part au *Portatif :* car votre frère jure et ne parie pas que jamais il n'a composé cette infamie ; et il faut l'en croire, et il ne faut pas que les frères soient persécutés. Ce n'est point le *mensonge officieux* que je propose à mon frère, c'est la clameur officieuse, le

1764. ſervice eſſentiel de bien dire que ce livre renié par moi n'eſt point de moi ; c'eſt de ne pas armer la langue de la calomnie et la main de la perſécution. Ce livre eſt divin, à deux ou trois bêtiſes près qui s'y ſont gliſſées, *quas aut* INCURIA *fudit aut humana parum cavit* NATURA ; mais je jure par *Sabaoth* et *Adonaï*, *quia non ſum autor hujus libri.* Il ne peut avoir été écrit que par un ſaint inſpiré du diable ; car il y a du moral et de l'infernal.

Mon ſecond point, c'eſt que je ſuis tombé aujourd'hui ſur l'article *Dictionnaire* en votre *Encyclopédie.* J'ai vu avec horreur ce que vous dites de *Bayle : Heureux s'il avait plus reſpecté la religion et les mœurs !* ou quelque choſe d'approchant. Ah ! que vous m'avez contriſté ! Il faut que le démon de *Jurieu* vous ait poſſédé dans ce moment-là. Vous devez faire pénitence toute votre vie de ces deux lignes. Qu'auriez vous dit de plus de *Spinoſa* et de *la Fontaine ?* Que ces lignes ſoient baignées de vos larmes ! Ah, monſtres ! ah, tyrans des eſprits ! quel deſpotiſme affreux vous exercez, ſi vous avez contraint mon frère à parler ainſi de notre père !

Ut ut eſt, je vous demande en grâce, mon cher philoſophe, que je ne ſois jamais l'auteur de ce *Portatif ;* c'eſt une rapſodie, un recueil de pluſieurs morceaux détachés de pluſieurs

auteurs. Je ſais à quel point on eſt irrité contre ce livre. Les *Fréron* et les *Pompignan* crient qu'il eſt de moi, et par conſéquent les gens de bien doivent crier qu'il n'en eſt pas. On ne peut ni vous eſtimer ni vous aimer plus que je fais. 1764.

N. B. J'apprends dans ce moment que les orages s'élèvent contre le *Portatif*. La choſe eſt très-ſérieuſe. L'ouvrage eſt d'un nommé *Dubut* propoſant, lequel n'a jamais exiſté ; mais pourquoi me l'imputer?

LETTRE CXLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'octobre.

Vous ne voulez donc pas abſolument, mon cher maître, être l'auteur de cette abomination alphabétique qui court le monde, au grand ſcandale des *Garaſſes* de notre ſiècle? Vous avez aſſurément bien raiſon de ne vouloir pas être ſoupçonné de cette production d'enfer ; et je ne vois pas d'ailleurs ſur quel fondement on pourrait vous l'imputer. Il eſt

1764. évident, comme vous dites, que l'ouvrage eſt de différentes mains ; pour moi, j'y en ai reconnu au moins quatre, celle de *Belzébuth*, d'*Aſtaroth*, de *Lucifer* et d'*Aſmodée ;* car le docteur angélique, dans ſon *Traité des anges et des diables*, a très-bien prouvé que ce ſont quatre perſonnes différentes, et qu'*Aſmodée* n'eſt pas *conſubſtantiel* à *Belzébuth* et aux autres. Après tout, puiſqu'il faut bien trois *pauvres chrétiens* pour faire *le Journal chrétien* (car ils ſont tout autant à cette édifiante beſogne), je ne vois pas pourquoi il faudrait moins de trois ou quatre *pauvres diables* pour faire un Dictionnaire diabolique. Il n'y a pas juſqu'à l'imprimeur qui ne ſoit auſſi un *pauvre diable ;* car aſſurément il n'a ſu ce qu'il feſait, tant l'ouvrage eſt miſérablement imprimé. Soyez donc tranquille, mon cher et illuſtre confrère, et ſurtout n'allez pas faire comme *Léonard de Pourceaugnac* qui crie : *Ce n'eſt pas moi*, avant qu'on ſonge à l'accuſer. Il me paraît d'ailleurs que l'auteur, quel qu'il ſoit, n'a rien à craindre ; les pédans à petit rabat n'ont pas le haut du pavé, les pédans à grand rabat ſont allés planter leurs choux. L'ouvrage, quoique peu commun, paſſe de main en main ſans bruit et ſans ſcandale ; on le lit, on a du plaiſir, et on fait le ſigne de la croix pour empêcher que le plaiſir ne ſoit trop grand,

et tout se passe fort en douceur. Il y a pourtant une femme (*) de par le monde qui, se trouvant offensée de ce que l'auteur ne lui a pas envoyé cet ouvrage, assure que c'est un chiffon posthume de *Fontenelle*, parce que l'auteur, en parlant de l'amour, dit (avec beaucoup de justesse selon moi) que c'est l'*étoffe de la nature que l'imagination a brodée.* Pour moi, je trouverais cette phrase très-bien, quand même l'abbé *Trublet* serait de mon avis. Je ne vous nomme point cette femme; mais vous la connaissez de reste, et vous êtes, après *Fréron*, la personne qu'elle estime le plus. Les lettres que vous avez la bonté de lui écrire ne l'empêchent pas de prendre grand plaisir à celles de l'*Année littéraire*, dont elle goûte fort les gentillesses qui, à la vérité, ne sont pas du *Fontenelle*. Ah, mon cher maître, que les lettres et la philosophie ont d'ennemis! Les ennemis publics et découverts ne sont rien, ceux-là on les secoue et on les écrase; ce sont les ennemis *cachés* et *puissans*, ce sont les faux amis qui sont à craindre. Je me pique de savoir démêler un peu les uns et les autres, et assurément ils ne peuvent pas se vanter de m'avoir pris pour dupe. Votre contemporain d'*Argenson* est mort assez joliment; une heure avant que d'expirer, il disait 1764.

(*) La marquise *du Deffant*.

1764. à ſon curé qui lui parlait de ſacremens : *Cela ne preſſe pas.* On dit pourtant qu'il a eu l'extrême-onction ; grand bien lui faſſe ! C'eſt un homme que les gens de lettres doivent regretter, du moins il ne les haïſſait pas.

Ma bonne amie de Ruſſie vient de faire imprimer un grand manifeſte ſur l'aventure du prince *Ivan* qui était en effet, comme elle le dit, une eſpèce de bête féroce. *Il vaut mieux*, dit le proverbe, *tuer le diable*, *que le diable nous tue.* Si les princes prenaient des deviſes comme autrefois, il me ſemble que celle-là devrait être la ſienne. Cependant il eſt un peu fâcheux d'être obligé de ſe défaire de tant de gens, et d'imprimer enſuite qu'on en eſt bien fâché, mais que ce n'eſt pas ſa faute. Il ne faut pas faire trop ſouvent de ces ſortes d'*excuſes* au public. Je conviens avec vous que la philoſophie ne doit pas trop ſe vanter de pareils élèves ; mais que voulez-vous ? il faut aimer ſes amis *avec leurs défauts.* Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe ; c'eſt dommage que le papier me manque, car je ſuis en train de bien dire, auſſi mon eſtomac va-t-il mieux ; on cherche le ſiége de l'ame, c'eſt à l'eſtomac qu'il eſt.

LETTRE CXLV. 1764.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 d'octobre.

Vous me paraiſſez, mon illuſtre maître, bien alarmé pour peu de choſe ; j'ai déjà tâché de vous raſſurer par ma lettre précédente, et je vous répète que je ne vois pas juſqu'ici de raiſon de vous inquiéter. Et quelle preuve a-t-on que vous ſoyez l'auteur de cette production diabolique ? et quelle preuve peut-on en avoir ? et ſur quel fondement peut-on vous l'attribuer ? Vous me mandez que c'eſt un petit miniſtre poſtulant, nommé *Dubut*, qui eſt l'auteur de cette abomination ; au lieu du petit miniſtre *Dubut*, j'avais imaginé le *grand diable Belzébuth :* je me doutais bien qu'il y avait du *Buth* à ce nom-là, et je vois que je ne me trompais guère. S'il ne tient qu'à crier que l'ouvrage n'eſt pas de vous, ne vous mettez pas en peine ; *je vous réponds*, comme *Criſpin*, *d'une bouche auſſi large* qu'il eſt poſſible de le déſirer. Il eſt évident, comme je vous l'ai dit, que cette production de ténèbres eſt l'ouvrage

—— ou d'un diable en trois perſonnes, ou d'une
1764. perſonne en trois diables. A vous parler ſérieuſement, je ne m'aperçois pas, comme je vous l'ai dit, que cette abomination alphabétique cauſe autant de ſcandale que vous l'imaginez, et je ne vois perſonne tenté de s'arracher l'œil à cette occaſion, comme l'Evangile le preſcrit en pareil cas. D'ailleurs les pédans à grand rabat, les ſeuls à craindre en cette circonſtance, ſont allés voir leurs confrères les dindons, et quand ils reviendront de leurs chaumières, le mal ſera trop vieux pour s'en occuper. Ils n'ont rien dit à *Saül*, que diantre voulez-vous qu'ils diſent à *Dubut ?*

Vous me faites une querelle de ſuiſſe que vous êtes, au ſujet du *Dictionnaire de Bayle ;* premièrement, je n'ai point dit : *Heureux s'il eût plus reſpecté la religion et les mœurs !* ma phraſe eſt beaucoup plus modeſte ; mais d'ailleurs qui ne ſait que, dans le maudit pays où nous écrivons, ces ſortes de phraſes ſont *ſtyle de notaire*, et ne ſervent que de paſſe-port aux vérités qu'on veut établir d'ailleurs ? Perſonne au monde n'y eſt trompé, et vous me cherchez là une mauvaiſe chicane. Je trouverais, ſi je voulais, à peu-près l'équivalent de ce que vous me reprochez dans pluſieurs ouvrages où aſſurément vous ne le

désapprouvez pas, et jusque dans le Dictionnaire même de *Dubut*, quelque infernal qu'il vous paraisse ainsi qu'à moi. Adieu, mon cher confrère ; soyez tranquille ; comptez que je vais braire comme un âne, mais à condition que vous ne me reprocherez pas d'avoir pris des précautions pour empêcher les ânes de braire après moi. *Vale.* 1764.

LETTRE CXLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 d'octobre.

Mon cher philosophe, on ne peut pas toujours rire ; il faut cette fois-ci que je vous écrive sérieusement. Il est très-certain que la persécution s'armerait de ses feux et de ses poignards, si le livre en question lui était déféré. On en a déjà parlé au roi comme d'un livre dangereux, et le roi en a parlé sur ce ton au président *Hénault*. On me l'attribue et on peut agir contre moi-même aussi-bien que contre le livre.

Il est très-vrai que cet ouvrage est de plusieurs mains. L'article *Apocalypse* est tout entier d'un M. *Abauzit* si vanté par *Jean-*

1764. *Jacques ;* je crois vous l'avoir déjà dit. Je crois auſſi vous avoir mandé, et que vous ſavez d'ailleurs, que ce M. *Abauzit* eſt le patriarche des ariens de Genève. Son *Traité ſur l'apocalypſe* court depuis long-temps en manuſcrit chez tous les adeptes de l'arianiſme. En un mot, il eſt public que l'article *Apocalypſe* eſt de lui.

Meſſie eſt tout entier de M. *Polier*, premier paſteur de Lauſane. Il envoya ce morceau avec pluſieurs autres à *Briaſſon*, qui doit avoir encore l'original ; il était deſtiné à l'*Encyclopédie*.

Enfer eſt en partie de l'évêque de Gloceſter, *Warburton*.

Idolâtrie doit encore être chez *Briaſſon* ou entre les mains de *Diderot*, et fut envoyé pour l'*Encyclopédie*.

Il y a des pages entières copiées preſque mot pour mot des Mélanges de littérature qu'on a imprimés ſous mon nom.

Il eſt donc évident que le Dictionnaire philoſophique eſt de pluſieurs mains. Quelques perſonnes ont raſſemblé ces matériaux, et je puis y avoir eu quelque part ; c'était uniquement dans la vue de tirer une famille nombreuſe de la plus affreuſe misère. Le père avait une mauvaiſe imprimerie ; il a imprimé déteſtablement : mais on en fait en Hollande

une édition très-jolie qu'on dit fort augmentée, et qu'on eſpère qui ſera correcte. Si vous vouliez fournir un ou deux articles, vous embelliriez le recueil, vous le rendriez utile, et on vous garderait un profond ſecret. 1764.

Une main comme la vôtre doit ſervir à écraſer les monſtres de la ſuperſtition et du fanatiſme; et quand on peut rendre ce ſervice aux hommes ſans ſe compromettre, je crois qu'on y eſt obligé en conſcience. J'oſe vous demander ce petit travail comme une grande grâce, et je vous demande le reſte comme une juſtice. Rien n'eſt plus vrai que tout ce que je vous ai dit ſur le Dictionnaire philoſophique. Votre voix eſt écoutée; et quand vous direz que ce recueil eſt de pluſieurs mains différentes, non-ſeulement on vous croira, mais on verra que ce n'eſt pas un ſeul homme qui attaque l'hydre du fanatiſme; que des philoſophes de differens pays et de différentes ſectes ſe réuniſſent pour le combattre. Cette réflexion même ſera utile à la cauſe de la raiſon ſi indignement perſécutée par des fripons ignorans, ſi lâchement abandonnée par la plupart de ſes partiſans, mais qui à la fin doit triompher.

Dites-moi, je vous en prie, ſi ce n'eſt pas *Diderot* qui eſt l'auteur d'un livre ſingulier, intitulé *De la nature?* Adieu, mon cher philoſophe; défendez la cauſe de la vérité et

celle de votre ami. Quelle plus belle et plus
1764. juſte pénitence pouvez-vous faire de ces deux cruelles lignes qui vous ſont échappées contre *Pierre Bayle?* et de qui attendrons-nous quelque conſolation, ſi ce n'eſt de nos frères, et d'un frère tel que vous?

LETTRE CXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'octobre.

NON, vous ne brairez point, mon cher et grand philoſophe, mais vous frapperez rudement les Velches qui braient. Je vous défie d'être plus indigné que moi de la maligne inſolence de ces malheureux qui, dans leurs lettres ſur l'*Encyclopédie*, vous ont attaqué ſi mal à propos, ſi indignement et ſi mal. Je voudrais bien ſavoir le nom de ces ennemis du ſens commun et de la probité. Ils ſont aſſez lâches pour réimprimer, à la fin de leur livre, les arrêts du conſeil contre l'*Encyclopédie*. Par-là ils invitent le parlement à donner de nouveaux arrêts; ils embouchent la trompette de la perſécution; et, s'ils étaient les maîtres, il eſt sûr qu'ils verſeraient le ſang des philoſophes ſur les échafauds.

Vous

Vous ſouvenez-vous en quels termes s'exprima *Omer* dans ſon réquiſitoire ? On l'aurait pris pour l'avocat général de *Dioclétien* et de *Galérius :* on n'a jamais joint tant de violence à tant de ſottiſes. Il prétendait que, s'il n'y avait pas de venin dans certains articles de l'*Encyclopédie*, il y en aurait ſurement dans les articles qui n'étaient pas encore faits. Les renvois indiquaient viſiblement les impiétés des derniers volumes ; au mot *Arithmétique*, voyez *Fraction ;* au mot *Aſtre*, voyez *Lune ;* il était clair qu'aux mots *Lune* et *Fraction*, la religion chrétienne ſerait renverſée : voilà la logique d'*Omer*. 1764.

Votre intérêt, celui de la vérité, celui de vos frères, ne demande-t-il pas que vous mettiez dans tout leur jour ces turpitudes, et que vous faſſiez rougir notre ſiècle en l'éclairant ?

Il vous ſerait bien aiſé de faire quelque bon ouvrage ſur des points de philoſophie, intéreſſans par eux-mêmes, et qui n'auraient point l'air d'être une apologie ; car vous êtes au-deſſus d'une apologie. Vous expoſeriez au public l'infamie de ces perſécuteurs ; vous ne mettriez point votre nom, mais ils ſentiraient votre main, et ils ne s'en relèveraient pas. Permettez-moi de vous parler encore de ce Dictionnaire portatif ; je ſais bien qu'il y en

1764. a peu d'exemplaires à Paris, et qu'ils ne ſont guère qu'entre les mains des adeptes. J'ai empêché juſqu'ici qu'il n'en entrât davantage, et qu'on ne le réimprimât à Rouen; mais je ne pourrai pas l'empêcher toujours. On le réimprime en Hollande. Vous me demandez pourquoi je m'inquiéte tant ſur un livre auquel je n'ai nulle part, c'eſt qu'on me l'attribue; c'eſt que, par ordre du roi, le procureur général prépare actuellement un réquiſitoire; c'eſt qu'à l'âge de ſoixante et onze ans, malade et preſque aveugle, je ſuis près d'eſſuyer la perſécution la plus violente; c'eſt qu'enfin je ne veux pas mourir martyr d'un livre que je n'ai pas fait. J'ai la preuve en main que M. *Polier*, premier paſteur de Lauſane, eſt l'auteur de l'article *Meſſie*; ainſi c'eſt la pure vérité que ce livre eſt de pluſieurs mains, et que c'eſt un recueil fait par un libraire ignorant.

Par quelle cruauté a-t-on fait courir ſous mon nom, dans Paris, quelques lignes de cet ouvrage? Enfin, mon cher maître, je vous remercie tendrement d'élever votre belle voix contre celle des méchans. Je vous avertis que je ſerai très-fâché de mourir ſans vous revoir.

N. B. Un abbé d'*Eſtrées*, jadis confrère de *Fréron*, a donné un *Portatif* au procureur général.

LETTRE CXLVIII. 1764.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de novembre.

J'AI ſu par M. *Duclos*, mon cher et grand philoſophe, qu'il s'était dit un petit mot à l'académie touchant le *Portatif*. C'eſt vous, ſans doute, qui m'avez rendu juſtice, et qui avez certifié que cet ouvrage eſt de pluſieurs mains; recevez mes remercîmens. Il eſt plus difficile quelquefois de faire connaître la vérité au roi qu'aux académies; cependant je crois être parvenu à détromper un peu ſa Majeſté, et à lui faire au moins approuver ma conduite dans cette petite affaire. Je crois qu'il a lu une partie du livre. Il y a dans le monde des *gens* qui ont l'eſprit moins juſte et le cœur moins bienfeſant. Je ne ſais ſi je vous ai mandé qu'un de ces *gens* diſait qu'il ne ſerait point content, s'il ne voyait pendre quelques philoſophes. Je vois, par vos lettres, que vous n'avez nulle envie d'être pendu, et je ne crois pas les philoſophes ſi pendables. Il me ſemble qu'eux ſeuls ont un peu adouci les mœurs des hommes, et que ſans eux nous aurions deux ou trois Saint-Barthelemi de ſiècle en ſiècle.

1764. Eux ſeuls ont prêché la tolérance dans le temps que toutes les ſectes ſont intolérantes autant qu'elles le peuvent. Les philoſophes ſont les médecins des ames dont les fanatiques ſont les empoiſonneurs.

En vérité, mon cher maître, vous devriez bien donner quelques aphoriſmes de médecine, en préférant le bonheur de ſervir les hommes à la gloire de vous faire connaître. En attendant, je vous prie de juger le procès ſur le *Teſtament* prétendu *du cardinal* de *Richelieu*, qui n'eſt pas plus philoſophique que les autres teſtamens.

Je vous prie de me dire votre avis qui me tiendra lieu de déciſion. Que dites-vous du nouveau roi de Pologne qui m'invite à l'aller voir, comme on va paſſer quinze jours à la campagne ? C'eſt un homme plein d'eſprit et de goût.

Je ne ſais qui eſt le plus philoſophe de lui, du roi de Pruſſe et de la czarine. On eſt étonné des progrès que la raiſon fait dans le Nord, et il faut eſpérer qu'elle rendra les hommes très-heureux, puiſque ſa rivale les a rendus ſi miſérables.

Je vous envoie un ouvrage honnête qui ne fera pendre perſonne.

LETTRE CXLIX. 1764.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

MON cher philoſophe, à la réception de votre billet, j'écris à *Gabriel Cramer*, et je lui remontre ſon devoir. Il aurait dû commencer par envoyer des exemplaires à l'académie. Je ne me ſuis mêlé en aucune manière du temporel : j'ai eu beaucoup de peine avec le ſpirituel, et je me repentirai toute ma vie d'avoir été trop indulgent. Je reſpecte fort *Pierre Corneille ;* j'aime ſa nièce, mais je ſuis pour ſes tragédies ce que *la Couture* était pour les ſermons ; il diſait qu'il n'aimait pas *le brailler*, et qu'il n'entendait pas *le raiſonner*.

J'attends certains papiers dont vous ne me parlez pas, et dont je vous rendrai bon compte quand ils me ſeront parvenus. On gardera le ſecret comme chez des initiés et des conjurés.

Je crois que les malins et les gens à réquiſitoires ſont trop occupés de finances pour brûler de la philoſophie : c'était, comme je vous l'avais dit, cet honnête abbé d'*Eſtrées* qui avait été le premier délateur. Vous ſavez qu'il eſt généalogiſte; c'eſt une belle ſcience,

et dans laquelle on met ſouvent du génie.
1764. Il était à la campagne en qualité de généalogiſte et de poliſſon, chez M. de *la Roche-Aymon*, dont la terre touche à celle du procureur général.

C'eſt là qu'il fit ſa belle manœuvre. Il a un petit bénéfice auprès de Ferney; il vint ſe faire recevoir prieur, il y a un an, en grande pompe, monté ſur une haridelle; il ſe donna pour un deſcendant de *Gabrielle d'Eſtrées*. Je n'allai pas au-devant de lui, parce que je ne ſuis pas bon généalogiſte; il me fut fort mauvais gré de mon peu de reſpect : ſi on me brûle, je lui en aurai l'obligation; mais, pourvu que j'évite les décrets éternels de DIEU et ceux du parlement, je bénirai ma deſtinée.

Je vous embraſſe, mon grand philoſophe, avec bien de la tendreſſe.

LETTRE CL. 1764.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de décembre.

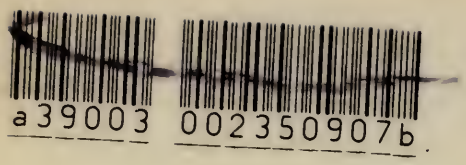
J'AI lu, mon cher philoſophe, l'hiſtoire de la *Deſtruction*, avec autant de rapidité que vous l'avez écrite, et avec un plaiſir que je n'avais pas connu depuis la première lecture des *Lettres provinciales*. Je vous demanderai, comme à *Paſcal*, comment avez-vous fait pour mettre tant d'intérêt et tant de grâce dans un ſujet ſi aride? Je ne connais rien de plus ſage et de plus fort; vous êtes le prêtre de la raiſon qui enterrez le fanatiſme. Ce monſtre expire dans les mains de tous les honnêtes gens de l'Europe; il ne végète plus, et ne fait entendre ſes ſifflemens que dans les galetas des auteurs du *Journal chrétien* et de la *Gazette eccléſiaſtique*. Dieu vous béniſſe! Dieu vous le rende! Vous écraſez, en vous jouant, les moliniſtes, les janſéniſtes; vous faites le bien de l'Etat en rendant également mépriſables les deux partis qui l'ont troublé. On va ſe mettre dans deux jours à l'impreſſion. *Cramer* vous enverra inceſſamment ce que vous ſavez. On a lapidé les jéſuites avec

1764. les pierres des décombres du Port-royal ; vous lapidez les convulſionnaires avec les ruines du tombeau du diacre *Pâris*, et la fronde dont vous lancez vos cailloux va juſqu'à Rome frapper le nez du pape.

Cher défenſeur de la raiſon, *macte animo*, et paſſez joyeuſement votre vie à écraſer de votre main les têtes de l'hydre, ſans qu'elle puiſſe, en expirant, nommer celui qui l'aſſomme.

Fin du Tome premier.

Universitas
BIBLIOTHECA


a39003 002350907b

CE PQ 2070
1785A V089
C00 VOLTAIRE, FR OEUVRES CO
ACC# 1353140

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 11 08 03 0